

ETHNOZOOTECHNIE

Hors série N° 8

Grandes chasses du temps jadis

**Chiens à fauves et à gros gibier
sur quatre continents Afrique,
Amérique, Asie, Europe.**

Société d'Ethnozootechnie

2018

© Société d'Ethnozootechnie 2018

ISSN: 0397-6572 – ISBN: 2 - 901081 - 95 – 9

Les opinions librement émises dans Ethnozootechnie n'engagent que leurs auteurs.

Société d'Ethnozootechnie – 5 Avenue Foch, 54200 TOUL

Du même auteur

1984. "Techniques pastorales de hier et d'aujourd'hui: chiens de conduite et chiens de défense dans les Amériques." *Etudes rurales*, n° 95-96, pp. 315-330.

1984. "Catahoula Hog Dog ou Catahoula Cur. Une opinion européenne ou le retour aux origines du chien." *JATBA; Journal d'Agriculture traditionnelle et de Botanique Appliquée* - Muséum National d'Histoire Naturelle. 1984. N° 3-4, pp. 147-168.

1995. "Les chiens de troupeau au Brésil en 1820: "Filas" et "Rafeiros Ovelheiros". 15 p., Edition restreinte.

1999. "Le Boerbull actuel est-il une escroquerie historique?" *Bulletin de l'Elevage Canin*, n° 24. Mars 1999, pp. 23-38.

2003. "Un avatar de la domestication des animaux: les chiens à esclaves *Buscadores* de Cuba et de Saint-Domingue, *Outre-Mer*, Revue d'Histoire, t. 90, n° 340-341, pp. 61-81.

2006. "Chiens à lions ou Liondogs en Afrique. XIXe et XXe siècles", *Ethnozootechnie*, n° 78, pp. 175-188.

2008. "Les chiens de troupeau dans le monde andin et en Patagonie." 9 pages, Edition restreinte.

2008-2009. "Le chien de troupeau au Nouveau-Mexique: contribution à la connaissance des techniques pastorales hispano-mexicaines au XIXe siècle", 50 pages, Edition restreinte.

2009. "Le Dogo Sardo: une race oubliée", *Ethnozootechnie* n° 86, pp. 103-107.

2009. "Les chiens de guerre entre le moyen-âge et le début du XXème siècle", *Ethnozootechnie*, n° 87, pp. 63-77.

2010. "L'emploi de chiens de combat en Asie dans divers conflits de l'époque moderne aux temps contemporains. Deux exemples: le *Manilla Bloodhound* et les *Dogues de l'Himalaya*". 1^{ère} partie: Le *Manilla Bloodhound*, *Cynophilie française* n° 151, 3^e trim. 2010. pp. 16-24.

2010. 2^{ème} partie: Les chiens de combat du toit du monde: molosses et dogues de l'Himalaya. *Cynophilie française*, n° 152. 4^{ème} trim. 2010, pp. 18-25.

2012. "Regards sur les chiens parias d'Afrique", *Cynophilie française*, n° 161, pp. 14-16.

2016. "Les chiens à fauves en Asie et en Afrique." *Centrale Canine Magazine*, n° 182, pp. 11-16.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos Georges H. Lutz	5
<i>Chiens à lions</i> ou <i>Liondogs</i> en Afrique - XIX ^e et XX ^e siècles ⁽¹⁾	7
Les chiens à fauves en Asie et en Afrique ⁽¹⁾	23
Les chiens de chasse, de garde, de protection, de défense et d'attaque des pionniers sur les "frontières" de l'Amérique du Nord.	31
<i>Shikar</i> avec des chiens: chasse au gros gibier dans l'Inde anglaise.	55
Les victoriens tardifs et leurs nouvelles races canines [suite]	77
Tableau chronologique des sources	88
Bibliographie (classement alphabétique)	89

AVANT-PROPOS

Georges H. LUTZ

Les chiens et moi, c'est une longue histoire. Tout commence en 1944 avec ma première chienne, une jeune bête rouge couleur Setter irlandais. Elle était issue d'une grande chienne jaune, au caractère affirmé, sur le point de mettre bas, que des soldats de la Wehrmacht en déroute avaient abandonné à Mulhouse dans une communauté de religieuses. Les sœurs les distribuèrent et je fus l'heureux possesseur de ce jeune animal. J'avais dix ans et n'allais plus en classe du fait de la guerre. Ensuite il y en eut d'autres jusqu'à l'âge adulte où malheureusement je dus cesser d'en avoir pour des raisons impérieuses. Inutile de détenir un animal si on ne peut s'en occuper.

Aussi je continuais à les côtoyer différemment en les étudiant et en les observant par plaisir dans la vie courante et dans les expositions. Déjà tout jeune j'avais accompagné mon père à la chasse et observé le travail fascinant des chiens d'arrêt. Chez nous, en Alsace ces chiens sont polyvalents sur le modèle germanique, rapportant, pistant le rouge pour les meilleurs et traquant la bête noire. Tout ceci me donna à réfléchir très jeune et me poussa à des lectures cynologiques intensives. Les ouvrages du docteur Oberthur, entre autres, furent une révélation à l'époque.

Bien plus tard mes activités professionnelles entraînèrent des missions à l'étranger qui me permirent, en parallèle, d'y observer le monde canin et d'engranger des expériences. Vers l'extrême fin de ma vie active je réussis même à joindre en partie les deux problématiques grâce aux chiens de troupeau et à réunir en une seule entité devoir et passion. Que peut-on souhaiter de mieux?

Ce cycle de recherches cynotechniques et cynologiques débuta insidieusement dans les années 1980 par un travail sur les techniques pastorales aux Amériques qui comprenait une rétrospective sur l'emploi de chiens de conduite et de chiens de défense des troupeaux. Il se poursuivit sur le même thème mais sur la situation au Brésil en 1820 grâce à la découverte d'une source d'époque, puis par une longue analyse du chien de troupeau au Nouveau-Mexique qui tentait d'expliquer certains aspects particuliers des techniques et pratiques pastorales hispano-mexicaines au XIXe siècle. Une petite contribution sur les chiens de troupeau dans le monde andin et en Patagonie était censée terminer cette recherche.

Mais les chiens avaient mordu et ils tenaient ferme. D'autres sujets ne tardèrent pas à émerger. La fréquentation intensive des chiens de défense des troupeaux allait faire naître les chiens de prise et les chiens de combat et susciter une autre variante du cycle. Elle se concrétisa en 1999 par un premier travail sur le Boerbol puis un second sur le Buscador de Cuba en 2003. De la même veine le Dogo Sardo avait connu une brève évocation dans "*Ethnozootecnie*" en 2009 suivi à la demande du professeur B. DENIS par les "*Chiens de guerre entre le moyen-âge et le début du XXe siècle*". Ensuite un long travail de recherche sur les chiens de combat en Asie aboutit en 2010 à la publication dans *Cynophilie française* de la Société Centrale Canine de deux articles. L'un sur le *Manilla Bloodhound* et le deuxième sur les *chiens de combat de l'Himalaya*.

Dès le début des années 2000 mon attention avait été attirée par l'emploi de certains chiens pour la grande chasse exotique et cela donna lieu à la publication en 2006 de mon premier texte sur les chiens à fauves et à gros gibier. Il lança la troisième variante du cycle. Comme mon intérêt se portait aussi sur tous les chiens de travail pris dans leur acception la plus large, surtout les races rares, disparues ou en voie d'extinction, j'ai eu l'opportunité de publier un *Regard sur les chiens parias d'Afrique* dans *Cynophilie française* en 2012. S'est enchaîné ensuite un premier travail sur les *chiens à fauves en Asie et en Afrique* suivi des deux textes sur la chasse avec des chiens dans l'Inde anglaise qui constituent la partie la plus importante de ce volume. Bien avant le chien des pionniers hyper-polyvalent sur la *frontière* de l'Amérique du Nord avait retenu mon attention, qui finalisé dès 2012, voit lui aussi le jour maintenant dans ce numéro spécial d'*Ethnozootecnie*.

Pour résumer on constatera que ma démarche s'est articulée en trois variantes:

Les chiens de troupeau;
Les chiens de combat et de guerre;
Les chiens à fauves, entre lesquels les interactions sont nombreuses et fréquentes.

Comme on peut le voir, j'ai essayé de contribuer par mes modestes briques à l'édification des connaissances ethnozootechniques et cynologiques. Les chiens nous réservent cependant encore bien des surprises. Prenons un exemple quasi virtuel: le vieux chien de Bresse dont plus personne ne parle aujourd'hui. Qui était-il? Un chien courant efficace mais disgracieux? Un gardien de troupeau primitif? Un ancêtre des griffons Vendéens ou Nivernais probablement? Mais d'où venait-il? Les Sud-Africains ont obtenu des résultats fantastiques en étudiant l'ADN de leur *Canis africanis* et réussi à distinguer l'origine de ses diverses familles et à préciser ses origines. Mon âge et les circonstances m'interdisent maintenant de me lancer dans ce genre d'entreprise, mais des jeunes chercheurs pourraient essayer de retrouver à partir de l'ADN prélevé sur des griffons Vendéens et Nivernais voire des Otterhound bien choisis, la véritable origine du vieux chien de Bresse avec lequel Le Coulteux de Canteleux forçait les loups dans le Morvan, avant la vente de sa meute à un Ecossais, en 1870, juste avant de partir à la guerre. Dans notre monde de plus en plus mercantile et déshumanisé cela pourrait s'avérer in fine une belle aventure scientifique et cynotechnique désintéressée.

Hommages et remerciements

Après la présentation de l'évolution de cette problématique il m'est particulièrement agréable d'exprimer ma gratitude à celles et ceux qui y ont contribué et ainsi leur prouver ce que leur aide avait permis de réaliser par l'achèvement de ce travail.

Comme certains ne sont plus parmi nous il est de mon devoir de leur rendre hommage en premier.

Ce sera d'abord mon épouse défunte, Geneviève LUTZ-MONET, correctrice vigilante et avisée dont les conseils me manquent tous les jours.

Je ne saurais jamais assez gré à mon beau-père, feu Pierre MONET, Contrôleur Général des Services Vétérinaires, avec lequel les débats sur le vocabulaire et la terminologie furent passionnants et passionnés.

Le suivant sera mon ami, Terry-Gilbert JORDAN, professeur (University of Texas –AUSTIN) éminent géographe et homme de cœur, disparu bien trop tôt et grâce auquel la documentation sur le continent américain ne m'a jamais fait défaut. Qu'il reçoive un grand merci où qu'il soit.

Je ne saurais oublier un autre disparu, le professeur Guy QUEINNEC et son enthousiasme cynophile qui m'a introduit à la *Société française de Cynotechnie* et accueilli mon travail dans le *Bulletin de l'Elevage Canin*.

L'âge, triste privilège, implique hélas de voir des personnes amies disparaître mais il offre aussi le plaisir d'honorer ceux qui sont toujours avec nous.

Monsieur J.-P. DIGARD du C.N.R.S. sera le premier. Après m'avoir prodigué des conseils nombreux et variés il m'a mis en contact en 2006 avec le professeur B. DENIS, contact qui s'avéra d'un immense intérêt.

Que dire au sujet de mes relations avec monsieur Bernard DENIS! Ses bienveillantes recommandations, ses conseils n'ont pas cessé de m'encourager et me stimuler. Je lui dois d'avoir persévéré dans les diverses variantes de cette recherche. Qu'il trouve ici un sincère merci.

Mes deux partenaires de la Société Centrale Canine, monsieur André VARLET et madame Dorothee FABRE forment le socle de la collaboration bientôt décennale qui s'est établie entre la S.C.C. et mes travaux. Qu'ils trouvent ici toute l'expression de mon estime et de ma reconnaissance dans laquelle j'englobe toute l'équipe de la médiathèque qui participe de près ou de loin à la réalisation du Magazine.

CHIENS A LIONS OU LIONDOGS EN AFRIQUE

XIX^E ET XX^E SIECLES (1)

Résumé: La littérature cynégétique africaine, principalement Anglophone, des XIXe et XXe siècles évoque fréquemment ce terme un peu singulier de *chien à lion*. Le propos de ce travail a été de creuser la signification de cette dénomination de *liondog* et surtout d'en préciser son contenu à travers une analyse détaillée de leur emploi dans les différentes zones cynégétiques du continent africain

Après une approche générale tentant d'évaluer la nature d'un chien de chasse aux grands fauves sur différents continents, fondée sur des témoignages historiques, a été élaboré un essai de définition des chiens à lions. Comme les récits des divers utilisateurs le prouvent leur identité raciale est parfois très précise - lévriers d'origine européenne ou indigène, grands terriers (airedale et bull-terriers) chiens courants divers - mais le plus fréquemment issue de croisements variés voire même impossible à tracer.

Le *chien à lion* des colons d'origine européenne est né en Afrique du Sud, probablement dès le XVIIIe siècle, mais les preuves sont quasi impossibles à établir pour cette époque reculée. Nous y disposons de sources écrites à partir du début et tout au long du XIXe siècle. A partir du Cap l'animal a migré au Nord avec ses maîtres jusqu'en Rhodésie où son utilité se vérifia entre les mains des Selous, Upscher et Van Rooyen. C'est au Kenya qu'il a servi beaucoup et longtemps (30 ans environ) à partir du début du XXe siècle avec des chasseurs montés. Les *White Hunters* employèrent entre autres des chiens de meute anglais et des cinéastes chasseurs nord-américains vinrent y tourner des films de grande chasse mettant en scène des chiens courants américains et des airedales issus d'élevages des Etats Unis. Un Ecossais, John Hunter, chasseur professionnel au nom prédestiné, joua dans les années 1920 un rôle tout particulier dans l'emploi méthodique des chiens d'attaque sur lions au Kenya.

Les rares témoignages relatifs au Soudan attestent la présence de lévriers primitifs et de parias dans la lutte contre les fauves mais ne permettent aucune explication circonstanciée.

L'apothéose des chiens à lions se situe à Bulawayo (Zimbabwe actuel) en 1922 avec la naissance dans la cynologie internationale du *Rhodesian Ridgeback*. Celui-ci fut l'aboutissement d'une longue histoire qui débuta au Cap en 1870 avec le *boerhond* et le *steekbaardhond*, qui évoluèrent par des croisements divers vers l'African Lion Dog qui devint d'abord *Rhodesian Lion Dog* puis *Rhodesian Ridgeback*. Cette apothéose fut aussi le chant du cygne du chien à lion, car par un étrange paradoxe la colonie du Kenya interdit la chasse au lion à l'aide de chiens au début des années 1930. Ainsi au moment où, après un tâtonnement séculaire devint disponible l'instrument le plus perfectionné mis au point pour une tâche donnée, il s'avère que son emploi est interdit dans son espace de prédilection antérieur pour des raisons de conservation.

Les chiens d'attaque aux grands fauves: félidés ou ursidés.

Qui étaient-ils ces chiens de chasse aux grands fauves? Quelques cas d'espèce introduiront la réflexion.

En Russie tsariste par exemple il existait deux races de chiens chassant l'ours brun.

La première était celle des *Médiliani* illustrés notamment par ceux du tsar Nicolas II. Enormes dogues du type mastiff ou dogue de Bordeaux mais à poils longs et durs. Des représentations photographiques de ces chiens sont parvenues jusqu'à nous. Il y a fort à parier qu'ils ont été sélectionnés à partir de gros chiens du Caucase ou d'Asie centrale croisés avec des chiens occidentaux. Après la révolution russe de 1917 cette race a disparu en tant que référence raciale alors que d'autres races présentes au chenil impérial ont continué d'exister soit à l'étranger voire même en Union Soviétique.

La deuxième race de chasseurs de fauves, ours et aussi tigres en Sibérie orientale est celle des Laïkis. Chiens nordiques bien connus de nos jours car voisins des chiens de traîneau nord-américains, ils ont un odorat particulièrement développé les mettant en mesure de suivre la piste légère de

l'ours même dans des conditions climatiques extrêmes. De plus leur grande souplesse et leurs réflexes rapides leurs permettent d'éviter en général les redoutables coups de pattes de l'ours aux abois et même les charges maladroites de jeunes tigres adultes mais sans expérience. Le chien d'ours de Carélie finlandais fait évidemment partie de cette famille. Comme des documents vidéos récents viennent de le confirmer, ils continuent d'ailleurs d'exercer leur dangereux métier en Biélorussie sur l'ours et dans les provinces sibériennes de la Fédération de Russie sur le tigre.

Dans les Alpes de Transylvanie (Roumanie) la chasse à l'ours se pratiquait aussi avec des chiens avant 1914. Le colonel von Spiess les décrit comme devant être un croisement de chiens courants transylvains et de chiens de protection des troupeaux d'ovins ou alors de fox-terriers de forte taille. Ils devaient se révéler rapides, résistants et très courageux. Or comme fox-terrier de grand gabarit on ne fait pas mieux que l'airedale. La rapidité, la résistance et le courage forment les caractéristiques de cette race.

1) Cet article a déjà été publié sans les illustrations dans le *Bulletin de la Société d'Ethnozootechnie* n° 78 de 2006, pp.175-188.

Les chiens à ours – Medelians



Fig. 1 "Ynouchino", chien medelian, à Mme de Goncharoff, *L'Eleveur* n° 1263.



Fig. 2 Chiens à ours: *Wotjaka*, appartenant à SMI le Tsar (Bylandt, 1897, gravure extraite du journal *Le Chenil*)

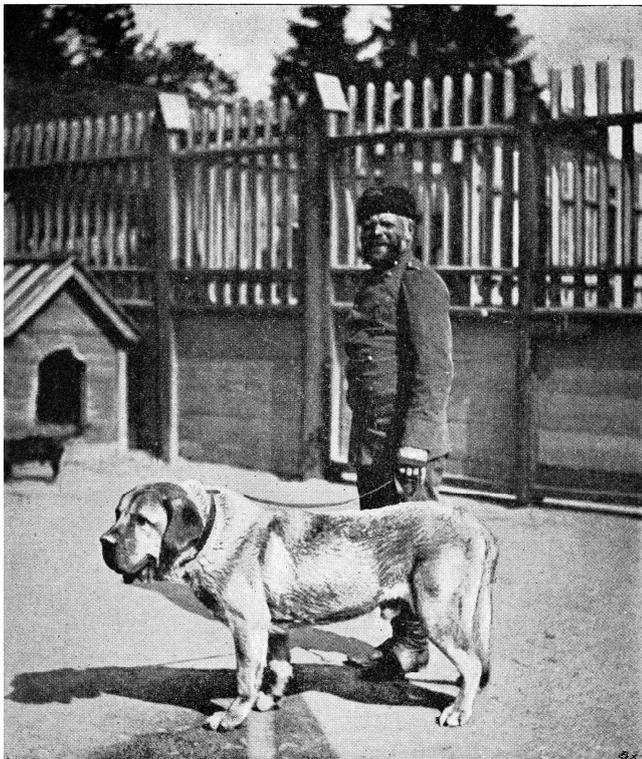


Fig. 3 Chien à ours: *Polkan*, appartenant à SMI le tsar (Bylandt, 1897)

En Amérique du Sud-Llanos du Venezuela- mais principalement au Brésil la vénerie du jaguar avec des chiens d'attaque fut pratiquée couramment pendant des siècles par les propriétaires de fazendas, leurs employés et des chasseurs professionnels. Pendant le vingtième siècle les chiens étaient d'origines diverses et leur appartenance raciale a fortement évolué.

Dans les temps anciens et jusque dans les années 1930-1940 ils ressemblaient en tous points à ceux avec lesquels F. Edmond-Blanc a chassé ce fauve lui-même. Voici son expérience:

"...On se demandait comment ces animaux pouvaient tenir debout, c'étaient des bâtards ressemblants à de petits lévriers, qui malgré leur mauvais état, pouvaient courir pendant très longtemps à une vitesse incroyable. Chaque jaguar pris était pour eux un repas exceptionnel, c'est sans doute pour cela qu'ils mettaient tant d'acharnement à les poursuivre."

Ces chiens sont décrits chez Darwin et d'autres explorateurs et se trouvent répertoriés sous *lévriers brésiliens* dans les *Races de chiens* du comte H. de Bylandt daté de 1897.

"Un chien de taille moyenne, plutôt petit que grand, d'une structure assez grossière pour un Lévrier".

D'une taille au garrot de 50 cm, leurs aptitudes sont celles de la chasse au cerf et leur couleur est donnée comme *daim* ou gris souris mais sans taches. Les représentations iconographiques connues les montrent très ressemblants aux lévriers des Canaries, notamment ceux qui ont gardé les grandes oreilles dressées des parias. Cette race canarienne mesure de 53 à 64 cm de hauteur et pèse entre 16 et 22 kg et est réputée pour sa souplesse et sa rapidité. Même la couleur de robe – un fauve foncé- est identique avec les sud-américains. Ces lévriers des Canaries font partie de la grande famille des lévriers méditerranéens, genre *Cirneco de l'Etna*, *chien du Pharaon* ou *Podenco moyen*.

Dans la région basse du Matto Grosso le marquis de Wavrin met l'accent sur l'emploi de chiens "spécialement dressés et courageux". Voici comment ce praticien de la jungle les a observés:

"Même les petits, du genre *fox*, sont excellents pour la poursuite, meilleurs parfois que les grands, car ils sont plus agiles. Ils peuvent éviter plus aisément les coups de pattes du fauve qu'ils harcèlent, tracassent et obligent à s'arrêter ou à grimper à un arbre, où le chasseur peut alors facilement l'abattre."

Une évolution dans les races canines se manifeste durant la première moitié du siècle dernier. Sacha Siemel, le seul *tigrero* européen qui ait chassé le jaguar à l'épieu a connu ce processus avec sa meute personnelle. Il a vécu pendant une trentaine d'années dans la jungle du Matto-Grosso, tuant seul près de 300 jaguars dont 30 à l'épieu et le reste à l'arc ou à la carabine. A partir de l'été 1923 il devint chasseur de fauves professionnel et le resta pendant 25 ans. A cette époque les grands ranchs situés le long des fleuves Paraguay et Parana perdaient jusqu'à 6000 têtes de bétail par an sous la dent des jaguars. Siemel suivant les conseils de son mentor Joachim Guato trouva les chiens absolument indispensables: d'une part pour rechercher la piste du fauve et de l'autre pour qu'ils lui marquent la position exacte de celui-ci dans la jungle lors de l'hallali.

Sa première meute était formée de ces chiens sud-américains du type lévriers hybrides mais elle fut anéantie par un jaguar. Sa deuxième meute fut montée avec un cheptel canin identique et fut aussi totalement liquidée par un jaguar tueur d'hommes. Siemel lui-même n'échappa que grâce à

l'intervention fortuite d'un jeune fox-terrier. Puis vers les années 1935 il reçut en cadeau d'un ami de Pennsylvanie trois *foxhounds* américains de race pure. Ceux-ci apprirent rapidement leur travail de jungle, mais tiques, moustiques et chaleur les anémièrent rapidement. Alors Siemel les croisa avec des lévriers bâtards locaux immunisés contre les aléas de la jungle et produisit une lignée possédant la vigueur des chiens indigènes et le nez fin et la voix des *foxhounds*. Ce fut sa troisième meute, une meute composée de chiens d'origines diverses. Des *foxhounds* nord-américains y côtoyaient des chiens brésiliens et des croisés de *foxhounds* et de locaux. Les chiens importés chassaient bien mais le climat les affaiblissait assez rapidement, aussi s'empressa-t-il d'obtenir rapidement des jeunes mieux immunisés contre les maladies et plus résistants à la chaleur et à l'humidité.

Au Venezuela F. Edmond-Blanc décrit une histoire quasi identique. Donnons-lui la parole:

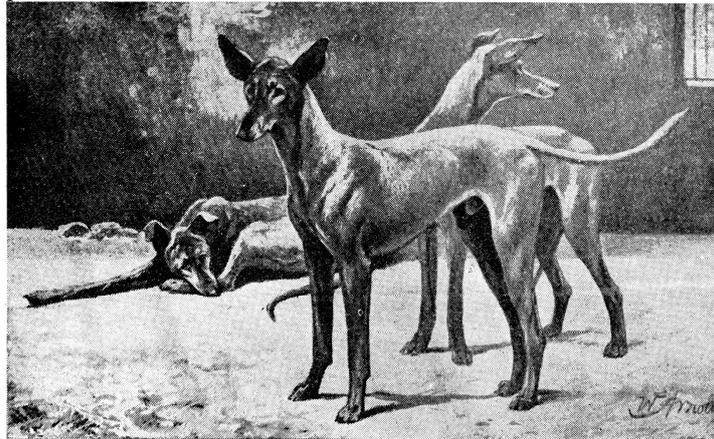


Fig. 4 - Lévriers brésiliens: "Panda", "Listo" et "Flora", appartenant à M. H. Mayer, Vienne (Bylandt, 1897)

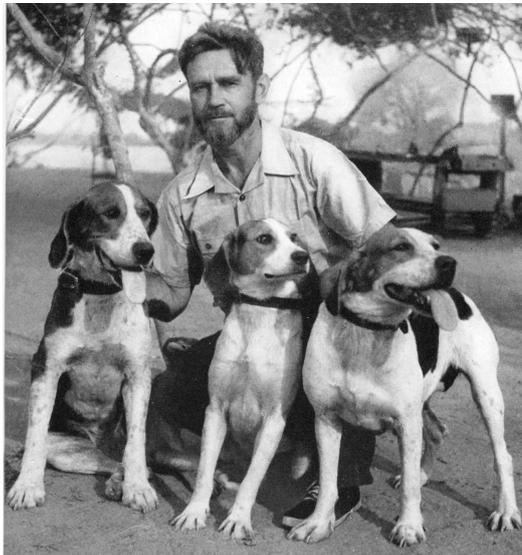


Fig. 5 - Les trois foxhound américains de Sacha Siemel



Fig. 6 - La meute finale de Sacha Siemel formée de croisés foxhound et de chiens locaux.

I. - Les chiens à lions et le rôle de l'Airedale

Dans la littérature cynégétique des auteurs anglophones des XIXe et XXe siècles les dits chiens à lions font fréquemment leur apparition. Il faut convenir que sur le sujet par la masse des ouvrages les auteurs, sujets de sa gracieuse Majesté, prédominent largement.

Certains cynologues et veneurs français comme Joseph Oberthur ont eux aussi évoqué les chiens qui chassaient les grands fauves en Afrique. Dans la classe des grands terriers notamment il signale l'Airedale primitif. Celui-ci eut un très vif succès après qu'en 1875 les premiers spécimens de cette

race nouvelle furent exposés à Leeds sous le nom de *Waterside terriers*. Ces grands terriers furent rapidement connus à l'extérieur des Iles Britanniques. Oberthur écrit:

"Aux Etats-Unis et au Canada, les *airedales* furent employés à la chasse de l'ours et du puma et y firent merveille".

Dans ses romans qui se déroulent dans le Grand Nord canadien l'écrivain-chasseur américain James Oliver Curwood évoque à deux reprises les meutes de chiens airedales dressés uniquement à la chasse à l'ours. Tout d'abord dans *Le Grizzly* (1922) puis dans *Rapid Eclair* (1926) dont le récit se déroule

sur la banquise arctique et relate l'histoire d'un loup gigantesque. Voyons d'abord ce qu'il évoque dans ce dernier.

"Bronson disparut prestement et courut...vers les chenils de neige où étaient attachés les chiens dressés pour la chasse à l'ours.

...Les chiens étaient au nombre de huit, huit airedales au corps souple, aux longues pattes et aux épaisses mâchoires, dressés à se taire et à écouter sans proférer un son. En moins de douze secondes, ils décelèrent l'odeur de Rapide-Eclair et comprirent la besogne qu'on attendait d'eux.

Au pied d'un amas de neige, Rapide-Eclair se coucha sur le ventre. Lorsque la meute arriva à cinq ou six mètres de lui, il s'élança avec la rapidité d'une flèche et se jeta sur le premier chien, comme il se serait attaqué à un caribou. Avec une force de cent cinquante livres (68 kg), il culbuta l'airedale qui en pesait à peine quatre-vingts (36 kg), et au même instant ses mâchoires se refermèrent: le meilleur lutteur de Bronson poussa un léger soupir, le cou brisé sous le terrible étai de Rapide-Eclair.

Quinze secondes après la mort du premier chien, il fut entouré d'une bande furieuse. Au lieu de l'attaquer comme les chiens esquimaux ou même les loups, les molosses s'élançèrent tous sur lui à la fois. Le poids et le nombre le terrassèrent; mais ces sept corps qui cherchaient aveuglément à le détruire laissaient à Rapide-Eclair un immense avantage. Ses mâchoires se refermaient sur des pattes, qui se brisaient comme des baguettes, et ses longues dents éventraient tous les ennemis à sa portée. Il se roulait et se tortillait comme un ver et dans toutes ces positions, il trouvait de la chair et du sang pour assouvir sa haine.

...La glace recouverte de neige était ensanglantée et une légère vapeur s'exhalait des corps tièdes. Bronson perdit un second chien, les autres étaient plus ou moins estropiés, et Rapide-Eclair en tenait un troisième à la poitrine, quand les chiens de traîneaux malemutes se précipitèrent joyeusement dans la bataille."

Le film *l'Ours* de Jean-Jacques Annaud a été directement inspiré par le roman *Le Grizzly*, mais la meute y est formée de *Beaucerons*. Le livre par contre offre un sujet et des occasions particulièrement favorables à la description d'une meute de chiens à ours en action.

"A quelques centaines de mètres, la meute de Jim, la meute d'airedales aguerris donnait furieusement de la voix en suivant la piste encore chaude du grizzly et de l'ourson.

Les airedales de Jim étaient courageux. Ils descendaient tous d'une race batailleuse. Bruce et Metoosin les avaient dressés au point qu'ils pouvaient les suspendre par leurs oreilles sans en tirer un cri."

(Cette façon de procéder était habituelle en Amérique du Nord anglo-saxonne pour endurcir les chiens de chasse. L'ex-président des Etats-Unis Lyndon Johnson opérait encore de la même manière avec ses *Beagles* dans son ranch du Texas pendant les années 1970. Cela s'appelle dressage à l'américaine.) Il serait trop long de poursuivre ici l'ensemble de la séquence, malgré son intérêt documentaire certain.

Nous sommes ici en présence d'une transcription d'un vécu réel.

Jim étant le diminutif de James, précisons que Jim Landgon est Curwood lui-même. Bruce représente Bruce Otto, le guide canadien qui accompagna Curwood durant ses longues pérégrinations et ses chasses dans le Grand Nord canadien. Curwood est décédé en 1927 à l'âge de quarante-neuf ans, mais les conditions de vie et de chasse dans les grands espaces sauvages se prolongèrent encore une vingtaine d'années.

On ne peut mieux éclairer la situation des *airedales* chassant l'ours noir, le puma voire le loup en Amérique du Nord jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

Résumant la situation J. Oberthur écrit:

"En France, ils furent, au début, presque uniquement découplés sur le sanglier, tandis qu'on exportait de nombreux sujets en Afrique du Sud et au Kenya pour chasser lions, panthères et tous les fauves".

Il est vrai que les airedales primitifs étaient des chasseurs de fauves redoutables. Cette férocité provenait de leur ascendance: sélectionnés dans leur Yorkshire natal pour la vènerie de la loutre ils avaient beaucoup de sang du vieil *otterhound*. Or ces chiens étaient réputés particulièrement mordants. Rien d'étonnant à cela car ces *otterhounds* avaient subi une influence raciale aujourd'hui bien oubliée. Dès le milieu du XIXe siècle des griffons français avaient traversé la Manche pour les meutes à loutres. Et lors de la guerre franco-allemande de 1870-71 le comte LE Coulteux de Canteleux avait vendu, avant de rejoindre l'armée, sa magnifique meute de griffons à loups à Sir Woldron Hill, un Ecossais et ils ont ensuite fortement tracé dans les équipages à loutre. De son côté, le vieil *otterhound* avait beaucoup de sang Barbet et la haine du barbet pour tous les puants est bien connue. Joint au sang batailleur du vieil Irish terrier, cela ne pouvait manquer de donner des airedales braves et ardents même si des croisements avec des *foxhounds* et des *harriers* particulièrement bons nageurs et doués pour la loutre ont été réalisés. Les *Welsh harriers* étaient d'autant plus aptes qu'ils étaient réputés pour leur nez très fin et leur poil broussailleux de griffons.

L'introduction de sang *pointer* a assoupli un peu le caractère et permis un contact plus aisé avec l'homme mais ces airedales originels étaient néanmoins de vrais chiens de sport, très durs à la douleur et extrêmement mordants; donc d'excellents chiens à fauves.

Les veneurs allemands eux-mêmes, qui pourtant ne manquaient pas de races de chiens rudes ont adopté l'*airedale* en certaines circonstances particulières. Ainsi au tournant des XIXe-XXe siècles, du temps de l'empire austro-hongrois, un veneur pratiquant la chasse du lynx dans les Alpes de Transylvanie avant 1914, avait monté une meute spéciale dans la région de SIBIU en Roumanie actuelle. Forte de douze têtes elle était constituée de croisements entre des chiens courants de Transylvanie (*Erdelyi kopo*) et d'*airedales*. L'*Erdelyi Kopo* existe toujours. Il est doué d'un grand sens de l'orientation et facile à dresser. Ces chiens ont coiffé une femelle lynx de trois ans après un kilomètre de poursuite et l'ont étranglée.

Dans les provinces de l'ouest du Canada et dans les états du Far-West aux Etats-Unis les *airedales* furent aussi intégrés très tôt dans des meutes mixtes chassant le loup fort nombreux encore entre 1880 et 1920. Ces meutes à loups étaient le plus souvent composées de sujets de races diverses et provenaient de plusieurs ranchs dont les propriétaires se réunissaient pour une grande chasse. On y trouvait des chiens courants américains – *foxhounds*, *coonhounds*, *blueticks*, *redbones*, *Plotts*, et autres; des airedales de pure race; des croisements airedales/courants; des lévriers: *greyhounds*, *deerhounds*, *staghounds américains*, *irish wolfhounds* et des croisements de ces races; des *dogues allemands*; des *bull-terriers* de grande taille et même de grands fox-terriers. Certains ranchers avaient aussi la passion de la chasse au loup et doubblaient ainsi la nécessité avec le plaisir. Dans le Panhandle du Texas un rancher possédait à la fin du XIXe siècle une meute de soixante-quinze *greyhounds* dont le travail consistait à protéger son bétail des loups et des coyotes. Il avait même fait construire tout spécialement un bâtiment bas leur servant de chenil et un soigneur était entièrement affecté à leur service.

II. - Les grandes zones géographiques de chasse au lion avec des chiens.

Nous verrons qu'en Afrique du Sud où le *chien à lion* est né et au Kenya où il a servi le plus souvent et le plus longtemps des procédures identiques ont été employées par les Afrikaners et les Anglo-saxons. Au Natal, par exemple, le grand chasseur français A. Delegorgue cite vers 1830 les meutes mixtes de chiens hirsutes avec lesquels les chasseurs Boers attaquaient les fauves; la description est hélas très sommaire et la manière de chasser fort décriée comme peu sportive, les chasseurs se souciant trop peu à son avis du sort de leurs chiens, pourvu qu'il n'y ait pas de casse chez les hommes. Dans ses souvenirs le président Paul Krüger raconte comment lors du Grand Trek il a abattu seul au cours des chasses cinq lions adultes, ne comptant que pour quantité négligeable ceux chassés avec d'autres chasseurs. En 1839 il a tué son premier à l'âge de quatorze ans. Le cinquième lion de Paul Krüger constitue pour le propos qui nous concerne ici le plus intéressant.

La scène se situa plus tard dans le district de Lydenburg lors d'un trek vers le fleuve Olifant. Le lion avait enlevé quelques bovins aux Boers et ils le poursuivaient pour le punir. Krüger précise qu'en cette occasion il possédait un très bon chien, d'une fidélité à toute épreuve, qui le suivait partout et était aussi capable de pister les lions dans la brousse. Lorsque le chien eut trouvé le fauve il l'aboya au ferme tandis que le fauve rugissait de colère. Dès que le chien aperçut son maître il s'écarta pour lui laisser toute liberté d'action. Le lion se prépara alors à attaquer le chasseur, mais au moment de s'élancer le chien l'attaqua par derrière. Cela facilita grandement la tâche du chasseur qui étendit l'animal d'un seul

coup de feu mortel. A cette époque (années 1840) Krüger se servait d'un fusil à canon lisse de calibre quatre chargeant des balles rondes et servant à tirer les éléphants. Avec la charge de poudre adéquate, visé à la tête ou au cœur, le lion restait sur le carreau du premier coup. Ce qui nous est présenté ici montre la manière de chasser des chiens dressés à la chasse aux fauves par les Boers.

Pendant cette période initiale tous les voyageurs, Boers ou Européens ne concevaient pas de pénétrer à l'intérieur du continent noir sans un certain nombre de gardes canins. Qu'ils soient explorateurs, chasseurs ou commerçants ils intègrent dans leur équipement des meutes de chiens de protection destinés à les avertir de la présence de fauves ou éventuellement d'indigènes hostiles. La liste en est impressionnante: James Chapman au Natal après 1840; Thomas Baines le peintre au Cap (1842); Francis Galton l'explorateur (1850) emmène un lot de "*Cape Town mongrels*" (bâtards) achetés 2sh. 6d/pièce plus un beau Terre Neuve bien qu'il parut assuré de trouver tout ce qu'il désirait dans l'arrière pays, et emploie des "*cur dogs*" pour chasser le lion. Par la suite, d'autres chasseurs d'ivoire partirent vers des espaces situés de plus en plus au nord. Henry Hartley le chasseur d'éléphant professionnel qui vivait dès les années 1860 dans son domaine de Thornhill du Transvaal au sud de la chaîne de montagne du Magaliesberg partit chasser en 1864 au Matabéléland. Son compère, le Boer Johannes Lodewikus Lee l'y avait précédé et parlant la langue locale y servait d'interprète et d'agent au roi des Matabélés Mzilikatsi dans ses transactions commerciales avec les Blancs.

Afrique australe

Roualeyn Gordon Cumming et ses cinq années de la vie d'un chasseur dans l'intérieur lointain de L'Afrique du Sud de 1845-1850. (1850)

Roualeyn George Gordon Cumming (1820-1866) surnommé le "*lion hunter*" était au départ un officier écossais de l'Armée des Indes. Après y avoir servi quelques années il avait obtenu en 1843 après quelques vicissitudes, une affectation au régiment des Tirailleurs montés du Cap (Cape Mounted Rifles). Mais là, ni ses espérances de voir du service actif et de combats, ni les espoirs de pouvoir se livrer à la grande chasse ne se réalisant, il décida de quitter l'Armée pour de bon et de s'enfoncer dans les vastes régions inconnues des Blancs de l'Afrique australe.

Le départ de la première de ses cinq expéditions eut lieu le 23 octobre 1843 et il revint de la dernière le 18 mars 1849. Dans l'intervalle il ne revenait sur territoire anglais que pour se rééquiper et se remonter en chevaux et en bœufs de trait.

Cumming a été un grand chasseur et même un braconnier car il n'existait pas de règles à cette époque sauf celle de survivre. De ce fait il employait toutes les méthodes de chasse pour atteindre son but et se simplifier la poursuite. Aussi fut-il pour cette raison un utilisateur très intense de chiens de toutes races, sans races et croisés qu'il put se procurer sur la frontière de la province du Cap.

Ainsi, quand il fait le bilan de tous les animaux domestiques morts durant ses cinq expéditions effectuées en un peu plus de cinq années il en arrive à quarante-cinq chevaux de selle, soixante-dix bœufs de trait et soixante-dix de ses

chiens tués par des lions, des léopards, des buffles, des antilopes, des zèbres, dévorés par des crocodiles, perdus ou volés par des indigènes ou encore morts de maladie. Cela lui confère une expérience indéniable comme veneur utilisateur de chiens de chasse.

Ne s'encombrant pour ses recrues de critères ni raciaux ni esthétiques il avait l'embarras du choix. Seule la valeur à la chasse comptait.

Au sud-est de la province du Cap, dans les jungles du district d'Albany les chasseurs locaux de Grahamstown attaquaient le phacochère à l'épieu assistés de forts mâtins à poil dur qui constituaient autant de recrues potentielles. Un peu plus vers l'intérieur, dans le district de Somerset les gentlemen-farmers élevaient déjà à l'époque une bonne race de lévriers (*greyhound*) avec lesquels ils pourchassaient les antilopes Springboks. Il était en mesure de s'en procurer.

Par contre pour les chiens courants le problème s'avéra plus difficile. A Grahamstown sur la Great Fish River il existait bien une garnison britannique chargée de garder la frontière et les officiers de l'un des régiments métropolitains anglais, le 7^{ème} Dragoon Guards, avaient emmené avec eux en Afrique une meute de fox-hound. Tant qu'ils durèrent ceux-ci furent à l'origine d'un sport superbe. Par malheur, le climat de l'Afrique méridionale, notamment celui des terres proches de la côte était alors selon Cumming particulièrement défavorable aux chiens anglais de race pure importés. Malgré tous les soins et toutes les fortes dépenses engagées pour leur entretien la meute avait été réduite considérablement en nombre. Et ce malgré des importations renouvelées d'Angleterre et l'élevage dans la colonie de portées de chiots, conduites avec beaucoup

d'attention et de soins. Cela devait rendre l'acquisition de ce type de chiens d'autant plus difficile, voire même impossible pour Cumming.

Pour des chiens plus rustiques il disposait de la réserve que constituaient les meutes des fermes boers et des chasseurs Griquas et Bastaards auxquels il achetait de nombreuses recrues. Au fil des pages apparaissent ainsi des lévriers, des lévriers à poil dur achetés à un Griqua, des mâtins griffons (*curs*) vigoureux et "aptes à un emploi sérieux", des bull-dogs entendant par là des individus à face camuse et à morphologie molossoïde, des chiens de boers acquis dans des fermes. Par la suite il put acquérir à la veille d'une nouvelle expédition "un certain nombre de chiens rudes, hauts sur pattes et aptes au service" de races variées, qui avec plusieurs autres "roquets" (*tykes*) ébouriffés qu'il acheta subséquemment à des Boers le long de sa route accrurent sa meute à "environ vingt chiens capables". Peu après deux de ses meilleurs chiens à éléphants sont mis hors de combat, un tué - un estropié, par un léopard tout à côté de son feu de camp. Il indique par là que dans sa meute certains chiens étaient spécialisés dans l'attaque des fauves, lions en particulier; que d'autres étaient des experts de la chasse nocturne aux éléphants; d'autres encore notamment des bull-dogs? avaient une prédilection pour les buffles. En certaines occasions des chiens lancés sur une piste furent temporairement égarés. Ils tuèrent seuls et sans aide l'antilope sable poursuivie et retournèrent ensuite au camp non sans qu'il y ait eu des blessés et trois chiens disparus.

Pour conclure il faut insister sur le fait que les plus grosses pertes en chiens qu'éprouva Cumming eurent lieu lors de ses rencontres avec des fauves, léopards et lions. A titre d'exemple on citera la bagarre homérique entre toute sa meute et trois lionnes. Découvrant des lionnes dans des fourrés denses, le chasseur avait appelé à la rescousse huit de ses chiens, spécialistes des fauves, afin de les déloger. Or son traqueur Boschiman, au lieu d'exécuter cet ordre avait fait découpler toute la meute de trente chiens. L'attaque qui s'en suivit fut terrible pour la meute et au décompte final trois de ses meilleurs "*hounds*" (sic) furent tués et sept ou huit autres très gravement blessés par d'épouvantables lacerations dont plusieurs ne se remirent jamais. Un peu plus tard, lors d'une autre occasion onze chiens sont découplés sur un lion mâle et avant que le chasseur ne puisse rejoindre trois d'entre eux sont tués. Il est bien questions de chiens chassant à courre et jamais de limiers. Quand il est question de bull-dogs il les mentionne expressément. Et il est possible de faire confiance à Cumming pour bien apprécier les races canines de son temps.

L'un de ses successeurs en Afrique du Sud - Baldwin - qui commença ses activités juste quelques années plus tard (1851) évoque un chien de chasse particulièrement remarquable, "un chien de six mois,... chien de grand avenir, moitié limier moitié bouledogue, avec quelque chose d'un chien d'arrêt: la meilleure lignée possible". On voit par ce portrait ce à quoi pouvaient ressembler certains chiens de Cumming. Mais le plus grand nombre d'entre eux était des "*boerhounds*" des fermiers hollandais du Cap, rudes griffons hirsutes, batailleurs, rapides à la course et au tempérament extraordinairement chasseur comme ceux décrits un demi-siècle plus tard par Daly et encore plus tard par Epstein.

Une expérience régionale type. Harry Wolhuter, ses chiens et la naissance du Parc national Krüger en Afrique du Sud.

Au Transvaal, à la fin de la guerre des Boers (1899-1901) Harry Wolhuter, jeune Sud-Africain d'origine anglaise, est recruté comme "*ranger*" par le major Stevenson-Hamilton juste nommé conservateur des Réserves de gibier de Sabi et de

Shingwedzi. En fait cela revenait à faire renaître la vieille "*Sabi game reserve*" créée par le gouvernement de la République du Transvaal à partir de domaines que Paul Krüger son ancien président lui avait légué dans ce but. Cette réserve était une partie du *Low Veld* aux pieds du Drakensberg à l'ouest et bordant la frontière du Mozambique portugais à l'est. La partie de cette réserve dont le ranger Wolhuter eut la charge constitue aujourd'hui la section N° 1 du Parc National Krüger.

A partir de ce moment, son rôle consista à protéger le gibier au maximum et à lui fournir les meilleures conditions de reproduction et de croissance. Il s'y employa immédiatement avec énergie car la situation était mauvaise. La guerre avait été l'occasion pour les belligérants - Boers et Britanniques - de lancer des expéditions de chasse aux grands herbivores à travers le territoire. Les "*commandos*" Boers surtout avaient non seulement raziés le bétail des fermiers blancs et des indigènes mais aussi abattu les grandes antilopes: koudous, sables, gnous, etc... Il fallait reconstruire et avant tout laisser revenir le gibier survivant. En parallèle les fauves avaient prospéré pendant les trois années de guerre et notamment les lions pullulaient. Pour s'en protéger pendant ses incessantes patrouilles il comptait d'abord sur ses chiens dont il emmenait toujours quelques uns avec lui.

Voici comment il définit la mission dont il était chargé.

"Je ferai remarquer que pendant les premières années de l'existence de la Réserve, une partie de nos fonctions consistait à réduire le nombre de lions, léopards, lycaons, hyènes et autres carnivores qui n'avaient pas été abattus comme le reste du gibier et qui maintenant étaient proportionnellement trop abondants. Tous les moyens disponibles devaient être employés pour encourager l'accroissement et le retour des antilopes et autres gibiers et ceci impliquait la réduction, mais sans extermination, de leurs ennemis naturels afin de donner une meilleure chance aux herbivores."

Dans ce but il se constitua progressivement, comme Raoulen Gordon Cumming bien avant lui, une importante meute de chiens de chasse et de protection qui pouvait compter jusqu'à trente têtes. Tout au début de sa mission, en août 1903 il revient d'une patrouille septentrionale sur les bords du fleuve Olifant avec trois chiens - *rough "Boer" dogs very good on lions*. Il les décrit ainsi:-le chien *Bull* qui l'escorte personnellement alors qu'il s'éloigne seul dans le Veld; la chienne *Fly* et un terrier bâtard; ces derniers étaient restés avec l'équipe des boys. Wolhuter eut en compagnie de *Bull* une aventure hallucinante avec un lion qu'il finit par tuer au couteau de chasse et à laquelle il survécut de justesse mais qui n'a pas sa place ici. Ce chien *Bull*, loyal et courageux, qui lui sauva la vie en harcelant un lion à lui tout seul, fut tué finalement dans une combat avec un cynocéphale; celui-ci succomba aussi des suites de la bagarre.

Par contre les aspects extérieurs, les origines éventuelles et les caractères de ces chiens nous intéressent au plus haut point. Commençons par la chienne *Fly*. Elle est décrite comme une "*mongrel*" c.à.d. bâtarde, ressemblant quelque peu dans sa morphologie à un "*deerhound*" ou lévrier écossais à poil dur. C'était un animal de prise trouvé auprès d'un chariot de combattants Boer capturé lors d'une de ses patrouilles sur les bords du fleuve Olifant pendant la guerre du Transvaal. Par la suite elle l'accompagna sur toutes ses patrouilles de guerre suivantes et s'avéra fort utile dans la recherche de gibier blessé. Quand elle suivait une piste elle ne s'éloignait jamais hors de vue. Quand elle était partie trop loin sur la trace du gibier au point de perdre le contact visuel, elle s'arrêtait pour attendre son maître jusqu'à ce qu'il ait repris la liaison. Alors seulement elle repartait doucement sur la trace.

Travaillant en liberté, elle avait dû apprendre ce comportement intelligent par son propriétaire précédent. En fait, elle était très intelligente comme de nombreux autres de ses comportements l'ont prouvé et quand Wolhuter quitta l'Armée anglaise et débuta sa carrière de ranger il emmena *Fly* avec lui. Elle l'accompagna par la suite sur toutes ses patrouilles de garde et lui donna plusieurs portées de bons chiots mais elle fut tuée finalement par un léopard sur les bords de la rivière Ngwannetsi.

Un autre de ses chiens favoris fut un grand molosse, croisé de Dogue allemand et de Mastiff, appelé *Wolf*. Il l'acheta à l'origine à un conducteur de train à Nelspruit. Après quelque temps dans le Veld il devint très efficace à la chasse aux lions. Lors d'une patrouille le long de la rivière Isweni, *Wolf* courut vers une grande mare afin de se rafraîchir parce que la journée était caniculaire. Craignant fort pour son chien une attaque de crocodile, son maître le suivit rapidement, mais ne put l'empêcher de sauter dans l'eau. Avant d'arriver au bord de l'eau, il entendit un hurlement et se précipitant il ne vit qu'une ride à la surface. Sachant ce qu'il en était il tira rapidement deux balles dans l'eau, juste sous la ride; tout de suite la tête de *Wolf* réapparut à la surface et celui-ci se mit à nager vers la rive. Son arrière-train et ses pattes de derrière couverts de trous, heureusement peu profonds attestaient des morsures d'un crocodile mais d'un saurien de petite taille. Cela aurait dû servir de leçon à *Wolf*, or l'année suivante en patrouillant sur les rives du fleuve Olifant, la même scène se reproduisit, seulement ce coup-ci ce dut être un gros crocodile car *Wolf* ne reparut jamais. Wolhuter ne précise pas, mais d'après le contexte ce chien travaillait lui aussi en liberté et ne pistait pas au trait.

Un autre compagnon très remarquable fut sa petite chienne de race airedale appelée *Biddy*. C'était un très petit spécimen de la race, mais elle excellait dans le pistage des lions. Dans cette tâche elle épargna à son maître et à ses pisteurs indigènes de nombreuses heures d'un travail pénible. Elle tenait n'importe qu'elle piste de lion vieille de vingt quatre heures avec facilité et sans se laisser divertir par une autre trace, ce qui constitue une performance considérable sous le climat sec d'Afrique du Sud. Elle était toujours menée en laisse par l'un des pisteurs que suivait le ranger lui-même, suivi à son tour par deux autres gardes. Lors d'une chasse mémorable la chienne conduisit l'équipe sur quelque quinze miles anglais soit environ 24 km jusqu'au lion. Elle n'était jamais détachée avant que ce dernier ne fut tiré car elle était bien trop précieuse pour courir le risque qu'elle fut blessée voire tuée. Une fois assuré que le lion était bien mort, *Biddy* était lâchée. Alors elle se précipitait sur sa carcasse en la mordant féroce jusqu'à épuisement complet. Ensuite elle se couchait sous un arbre pendant que les gardes écorchaient l'animal.

Dans son travail *Biddy* avait cependant un défaut, un défaut grave. Quand la piste devenait chaude elle était incapable de se taire; elle donnait alors de la voix par petits aboiements geignards tout en tirant fortement sur son trait. Sa passion prenait alors le dessus et cela prouvait que le lion était proche. Malheureusement ces bruits avertissaient aussi le lion qui ne demandait pas son reste et filait avant qu'il ne puisse être tiré. Aucun effort ne put la guérir de ce travers et la seule solution consistait à arrêter la poursuite pendant une heure ou plus afin de laisser refroidir la piste, puis de l'y remettre. De cette manière *Biddy* trouva de nombreux lions. Quand le soleil devenait trop brûlant à son goût, elle quittait la piste et se dirigeait vers le premier arbre ombragé. Son maître lui versait alors dans son chapeau de l'eau prélevée sur sa propre gourde et lui bassinaient la tête. Dès qu'elle se sentait suffisamment

rafraîchie elle reprenait la trace. Elle fut pendant assez longtemps un agréable et fidèle petit compagnon dans le veld, jusqu'au jour où survint une épizootie remontée du Sud. Cette maladie qui n'était pas la rage, tua des centaines de chiens dans les villages indigènes à mesure qu'elle progressait. Finalement elle atteignit le Low-Veld et à M'Timba, son domicile, Wolhuter se retrouva avec juste deux chiens, rescapés de sa meute de vingt-huit têtes et *Biddy* fut du nombre des victimes. Son maître la soigna comme jamais il n'avait soigné un animal, mais constatant qu'elle ne se remettrait pas il l'envoya au pays des grandes chasses.

Un autre de ses très bons chiens à lions s'appelait *Grip*. C'était ce qu'on appelait alors en Afrikaans un "*Steekbaard*": une race autochtone grande et puissante. *Grip* se mit à chasser le lion avec entrain dès le départ. Toutes les fois que l'équipe trouvait des lions il en tenait un aux abois jusqu'à l'arrivée au galop de son maître qui s'empressait de le tirer. Il tenait les abois indéfiniment, parfois jusqu'à épuisement total. Après un hallali qui dura trop longtemps cela faillit lui être fatal. *Grip* était un chien à lions vraiment excellent, mais ainsi qu'il arrive à la plupart des chiens à lions il fut finalement tué par un de ces fauves.

Ce chien sud africain avait cependant lui aussi un gros défaut du comportement: il aimait par dessus tout s'attaquer au petit bétail des indigènes, ovins et caprins. Tout en sachant parfaitement qu'il commettait une faute grave pour laquelle il avait été battu consciencieusement plusieurs fois avec un *sjambock* (fouet en peau d'hippopotame) sa passion était la plus forte. A chaque fois plusieurs victimes en étaient le prix car *Grip* était un chien très puissant et une morsure dans la nuque suffisait pour tuer un mouton.

Voilà quelques exemples de chiens à lions comme ils existaient au début du 20^è siècle au Transvaal.

Tout au commencement de la carrière de Wolhuter dans le Low-Veld, les communautés africaines vivant dans les limites de la Réserve furent autorisées à y rester à la condition expresse de livrer aux rangers tous leurs pièges et ustensiles de chasse. En contrepartie les agents de celle-ci avaient l'obligation absolue de les protéger, eux et leurs biens, contre toute attaque ou intrusion de la faune sauvage. Les lions étaient les premiers visés, d'où l'attention portée à l'acquisition de chiens à lions.

L'épisode de P.-J. Pretorius au Parc national Krüger.

En 1921 le major P.-J. Pretorius, natif du Transvaal qu'il avait quitté très jeune et qui avait chassé l'éléphant pour son ivoire en Zambie, au Kivu et braconné durement au Tanganyika allemand avant la Grande Guerre revint au pays. Il avait fait la guerre de 1914-1918 contre les Allemands en Afrique Orientale en tant que chef des éclaireurs du futur maréchal Smuts, commandant en chef des forces anglo-sud-africaines.

En 1920, dans l'Addo-Bush et dans la réserve de Knysna de la Colonie du Cap, il venait de tourner un film axé sur les charges d'éléphants. Ce film s'avéra un énorme succès et fut projeté à travers toute l'Union Sud-africaine ainsi que dans d'autres pays. Il avait cependant le défaut d'être trop court, et de ne pas fournir un spectacle suffisant à remplir une soirée entière. Aussi Pretorius décida-t-il de le compléter en y ajoutant une chasse au lion où figurerait une charge de fauve dirigée en plein sur l'objectif. L'administrateur du Transvaal lui accorda l'autorisation de s'installer dans le Parc national Krüger et d'y effectuer les prises de vue qu'il désirait. En même temps les autorités avaient prévenues le colonel de

Jager, un "game ranger" à Kaapmuiden, de lui fournir toute l'aide possible dans son entreprise.

Arrivé sur place Pretorius se lança immédiatement à la recherche des fauves et fut bien aidé par de Jager. Le colonel, comme Wolhuter et presque tous les *rangers* possédait une petite meute de chiens bâtards dont l'un était un trois-quarts de bull-terrier nommé *Bodkers*. Pretorius le qualifie de chien de chasse *épatant*. Il sait de quoi il parle car lui-même opère avec deux Bergers allemands. Ces chiens viennent probablement du Tanganyika et sont des prises de guerre mais il les a dressés à la chasse à l'éléphant et ils vont faire merveille sur les lions, alors qu'à l'approche des fauves les chiens de de Jager, à l'exception de *Bodkers* tremblaient la queue entre les pattes.

Pretorius réussira finalement à faire filmer par son opérateur une charge de lion en attirant le fauve sur lui en s'exposant personnellement. Mais lors de la phase finale les chiens avaient essayé d'intercepter le fauve à mi-chemin et *Bodkers* avait été le premier à subir le choc: le lion le saisit et le *chiffonna* de telle façon que chaque os de son corps parut brisé. *Bodkers* resta couché sur place comme mort. Puis le lion s'attaqua aux deux bergers allemands et enfin se précipita sur le chasseur et l'opérateur de caméra. Alors seulement Pretorius l'abattit. Le film fut une réussite complète et fut projeté à la mairie de Pretoria et chaque soir la salle était comble.

Que pouvons-nous conclure des aventures cynégétiques et des expériences de Wolhuter vécues au début du XX^e siècle au Transvaal. Deux caractéristiques majeures s'en dégagent.

La première consiste dans l'emploi d'une meute aussi importante que possible de chiens, proportionnelle aux moyens alimentaires disponibles pour les nourrir. Ils sont aussi bien chasseurs de fauves que chiens de protection contre eux au campement. A ses débuts ses chiens sont assez peu nombreux car son potentiel de nourriture canine est relativement faible. Cela d'autant plus qu'il ne pouvait pas les nourrir de gibier comme le faisaient les autres veneurs en Afrique. Assez rapidement il réussit cependant à se procurer des vaches

laitières et à faire cultiver des champs de millet. A partir de ce moment ses chiens seront nourris de soupes à base de lait entier et de petit mil avec des os d'animaux domestiques accidentés ou malades- ânes ou bovins. Ces chiens sont pour la plupart des corniauds de prise, enlevés à des braconniers indigènes et rescapés des destructions massives opérées à ces occasions parmi le cheptel canin saisi. Mais il y a des exceptions notables comme *Biddy l'Airedale* ou *Grip le Steekbaard* qui sont des animaux de race pure ou encore des croisés de parents de races pures d'origine européenne comme le molosse *Wolf*.

La deuxième caractéristique réside dans la manière d'employer ces animaux, principalement les dits *chiens à lions*. Deux méthodes se côtoient selon les capacités des individus et souvent de leur appartenance raciale. Les chiens doués d'un potentiel olfactif important et d'une certaine endurance deviennent tout naturellement des limiers qui suivent les pistes, même froides, et restent attachés au trait jusqu'à la mort du fauve. En effet, un limier de cette qualité est bien trop précieux pour le risquer dans des abois, quitte à le laisser se dévouer sur la carcasse après le tir. *Grip* par contre était un chien d'une race sud-africaine particulière, vouée aussi bien à la recherche libre qu'à l'abois des grands fauves. Les chiens de cette race, aujourd'hui probablement disparue, chassaient aussi bien en mâtins qu'en chiens courants et suivaient la piste jusqu'au gîte de l'animal de chasse qu'ils harcelaient jusqu'à l'arrivée du chasseur qui tirait alors le fauve.

Ces chiens étaient issus du *Boerhound* qui quelques décennies plutôt protégeait encore les fermes contre les raids des tribus indigènes.

Dans l'épisode Pretorius il est aisé de constater que les chiens sont employés comme chiens d'attaque. Cela s'avéra nécessaire car après une première tentative ratée par la couardise de l'opérateur, Pretorius dû arpenter la brousse pendant deux mois entiers avant d'obtenir qu'un lion le charge, tous les autres félins s'enfuyant à l'approche de son équipe.

Afrique centrale et orientale

Les White Hunters, - Marcus Daly, - John Hunter et la grande chasse professionnelle entre 1895 et 1950.

Marcus Daly, jeune anglophone du Cap vivait en Rhodésie quand son père et son frère furent tués par les Matabélés révoltés en 1896. Après la répression de la révolte par les Britanniques il y commença en 1897 sa carrière de chasseur professionnel de grande faune africaine. Cette année il campait près de la rivière Shangani au Matabéléland (dans l'actuel Zimbabwe) et y reçut la visite d'un chasseur Boer. Il lui offrit l'hospitalité et pendant une semaine l'Afrikaner dont il ne cite pas le nom mais qui par des recoupements avec d'autres sources pourrait fort bien avoir été le célèbre chasseur Van Rooyen le paya en retour avec des histoires de chasse. Ce chasseur Boer s'était spécialisé dans la chasse au lion et dans ce but

"possédait une meute de cinq dogues de haute taille, robustes et féroces, couverts d'une toison longue et laineuse et très rapides à la course".

On retrouve donc ici les *steekbaard* ou *vuilbaardhonde* déjà signalés par Epstein. Il est très probable que la traduction française n'a pas bien rendu par *dogue* le terme d'origine anglaise employé par Daly car on ne trouve nulle part ailleurs de dogues de chasse à toison longue et laineuse.

Daly raconte comment s'est déroulée une chasse au lion le deuxième jour où il vit ces cinq chiens à l'œuvre. Ils délogèrent deux lions qui furent abattus incontinent. Le quatrième jour deux autres lions furent mis sur pied. La lionne s'échappa en regagnant la brousse et le mâle s'enfuit en direction d'une plaine nue poursuivie par les chiens et les chasseurs montés. Je cite le chasseur:

"Après huit ou neuf kilomètres de chevauchée, nous vîmes le fauve disparaître derrière une crête; depuis le début il avait conservé la même distance (un millier de mètres) entre lui et les chiens. Ceux-ci disparurent à leur tour et nous nous guidâmes désormais sur leurs empreintes. Parvenus en vue de la forêt, nous découvrîmes les corps des cinq chiens; plusieurs avaient été effroyablement mutilés par les griffes du lion, une preuve qu'il n'avait rien perdu de sa force musculaire après avoir couru pendant onze ou douze kilomètres".

Comme quoi ces chiens étaient fort capables de débusquer des lions, de les harceler, de tenir même les abois tout comme les futurs *Ridgebacks rhodésiens* mais en aucun cas de lutter avec eux. Seul le chasseur avec son fusil pouvait tuer.

Plus loin, dans le chapitre qu'il consacre aux léopards, cynocéphales et guépards Daly reparle des chiens à fauves. Il a possédé de nombreux *chiens à lions* que malheureusement il ne décrit pas mais avec lesquels il faisait chasser un guépard

élevé tout jeune juste après le sevrage. Cette équipe de chiens et guépard fonctionnait à merveille et il explique qu'en

"agissant de concert, mes chiens à lion et mon guépard tuèrent un bon nombre de léopards et sans recevoir une égratignure".

En parlant des dangers de la chasse au léopard, Daly précise d'ailleurs:

"Si grand que puisse être un chien, il fait figure de roquet auprès d'un léopard, moins par la hauteur que par le poids et la longueur du corps; et ce qui peut paraître invraisemblable, plus un chien est gros et robuste, plus facilement le léopard en vient à bout. J'ai eu en ma possession de grands dogues de chasse?? que tuèrent des léopards sans leur laisser le temps de crier ou sans que je pus me rendre compte qu'ils couraient un danger".

Pour éclairer son propos il raconte à la suite l'histoire de Zobé

"un petit terrier irlandais d'assez pure race qui, seul, sans aide, tua plusieurs léopards de grande taille. Sa tactique consistait à éviter les pattes du fauve, à se glisser sous son ventre, et, d'un coup de dents, à déchirer la peau, puis à s'esquiver. Il recommençait son dangereux manège jusqu'à ce que les boyaux traînaient sur le sol; et le léopard ne tardait pas à mourir".

Il garde évidemment l'entière responsabilité de ses affirmations. Pour notre malchance Daly ne décrit ni ses *chiens à lion* ni ses *grands dogues de chasse*. Il faut savoir que pendant le premier quart du XXe siècle on entendait sous cette dénomination en Afrique australe et orientale plusieurs types de chiens.

Les premiers white-hunters du Kenya – 1904.

Les premiers chasseurs professionnels qui opérèrent en Afrique Orientale n'étaient pas ce que par après on nomma des *White Hunters* ou chasseurs blancs. Ceci est une dénomination impropre par rapport à leur fonction. Celle-ci consistait à être guide de chasse professionnel pour amateurs de grand gibier africain. Il existait évidemment une interpénétration entre les deux catégories, les chasseurs professionnels devenant guide de chasse pour certains clients, puis repartant à la quête d'ivoire pour leur propre compte ou capturant des animaux vivants, mais de nombreux *white hunters* ne pratiquaient que le métier de guide et de deuxième fusil de protection pour les amateurs de safaris.

Ces *white hunters* étaient parfois propriétaires d'une exploitation agricole où ils se retiraient pendant la saison où la chasse était trop difficile, voire impossible pour des raisons climatiques. Mais ceci ne vint que plus tard. Leurs débuts furent bien plus prosaïques et l'année de leurs débuts est connue avec précision.

A partir des années 1902-1903 des colons anglais et anglo-sud-africains qui venaient de faire la guerre des Boers en Afrique du Sud arrivèrent dans cette colonie pour s'y installer et y créer des fermes, des ranchs, des élevages d'autruches et autres. Or ces entreprises avaient souvent pour base du cheptel, domestique ou sauvage, comme dans le cas des autruches et les lions pullulaient. Paresseux par nature, ceux-ci attaquaient de préférence les animaux les plus vulnérables que les colons entretenaient dans des enclos près de leur habitation. S'ils ne voulaient pas être ruinés dès le départ ces derniers n'avaient pas le choix; il leur fallait détruire les lions considérés comme de la vermine, des nuisibles comme les loups qui venaient d'être détruits en masse à la strychnine en France vingt ans plutôt.

Ces colons étaient des personnages dynamiques, originaux et hauts en couleur qui attaquaient les problèmes avec détermination et pragmatisme. Quand les lions étaient chassés par des cavaliers comme cela se pratiquait à cette époque ils se réfugiaient dans des *dongas*, ravins remplis de broussailles et de hautes herbes denses. Il fallait alors les

rendre furieux en leur jetant des pierres pour les en extraire ou y envoyer des chiens chargés de les faire débouler afin de les tirer. Cette solution fut retenue d'emblée comme la plus pratique et donc employée le plus fréquemment. Et comme la casse était parfois forte on y employait tout chien assez brave pour s'y risquer sans beaucoup se préoccuper de races ou d'origines: un roquet robuste faisait l'affaire pour peu qu'il fut agile et courageux. Nous ne pouvons pas oublier cependant le goût prononcé des Britanniques pour les animaux de race: chevaux et chiens et assez tôt on importa au Kenya des chiens de chasse de toutes races.

L'histoire des *White Hunters* tels qu'ils ont été définis précédemment commence en 1904. Harold et Clifford Hill, deux cousins, arrivèrent au Kenya en venant d'Afrique du Sud afin d'y créer un élevage d'autruches. Les plumes de ces oiseaux étaient alors très recherchées comme ornement des chapeaux féminins. Les Hill obtinrent une concession de l'administration (près de Machakos) et se mirent à attraper des autruches et à les enfermer dans des enclos. Comble de malchance, l'autruche s'avère constituer la proie favorite des lions et ceux-ci se mirent à razzier les enclos des Hill. Au départ les cousins Hill, hommes calmes et rassis n'étaient guère chasseurs, mais confrontés à une ruine totale ils se défendirent. Une nuit Harold Hill sortit avec la seule vieille pétoire militaire à poudre noire (Snyder cal 577) qu'il possédait et abattit cinq lions les uns après les autres pour défendre ses oiseaux. Ce travail déplaisant et routinier pour eux il fallait bien l'accomplir. Pourtant les lions ne furent guère intimidés et devinrent un tel fléau que les Hill durent leur livrer une véritable guerre d'extermination.

Un soir un lion avait défoncé un enclos et tué vingt autruches. Le lendemain matin les Hill montèrent à cheval accompagnés de deux voisins et se mirent à la poursuite du fauve. Le lion s'était réfugié dans une *donga*. Clifford Hill et Pease contournèrent ce ravin afin de lui couper la retraite. Puis le lion fut chassé par les chiens hurlants mais au lieu de s'enfuir dans la direction prévue il en prit une toute autre. Grey le poursuivit au galop et au lieu de le tirer à distance raisonnable, il s'approcha trop près, le lion fit alors demi-tour et le chargea. Le chasseur sauta à terre, tira, rata son coup, le lion fut sur lui et l'écharpa. Les autres finirent par achever la bête. Un médecin appelé en hâte essaya de le sauver mais il mourut cinq jours plus tard. Les chiens qui firent sauter le lion du *donga* sont, malheureusement pour nous, restés anonymes et n'ont été jugés dignes d'une description, l'accident du chasseur ayant occulté leur participation.

A partir de là les Hill devinrent de véritables experts de la chasse aux félins et leur réputation grandit. Bientôt d'autres éleveurs qui désiraient s'offrir une belle journée de chasse vinrent les visiter. Puis des voyageurs qui voulaient prouver qu'ils avaient tiré un lion commencèrent à fréquenter le Kenya. Tout le monde les envoyait voir les Hill et à la fin cela devint franchement désagréable. Aussi les Hill commencèrent à demander des honoraires à leurs visiteurs. C'est ainsi que naquit la profession de guide de grande chasse au Kenya.

Les Américains Paul J. Rainey et Shelley.

Quelques mois après que les Hill se fussent établis comme guides de chasse professionnels, un Américain Paul J. Rainey arriva au Kenya avec une meute de chiens. Il avait l'intention de se servir de ces chiens pour la vénerie du lion et avait formé à cet usage une meute mixte constituée de chiens courants américains (*Coonhounds*, *Foxhounds* et autres) tirés des meilleures meutes pour grand gibier américain, de croisés issus de courants américains et d'*airedales* d'origine

américaine et d'*airedales* de pure race. Il les confia à un veneur américain du nom de Shelley, un expert en la matière. Ce dernier resta en Afrique orientale en tout et pour tout, treize ans, y réalisant des tableaux records de lions grâce à ses chiens américains. Le résultat fut donc extrêmement satisfaisant. Le chien courant avait le nez très fin mais n'était pas particulièrement brave. L'*airedale* au contraire, croisé d'*Otterhound* et de terrier est agressif et donnait un bon chien d'attaque. Face aux plus gros félins il avait le courage de tenir le ferme jusqu'à l'arrivée du chasseur.

Rainey était aussi photographe et cinéaste. Il avait apporté au Kenya l'une des premières caméras cinématographiques. Il voulait filmer particulièrement une scène de charge léonine, et comme il n'existait pas à l'époque de téléobjectifs le lion devait s'écrouler mort à très peu de distance de la caméra fixe. Harold Hill refusa tout d'abord ce rôle, mais l'américain lui proposa alors cinquante livres sterling, somme exorbitante pour le Kenya et pour l'époque. Il finit par accepter le travail, avec une réserve cependant. Rainey devait assurer l'existence de sa femme s'il était tué dans l'affaire. Sur ce, les premières prises de vues de lions chargeant poursuivis par des chiens virent le jour. Le film fut tourné et Rainey s'en retourna satisfait aux Etats-Unis.

En 1913 Paul Rainey revint au Kenya pour y tourner d'autres films de chasse à courre au lion avec ses chiens. Il refit appel aux Hill mais cette fois les exigences de l'Américain furent tellement poussées à l'extrême que ceux-ci, après en avoir discuté calmement, décidèrent qu'aucune somme d'argent ne pourrait les récompenser face aux dangers encourus. Rainey fit alors appel à l'Autrichien Fritz Schindelar qui accepta.

A cette occasion la meute était conduite par son valet de chiens Masai et les chiens firent bien leur travail. Ils débusquèrent un grand lion mâle et le poursuivirent à travers une vaste plaine jusqu'au moment où il se réfugia dans une parcelle de brousse très dense. Les chiens tenaient le fauve au ferme et de temps en temps il les chargeait féroce. La meute était expérimentée et ils réussirent à éviter ses charges à répétition. Fritz Schindelar décida d'entrer dans la brousse monté sur son cheval de polo pour provoquer une charge longue et le faire sortir du couvert afin que les caméras puissent le filmer. Il entra de quelques pas seulement et immédiatement le félin chargea et fit tomber le cheval d'un coup de patte. Le chasseur sauta à terre et se retrouva debout face au lion avec son fusil express double. Il tira un coup de feu mais rata. Le fauve lui sauta dessus et le mordit à l'estomac. Malgré des soins rapides et la venue d'un médecin il mourut trois jours après.

Les chiens avaient bien fait leur part du travail mais ne purent empêcher le lion de charger très vite et Fritz rata son coup de fusil. Pour le pistage des félins au trait de limier on importa même dans les années 1920 des Etats-Unis, un couple de vrais *Bloodhounds*, élevés à Crystal Springs dans l'état du Mississippi.

John Hunter.

John Hunter, au nom prédestiné, était un jeune homme écossais élevé dans une grande ferme des Lowlands où il avait appris à chasser et à braconner toutes les espèces de gibier local. En 1905, à l'âge de dix-huit ans il émigra au Kenya où il se tourna très rapidement vers la chasse professionnelle du lion pour gagner sa vie. Le métier n'était pourtant pas sans danger car au cimetière de Nairobi plusieurs dalles funéraires portaient la simple mention: "*tué par un lion*". Cela n'empêche qu'une quarantaine de chasseurs de lion professionnels opéraient alors dans la région et que "la moitié

au moins s'était fait gravement abîmer à un moment ou un autre". Aussi, au Kenya, la vénerie du lion se pratiquait surtout à cheval et à l'aide de chiens. Que l'on ne se méprenne pas sur le terme. Quand en Europe il est question de vénerie et avant tout pour des veneurs français les chiens concernés ne peuvent par définition qu'être des chiens courants. La situation était bien différente en Afrique et surtout au Kenya où toutes sortes de spécimens canins servaient à la poursuite des félins et notamment des lions.

John Hunter et l'expérience des chiens à kangourous australiens

Au Kenya toujours, on employait aussi sous la dénomination de "chiens à lion" de grands lévriers de type *greyhound* et *deerhound* mais beaucoup plus volumineux. C'étaient souvent d'anciens *chiens à kangourous* importés d'Australie, très rapides et plutôt féroces.

Le capitaine Hurst en avait une belle meute avec laquelle il avait chassé les lions du cratère de Ngorongoro et quand il fut tué par un éléphant ils furent recueillis par John Hunter qui se trouvait fortuitement sur place. Il les ramena à Nairobi après les avoir essayés sur lions. Voici comment il les caractérise:

"La belle meute de chiens de kangourou australiens que possédait le capitaine Hurst pour chasser le lion,... Ces grands animaux ressemblaient, en plus important à des lévriers au pelage roux... Avec les chiens, la chasse au lion changeait du tout au tout. Dès que la meute apercevait un lion dans la plaine, les chiens le pourchassaient jusqu'à le réduire aux abois tandis qu'ils formaient un cercle autour de lui. Le lion était si occupé à donner des coups de patte aux chiens que le chasseur pouvait l'approcher à quelques mètres seulement et lui placer son coup de fusil; Les chiens étaient assez adroits pour ne jamais s'approcher d'un lion et se tenir à bonne distance de ses grandes griffes. Si le lion chargeait, les chiens s'écartaient pour le laisser passer et reprenaient la poursuite, lui mordant les flancs jusqu'à ce qu'il se tournât."

John Hunter et sa meute à lions de 1925

Comme nous venons de le voir John Hunter était un grand professionnel qui opéra en Afrique centrale et orientale du début du siècle jusque dans les années 1950. Il a lui aussi mis sur pied une meute de chiens destinés à l'aider à détruire des bandes de lions. En 1925, à la demande de l'administration il dut éliminer en un temps très court ces fauves devenus trop agressifs dans le Massaïland, un district du Kenya. Conscient des risques il a donc bien posé le problème auquel il était confronté:

"Un chasseur expérimenté pouvait tuer dix ou vingt lions dans la brousse sans courir beaucoup de risques. Mais si l'on voulait en tuer une centaine dans le bref laps de temps imparti, il fallait s'attendre tôt ou tard à se faire sérieusement malmener."

Afin de faire vite et de pouvoir les débusquer plus facilement il fit appel au chenil de la fourrière de Nairobi et y recruta tout ce qu'il put y trouver susceptible d'être employé à cette tâche. Il y trouva entre autres des *Airedales* et des *Collies* bâtards et recruta en tout vingt-deux chiens. Ce n'était pas tout d'avoir une meute hétéroclite, encore fallait-il qu'elle puisse opérer. Il écrit:

"Les chiens n'étaient absolument pas dressés et j'ignorais tout à fait dans quel genre de terrain pouvaient se trouver les lions".

Cela ne l'empêcha pas de découpler ses chiens en arrivant, poussé par son orgueil de chasseur devant le mépris des Masais. L'essai donna lieu à des résultats mitigés. En voici une version courte:

"Les Masais me menèrent jusqu'au fond desséché d'un ravin... Le sol y était sablonneux et les Masais relevèrent facilement les traces des lions qu'ils commencèrent à poursuivre."

Les chiens suivaient en trottant d'un air de doute cette curieuse odeur. Au sortir d'un tournant de ce sinueux ravin, nous vîmes devant nous deux lions allongés sur le sable comme deux gros chats. Tous deux se levèrent et nous regardèrent avec attention. Quand les chiens découvrirent ce qu'ils avaient suivi à la piste, ils prirent un air horrifié et la plus grande partie de la meute décampa en poussant des hurlements de panique. Aucun d'eux n'avait jamais vu de lion auparavant ni même imaginé l'existence de pareille créature. Bravement, cependant, quatre chiens de race airedale ne lâchèrent pas pied".

Hunter et les deux Masaïs attendirent la charge; Hunter ne perdit pas de temps et tira, tuant l'un des fauves ce qui incita l'autre à sauter dans un fourré. Hunter relate la suite:

"Aussitôt quatre airedales chargèrent et commencèrent à déchirer le lion mort. Je les laissais tirer tout leur saoul sur la crinière, et, lorsque le restant de la meute se rapprocha avec précaution, je l'encourageais à faire de même. Il y avait deux autres chiens, d'une lointaine ascendance collie qui semblaient aussi montrer du courage et je conçus l'espoir, avec ces six animaux, de constituer une véritable meute de chiens de lions."

Dès la première rencontre avec des lions ces chiens lui permirent de tuer deux beaux mâles mais le plus courageux de ses airedales y laissa la vie.

A partir de cette première expérience plutôt concluante Hunter poursuivit sa campagne d'extermination mais tira au préalable des conclusions réalistes et concrètes de ce premier épisode.

"Ma satisfaction personnelle de la mort des lions fut grandement gâtée quand je découvris que le bel airedale qui avait essayé d'arrêter la charge était étendu par terre avec une jambe cassée....Je ne pouvais rien faire d'autre que d'abrèger ses souffrances. **Pour un chien, c'est la mort que d'approcher d'un lion. Il n'est pas de chien au monde qui puisse sortir vivant de la prise d'un tel fauve.** Les chiens ne doivent pas se trouver sur le chemin du lion, mais le forcer à sortir du couvert en cherchant à le mordre et en aboyant, et ne jamais le saisir à moins que le lion ne soit en train de déchirer un de leurs compagnons ou leur maître. Les chiens du capitaine Hurst le comprenaient parfaitement et tous portaient les traces d'anciennes cicatrices qu'ils avaient dû recevoir en faisant leur apprentissage. Mon pauvre airedale était mort avant d'avoir pu acquérir cette prudence. Je n'avais qu'un espoir, c'était que les autres profiteraient de sa mort. J'éventrai les lions et laissai les chiens manger leur chair afin de les encourager en vue de futures chasses. La meute n'appréciait que médiocrement ce curieux aliment, mais ils finirent tous par s'y mettre, mordant à pleine bouche et grognant les uns contre les autres."

On retrouve ici les mêmes techniques alimentaires avec la chair des lions que les Américains du Sud employaient avec celle des jaguars pour nourrir leurs lévriers brésiliens étiques.

Avec un sens aigu des contingences spatiales de cette chasse dangereuse, Hunter décrit aussi le terrain où les chiens s'avèrent indispensables et qui constitue le cauchemar du chasseur, à savoir: "les petites bandes de brousse au couvert épais". Lors d'une poursuite ultérieure il envoya sa meute dans un pareil fourré pour attirer les fauves en terrain découvert où il pourrait les tirer. La qualité inégale de ses chiens se manifesta alors de façon criante.

"Les chiens commencèrent à apparaître, sortant du fourré à reculons et aboyant furieusement. La plus grande partie de la meute formait un demi-cercle à l'extérieur des broussailles tandis que les braves airedales et les deux collies étaient toujours dans le fourré d'où ils s'efforçaient de faire sortir les lions. Un des lions surgit du taillis à l'improviste, en chargeant et s'élançant sur les chiens. Ils s'écartèrent pour le laisser passer mais il parvint à renverser l'un d'eux d'un coup de patte. Le mouvement avait été si rapide que je pus à peine le suivre des yeux. Je vis seulement le chien par terre. Le restant de la meute chargea aussitôt le lion, cherchant à mordre son arrière train pour le détourner de leur

compagnon. Le fauve tournoyait parmi eux, frappant de droite et de gauche, aussi vite qu'un boxeur se servant de ses poings."

L'affaire se termina bien pour Hunter et aussi pour les chiens, mais par la mort des deux lions. On voit bien par là comment les lions se comportent face à une meute de chiens d'attaque et nous pouvons constater la réaction des chiens après ces premières expériences. Immédiatement Hunter mit en pratique ces bonnes dispositions:

"Durant les quelques semaines qui suivirent, je tuai, avec l'aide des chiens, plus de cinquante lions. Après avoir vu un certain nombre des leurs se faire tuer, les chiens de la meute étaient devenus plus prudents et se tenaient à bonne distance des pattes des lions. Jamais je n'ai vu un de ceux-ci chercher à mordre un chien. Ils se servaient toujours de leurs griffes, frappant leurs bourreaux de coups rapides comme l'éclair. Ils semblaient considérer que les chiens ne valaient pas un coup de dents. Lorsque ceux-ci se cramponnaient à un lion pour l'éloigner d'un des leurs, ils le saisissaient plutôt par la crinière que par la peau. Sans doute la crinière offrait-elle une meilleure prise."

Lors d'une rencontre ultérieure avec deux lionnes le chasseur perdit encore deux airedales tués et un collie horriblement déchiré qu'il dut achever. Il en tira la conclusion qui s'imposait.

"Dans la brousse, l'avantage était entièrement aux lions. Je finis par perdre tant de chiens que je n'osais plus employer la meute, si ce n'est pour prendre un animal particulier connu pour être tueur de bétail. Le plus souvent je laissais la meute au camp et continuais à chasser du mieux que je pouvais."

Quelques années plus tard, lors d'une occasion similaire et toujours à la demande du conservateur des chasses du Kenya il mit sur pied une meute pour le buffle recrutée à partir du reliquat canin de la fourrière de Nairobi: "Des corniauds sans valeur..." mais plus tard il put acheter à des colons quelques chiens plus forts et plus alertes et augmenter ainsi sa meute. En cette circonstance il eut la chance de trouver fortuitement un chien exceptionnel qui devint son chef de meute. Ce chien avait commis des méfaits autour de la ville en blessant et tuant du bétail et en attaquant des indigènes. C'était un chien très métissé de la taille d'un Berger allemand possédant beaucoup de sang de Bull-terrier.

Hunter tira de ces expériences la conclusion suivante:

"Mon ancienne meute de la réserve Masaï avait d'abord eu beaucoup de répugnance à suivre les pistes de lions; leur odeur semblait démonter les chiens... Les chiens rendaient mieux à la chasse au buffle que mon autre meute n'avait fait avec les lions. Les chiens échappent plus facilement à un buffle qu'ils ne peuvent éviter le bond d'un lion. De même que dans mon ancienne meute, il y avait des chiens qui montraient plus de courage que de prudence. Au lieu d'esquiver la charge d'un buffle en furie, ils tenaient bon. Le buffle donne des coups de pied et de corne d'une rapidité telle qu'à moins de faire très attention et de sauter à l'écart, un chien se fera tuer instantanément."

On peut constater à la lecture de ces exemples qu'il faut être méfiant quand on lit le terme *chiens à lion*. Par cette expression on entend aujourd'hui le seul *Ridgeback rhodésien*, mais il n'en a pas toujours été ainsi comme les exemples précédents permettent de s'en rendre compte.

Le Soudan: Sir Samuel W. Baker et Wilfred Thesinger.

Quelle était la situation au Soudan, autre secteur de l'Afrique où les lions étaient fort nombreux. Les renseignements historiques fiables arrivés sur ce sujet jusqu'à nous sont très rares. A l'exception de Sir Samuel Baker, l'explorateur du lac Albert N'yanza, qui a chassé en 1862 pendant plusieurs mois dans les contrées de l'Atbara et de ses affluents jusqu'à la frontière de l'Abyssinie il ne semble pas exister de source au XIXe siècle sur le sujet.

Baker ne mentionne nulle part l'emploi de chiens pour la chasse au lion par les populations locales. Elles utilisaient par contre des lévriers soudanais dans la poursuite des gazelles. Ces lévriers voisins du sloughi servaient aussi la nuit à garder le camp de l'explorateur contre les indigènes hostiles et les fauves. Le meilleur des trois se fera d'ailleurs enlever par un léopard lors d'une attaque nocturne contre les chèvres du safari. Quelques années plus tard le Soudan fut coupé du monde par les Mahdistes et les lions purent prospérer en paix avant l'arrivée des Anglais.

Nous disposons cependant d'un témoignage récent de première main sur le sujet dans l'autobiographie que l'explorateur anglais Wilfred Thesiger a publiée en 1987 (Edition française de 1990). Entre 1934 et 1939/40 Thesiger y a chassé le lion avec passion. Il était administrateur au Darfour et chez les Nuer dans le Sudd, un immense marécage à la saison des pluies. Il a poursuivi les fauves à pied, à cheval et à dromadaire, mais les a toujours tiré pied à terre, réalisant un tableau de soixante-dix lions.

Au cours des deux années que Thesiger a passé au Darfour il tua une trentaine de lions, considérés alors comme des nuisibles et pouvant être détruits sans limites. Il précise cependant: "Pas une seule fois je ne me suis servi d'un appât pour attirer ma proie, pas plus que je ne veillai pour les guetter la nuit." Il faut savoir que les populations arabes ou noires qu'il administrait étaient trop heureuses de lui fournir des traqueurs expérimentés et des rabatteurs en nombre pour la satisfaction de lui voir détruire les lions qui dévoraient leurs troupeaux. Sans l'aide de son fusil ils étaient obligés de traquer le fauve seuls, de l'encercler et de le tuer à la lance, ce qui provoquait régulièrement mort d'homme. Ainsi une lionne dont il avait raté le tir un soir, fut chassée par les villageois quelques jours plus tard et tuée à la lance; les dégâts furent sévères: trois morts et quatre hommes blessés.

III. - La naissance des *African Lion Dogs*.

J.-W.-D. Moodie et les probables origines des steekbaardhonde.

Quelques hypothèses relatives à la genèse du *steekbaard* des Afrikaners, premier chien à fauves sélectionné en Afrique australe.

Moodie, jeune officier d'origine écossaise, lieutenant d'infanterie mis en demi-solde comme tant d'autres dans l'Armée anglaise après la fin des guerres napoléoniennes a fourni quelques indications excellentes à ce sujet. Sa famille avait connu de graves revers de fortune en Écosse et il décida de partir en Afrique du Sud pour y refaire sa vie avec ses frères. Il débarqua au Cap en 1819 et y resta pendant dix ans.

En 1835 il fit paraître un ouvrage en deux volumes qui relate sa vie, ses entreprises, ses observations sur les habitants Noirs et Blancs et ses chasses à travers le pays.

Dans le cadre de ces activités, lors de ses pérégrinations à travers la colonie, il évoque trois caractéristiques concernant les chiens qu'il y a trouvés et lui-même employés. Deux capacités ont trait à la chasse au gros gibier. Le premier exemple se situe dans le district de Swellendam, non loin de la ville du Cap de Bonne Espérance, où les colons ruraux (hollandais et anglais) chassaient le phacochère à l'aide de meutes collectives de mâtins et/ou de corniauds (*common mongrel*) pour peu qu'ils aient bon nez et forte mâchoire. Ces chiens levaient, poursuivaient et attaquaient l'animal de chasse en tentant de le coiffer aux écoutes comme pour les sangliers d'Europe et en les saisissant aux pattes arrières. Il a illustré une chasse d'un grand *phaco* mâle par une gravure qui par l'ambiance ressemble en tous

Toujours au Darfour, Thesiger lors d'une chasse avec des indigènes Four, note qu'un très grand lion mâle qu'il suivait depuis des heures dans un terrain assez dégagé fut mis aux abois par *deux de nos chiens*, ce qui lui permit de le tirer au moment où il chargeait. Cette brève mention de chiens tenant un lion au ferme est cependant intéressante et révélatrice d'une technique peu connue. Il semblerait donc que certaines populations locales employaient ces auxiliaires canins. Thesiger ne s'étend pas sur le sujet, mais le Soudan est une des régions d'Afrique où le chien était bien employé à la protection des villages contre les fauves ainsi qu'à leur poursuite. On y trouvait les divers stades (3 à 4 selon les spécialistes) dans l'évolution du chien Paria depuis son stade le plus primitif de robuste gardien à celui beaucoup plus évolué de lévrier dont il existait au minimum deux races distinctes.

Le nord du pays était le domaine du lévrier du Kordofan, ressemblant à un sloughi primitif, déjà cité par A. Brehm qui le décrit, protégeant les villages contre l'incursion des fauves, juchés sur les toits des maisons, y montant la garde, aboyant féroce à leur approche puis se précipitant en meute sur l'intrus. Il est intéressant de noter que de nos jours dans le nord du Mali les *lévriers Azawaks* des Touaregs procèdent encore de la même manière avec les hyènes.

Au sud, les *lévriers Schilluks*, décrits déjà par G. Schweinfurth comme de taille moyenne et de couleur rousse ou fauve, avec des oreilles semi-tombantes, sont aussi répandus chez les Dinka et les Nuer du Nil Blanc.

Ces deux races fournissent les spécimens canins les plus affinés et les plus orientés vers la poursuite du gros gibier, mais à côté de ces véritables lévriers on trouvait aussi de grands Parias plus ou moins robustes ou plus ou moins sveltes qui étaient employés avec avantage à la chasse aux fauves par les hommes des tribus.

points à celles qui ont paru en France et en Allemagne au 19^e siècle sur des chasses au sanglier avec des roquets à sangliers ou des mâtins.

Devançant Cumming d'une vingtaine d'années Moodie relate aussi comme un fait tout à fait normal, voire même ordinaire l'attaque et la poursuite des éléphants par ses chiens. Ceux-ci étaient du même type que ceux employés pour le phacochère et le léopard. (A cette époque les lions avaient déjà été éliminés de cette région). Les éléphants avaient beau tenter d'attraper les chiens avec leur trompe ou de les écraser avec leurs pieds, ils n'y réussissaient guère et étaient contraints à la fuite à moins d'être abattus. A peu près à la même époque et dans le Natal voisin, nous avons vu le Français Dèlegorgue décrire en des termes semblables les chasses au lion des Boers avec des chiens métis.

Ces meutes de chiens, corniauds, mâtins et roquets métissés avec une forte base de chien Hottentot sont très probablement à l'origine des *steekbaardhonde* de la fin du XIX^e siècle évoqués par les sources d'Epstein. Ils seront dans un premier temps le résultat de croisements sauvages, puis à mesure que les Boers, fins éleveurs, prendront conscience de leur amélioration raciale, d'une sélection plus rigoureuse.

H. Epstein et l'origine des animaux domestiques d'Afrique.

Le professeur Epstein a publié en 1971 une synthèse magistrale sur les animaux domestiques de l'Afrique. Le premier chapitre est consacré aux diverses races de chien dont il analyse d'une part la distribution et les caractéristiques et

d'autre part la descendance. L'Afrique australe qui nous concerne ici s'affirme par ses diverses variétés de chiens indigènes et par l'existence du *Boerhond* des colons blancs.

Le chien de garde et de chasse des Boers ou Boerhond et la naissance de l'African Lion Dog.

D'après l'ensemble des sources livresques il existait dès avant le début du XIXe siècle et l'occupation anglaise de la colonie du Cap de Bonne Espérance un type de chien qui était bien représenté chez les descendants des fermiers hollandais. Dans ses romans historiques l'écrivain Stuart Cloete d'origine Afrikaner met en scène ces animaux comme "de grands chiens de chasse (*hounds*) à poil rude (*griffons*), de l'espèce dont tous les Boers entretenaient un grand nombre pour garder leurs foyers". Leur poil grossier provenait probablement de l'infusion à forte dose de sang des chiens hottentots, évoqués précédemment. Ces animaux avaient aussi une réputation de grand courage et de férocité envers les Africains. Non seulement ils devaient avertir de l'approche de tout animal sauvage ou de tout indigène mais encore les attaquer dès leur détection, sans attendre l'ordre de leurs maîtres. Un peu comme le Fila Brasileiro ces *Boerhounds* étaient des chiens de chasse mais aussi des chiens de garde de l'habitation. A l'encontre du Fila ils ne pratiquaient pas le métier de bouvier mais seulement celui de combattant. Leur aspect était très variable car chaque fermier menait son élevage canin selon des critères personnels en priorité utilitaires. Il n'était pas question de standard ni d'un système d'élevage planifié et collectif et l'esthétique importait peu, la rotation de ces animaux de combat étant rapide. Vu leurs activités leur durée de vie était faible.

L'African Lion Dog devient le Rhodesian Ridgeback

Epstein évoque avec précision ces chiens particuliers dans l'étude qu'il consacre au *Rhodesian Ridgeback* qu'il a classé fort justement parmi les chiens courants africains.

Dans son analyse il met tout particulièrement en relief la qualité de la robe de celui-ci, dont "le poil est dense, court, d'une texture dure et imperméable". Il insiste aussi sur le fait que quelques *Ridgebacks* peuvent présenter des crinières (comme les chiens primitifs des Zoulous). Comme tous les auteurs qui l'ont précédé sur ce sujet, Epstein explique l'origine de cette race par un croisement des chiens de chasse et de garde originels des Boers du Cap introduits en Rhodésie par les premiers colons tant Boers qu'Anglais avec des mastiffs et des chiens courants et éventuellement des retrievers importés d'Europe. D'autres spécialistes comme Young (1944) ou Vesey-Fitzgerald (1957) pensent que le *Ridgeback* a été développé par des croisements entre des chiens indigènes, des *Bloodhounds* et des *Dogues allemands*.

Sur l'origine chez ces chiens, de leur signe racial particulier, celui du poil rebroussé de l'épine dorsale, qui semble avoir été réparti largement bien que de manière peu abondante à travers l'Afrique du Sud et du Sud-Ouest, il lui a été très probablement transmis par ces fameux *Boerhounds* dont beaucoup en étaient dotés. Epstein précise:

"Chaque fermier possédait de ces chiens appelés *steekbaard* i.e.; poil dur – griffon) ou *vuilbaard* (barbe sale). Ils étaient de la taille d'un lévrier (*greyhound*), d'une couleur blanc-sale, très méchants, bons coureurs et bons combattants. Mais ces chiens n'avaient pas (tous) une crête de poils poussant à contresens au milieu du dos."

Cette description correspond de manière correcte aux *dogues* chasseurs de lions que Marcus Daly vit à l'œuvre et succomber sous les griffes d'un grand mâle. Leurs ancêtres

étaient venus au Transvaal et ensuite en Rhodésie en partant de la région de Swellendam non loin de la ville du Cap et avaient pris part au grand *trek* des Boers dans les années 1830. Ceci corrobore les descriptions de Moodie.

A propos de la taille de ces animaux, semblable à celle des *greyhounds* il faut observer que dans les années 1940 et 1950 le standard de ces derniers indiquait pour les deux sexes une hauteur au garrot entre 63 et 68 cm. L'axiome "Les sujets de taille et de format moyens (67 cm, 26 à 30 kg) sont les plus estimés sur le Coursing" (Dechambre, 1946) était alors la règle. Dans les encyclopédies canines plus récentes la taille ne fait qu'augmenter. Dès 1972 Fiorenzo Fiorone dans le *Grand Livre du Chien* (Denöel) affiche pour les mâles 71 à 76 cm et pour les femelles 68,5 à 71 cm. En 1980 le *Guide Vert* garde les mêmes valeurs pour les chiennes mais pousse à 78 cm pour les mâles. En 1995 David Alderton (Bordas) préconise pour les deux sexes 69 à 76 cm et en 1996 Bruce Fogle (Sélection du Reader's Digest) augmente la hauteur maximale à 82 cm.

Ces tailles extrêmes sont peu vraisemblables pour le *boerhond* de l'époque coloniale sud-africaine. D'une part l'infusion de sang de chien hottentot avait eu tendance à faire diminuer la taille. Au siècle dernier les races canines étaient en général plus petites que de nos jours. Mais d'autre part ces *steekbaardhonde* boers étaient aussi le résultat d'une sélection orientée vers la force et l'agressivité par un travail dur dans le *veld* (chasse et attaque de gros herbivores et de fauves) et par une alimentation fortement carnée comportant une haute teneur en vitamines ce qui assurait des formes et des exemplaires des plus robustes. Aussi une taille de 67/68 cm en moyenne peut être envisagée très raisonnablement. Leur descendant lointain actuel le *Ridgeback*, fortement transformé par croisement et sélection affiche une taille de 61 à 69 cm au standard (Alderton, 1995). Une seule fois est évoquée une lice Bulldog qui serait à l'origine de la "crête" dans une famille de *Ridgeback*.

Le Rhodesian Lion Dog ou Rhodesian Ridgeback.

Le docteur Dieter Fleig, cynologue allemand contemporain et spécialiste des chiens de combat, compare le *Rhodesian Ridgeback* au *Dogo Argentino* et au *Fila Brasileiro*, car selon lui le *Ridgeback* est en Afrique australe un "chasseur de gros gibier". Pour son argumentation il se fonde sur les compétences remarquables du spécialiste de la race Stig Carlson qui en a étudié très sérieusement l'histoire. Celui-ci argumente, comme ses prédécesseurs déjà évoqués, qu'avec les émigrants européens successifs (hollandais, allemands, huguenots français, anglais) arrivèrent leurs chiens de garde de grande taille – entre autres des mastiffs anglais et des *Dogues* allemands primitifs ainsi que des chiens de chasse et des limiers. Il confirme aussi que les Hottentots ou Khoikhoi avaient amené avec eux de la Corne de l'Afrique un chien de type lévrier doté d'une crête dorsale. Mais même avant cela Vasco de Gama avait le 17 novembre 1497 trouvé dans la baie de Saint-Helena des San (Bushmen) qui possédaient de "nombreux chiens comme ceux du Portugal et qui aboient comme ces derniers". Il s'agit probablement de chiens de type *Podenco* ou *Podengo*. Carlson précise aussi que des anthropologues auraient établi la présence en Afrique du Sud de chiens portant la fameuse crête dès avant l'année 1505.

Les fermiers Boer avaient besoin de grands chiens courageux pour la défense de leurs familles contre les animaux sauvages et les voleurs. Ces animaux devaient pouvoir supporter des conditions très dures, des maladies tropicales mortelles et des parasites dans la savane. C'est pourquoi le

Ridgeback possède de ses ancêtres européens – molosses, dogues et chiens de chasse – une grande bravoure, une robuste constitution et un bon nez. L'héritage africain du chien Hottentot lui a transmis la crête, la vitesse et le potentiel d'adaptation au climat.

Une date importante dans l'histoire du *Lion Dog* se situe en l'année 1870. Le révérend Helm quitte le Cap et emmène quelques uns de ces chiens en Rhodésie. Là, des chasseurs de fauves réputés comme Selous, Upcher et surtout Van Rooyen apprécieraient énormément ces chiens de Boer sud-africains pour la vénerie du lion à cheval. Ils avaient bon nez, étaient collés à la voie des fauves et possédaient le courage de les tenir au ferme. Cornelis Van Rooyen qui habitait le district de Bulawayo a poussé l'élevage de sa meute pendant 35 ans jusqu'à la perfection. On appelait d'ailleurs souvent la race *Van Rooyen Dogs*. Après le décès de ce dernier fut créé le club du *Rhodesian Lion Dog* qui devint ensuite le *Rhodesian Ridgeback*.

D'après Stig Carlson cité par D. Fleig le

"...*Ridgeback* est tout d'abord *smart* dans le sens de malin, vif, frais. Des qualités entièrement naturelles, innées, qui lui permettent, tout en faisant face à ses fonctions et exigences de lui assurer sa survie. Le *Ridgeback* n'est pas un chien qui se précipite tête baissée dans un danger – au contraire il les évite".

Au contraire de certains Airedales trop hardis est-on tenté de conclure. Carlson ajoute encore et ce sera aussi le mot de la fin:

"Le *Rhodesian Ridgeback* est la seule race canine qui nous offre la chance de vivre une part de l'histoire contemporaine, avec

l'époque de la vénerie du lion, de la phase finale de la colonisation de l'Afrique australe, avec les dernières grandes aventures et légendes."

Coïncidences et paradoxes: 1922 – 1932- 2004.

Au moment de conclure ce récit une coïncidence étrange apparaît. L'année 1922 vit naître en Rhodésie du Sud une nouvelle race de chiens entièrement dédiée à la chasse au lion. Cette naissance officielle dans la cynologie internationale s'effectua par la rédaction du standard de race du *Rhodesian Ridgeback*.

Par un étrange paradoxe, dès le début des années 1930 la colonie du Kenya interdit la chasse au lion à l'aide de chiens. Inquiètes de la diminution rapide du nombre des lions les autorités coloniales anglaises prennent alors cette mesure afin de rendre la chasse des fauves moins aisée et plus sportive. Ainsi au moment où, après un tâtonnement séculaire devient disponible l'instrument le plus perfectionné mis au point pour une tâche donnée, il s'avère que son emploi est interdit dans son espace de prédilection antérieur pour des raisons de conservation. Aujourd'hui, avec le recul, celles-ci nous apparaissent, on ne peut plus judicieuses quand nous apprenons qu'en 2004 il ne resterait que 23000 lions sur tout le continent africain où le fauve est victime de l'explosion démographique, de l'extension des activités humaines et de maladies nouvelles et inconnues. (Bangkok- CITTEL –octobre 2004). Mais ceci est une autre histoire qui n'a pas sa place dans cette chronique du temps jadis.

Bibliographie

BALDWIN (W.-C.), 1868, *Du Natal au Zambèze 1851-1866 – Récits de Chasses* traduits par Mme Henriette Loreau, Paris, 306 pages.

BOONZAIER (Emile), MALHERBE (Candy) et al., 1996, *The Cape Herders – A History of the Khoikhoi of Southern Africa*. David Philip - Cape Town and Johannesburg & Ohio University Press – Athens, 147 pages.

BYLANDT (Comte Henri de), 1897, *Les Races de Chiens*, Imprimerie Vanbruggenhoudt frères, Bruxelles, 1160 pages.

CHIMAY (Jacqueline de), DUCHATRE (Pierre), EDMOND-BLANC (François), 1970, *Histoire mondiale de la chasse*, Hachette, Paris.

CUMMING (Roualeyn, Gordon), 1950, *Five Years of a Hunter's life in South Africa*, Vol. 1: 386 pages, Vol. 2, 370 pages, John Murray, London.

DALY, Marcus *"La grande chasse en Afrique - Mémoires d'un chasseur professionnel"* Payot- 1947. Publié en anglais en 1938. Seule la version française a été consultée.

DELEGORGUE (Adolphe), 1857, *Voyages dans l'Afrique Australe*, René, Paris.

(Divers auteurs), *Die hohe Jagd*, Vierte neubearbeitete Auflage, Berlin. Verlag Paul Parey. 1920.

Article "*Lux*" par Oberst von SPIESS. Hermanstadt [SIBIU] P. 635.

Article "*Bär*". P. 630.

EPSTEIN (H.), 1971, *The origin of the Domestic Animals of Africa*, Revised in collaboration with I.-L. MASON, Africana Publishing Corporation - New York - London - Munich. 2 Volumes.

GALTON (Francis), 1853, *The Narrative of an Explorer in Tropical South Africa*. London, John Murray [réédité en 1971 par Johnson Reprint Corporation - New York – London].

HUNTER (John-A.), 1953, *Chasseur dans la création*. AMIOT-DUMONT. Paris, 237 pages.

HUNTER (John-A.), MANNIX (Daniel Pratt), 1954, *African Bush Adventures*, HAMISH HAMILTON Ltd, London; 252 pages.

KRÜGER (Paul), 1902, *Im Kampf um Süd-Africa – Lebenserinnerungen des Präsidenten KRÜGER von ihm selbst erzählt*, J.-F. Lehmanns Verlag, Munich, München, 309 pages.

LAKE (Alexander), 1953, *Trophées d'Afrique*. [Killers in Africa], Presses de la Cité, Paris, 311 pages.

LUTZ (Georges H.), 1999, Le *Boerbull* actuel est-il une escroquerie historique, *Bulletin de l'Elevage Canin*, n° 24, Mars 1999, pp. 23-38 (Société Francophone de Cynotechnie).

MOODIE (lieutenant John Wedderburn Dunbar), 1835, *Ten years in South Africa including a particular description of the wild sports of that country*, vol. 1, 347 pp.; vol. 2: 352 pp., Richard Bentley, London.

PRETORIUS (major P.-J.), (2016), *Jungle Man: The Autobiography*, Normanby, London, 232 pages.

- SIEMEL (S.), 1952, The jungle was my home, *The National Geographic Magazine*. Vol. CII. N° 5. 1952. P.695-712.
- SIEMEL (S.), 1954, *Tigrero*, Presses de la Cité, Paris, 335 p.
- VESEY-FITZGERALD (Brian Seymour), 1957, *The Domestic Dog: an introduction to its history*, London.
- WAVRIN (marquis Robert de), 1951, *Les bêtes sauvages de l'Amazonie et des autres régions de l'Amérique du Sud*. Payot, Paris, 301 pages.
- WOLHUTER (Harry), 1948 [2010], *Memories of a Game Ranger, The Wild Life Society of Southafrica*, Johannesburg, 313 pages.
- YOUNG (S.-P.), 1944, Other Working Dogs and the Wild Species. *The National Geographic Magazine*, Vol. LXXXVI, N° 3, Sept., Washington.

Fiction

- CURWOOD (James-Oliver), 1916, *Le Grizzly (The Grizzly King. A romance of the Wild)*, Garden City. New York, 234 pp. Doubleday, Page and Co. Traduction française de Midship, Paris 1922.
- CURWOOD (James-Oliver), 1926, *Rapide Éclair (Swift Lightning. A story of wild life adventure in the frozen North.)* 211 p. New York, Cosmopolitan Books Corp. Traduction française de Louis Postif. "Les Meilleurs Romans Etrangers". Paris, Hachette, 1934.
- SMITH (Wilbur), 1977, *A Sparrow Falls [La Piste du chacal]*, Pan Books, London.
- SMITH (Wilbur), (1964) *When the Lion feeds [Quand le lion a faim]*, Première publication, William HEINEMANN 1964. HEINEMANN/OCTOPUS 1976.



Fig. 6 et 7 - Le Rhodesian Ridgeback au concours agricole – 2018 (Clichés SCC)

LES CHIENS A FAUVES EN ASIE ET EN AFRIQUE ⁽¹⁾

Résumé: Au moment où, sur la toile prolifèrent les vidéos de scènes d'attaque d'animaux de chasse, par des pitbulls de tous acabits, il a semblé intéressant de rappeler la mémoire de quelques anciens du XIXe siècle. Des recherches complémentaires sur les chiens employés à la chasse aux grands fauves sur divers continents ont apporté quelques éléments historiques nouveaux, assez gratifiants, sur cette problématique.

Le travail sur les chiens à lions", publié en 2006 dans *Ethnozootechnie*, avait déjà tenté de faire le point sur l'état des connaissances concernant les chiens d'attaque aux grands animaux de chasse exotique, notamment les fauves, aussi bien félidés qu'ursidés.

Depuis lors, de nouveaux éléments sont apparus au travers de témoignages d'époque. Ils portent à la fois sur la chasse aux panthères avec des chiens dans l'Algérie du XIXe et sur les attaques sur lions en Afrique subsaharienne. Mais le fait le plus excitant réside dans l'emploi de chiens locaux, dans l'Inde anglaise, pour la chasse au tigre. Faire connaître ces nouveautés est important car elles signalent la présence de nouvelles races canines peu connues, voire ignorées précédemment, sur ces champs de bataille.

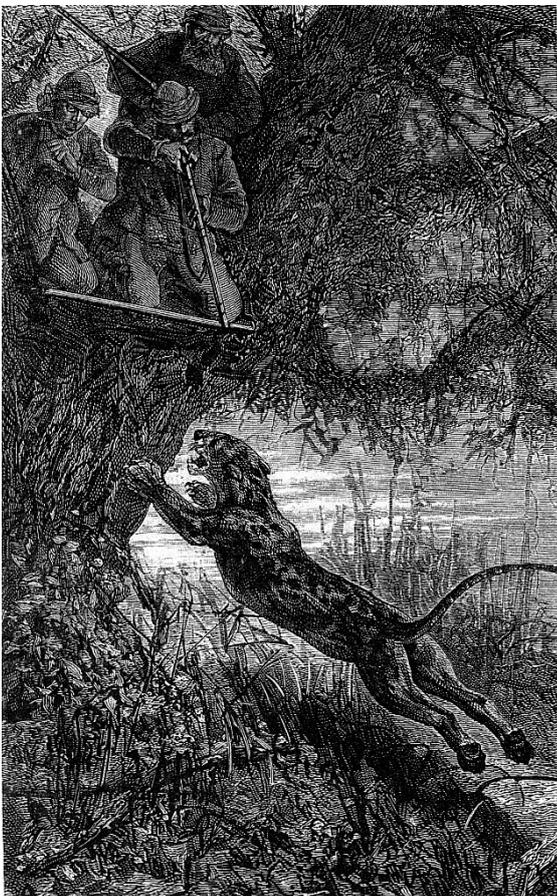


Fig. 1 - La chasse à la panthère (Bombonnel, 1860, p. 25)

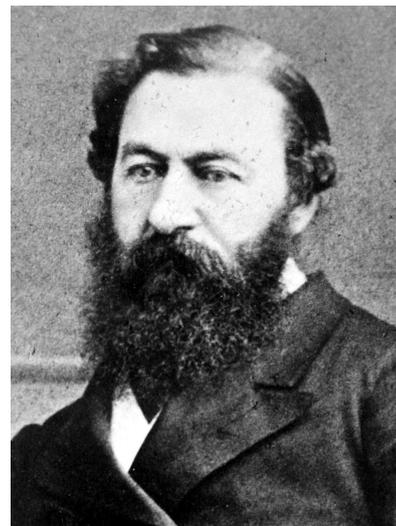


Fig. 2 - S.-W. Baker a chassé les animaux dangereux dans le monde entier

(<https://www.npg.org.uk/collections/search/portrait/mw174817/Sir-Samuel-White-Baker> © DR)

La meute de Samuel White Baker à Ceylan

Ce grand chasseur et veneur a hanté les montagnes et les plaines de cette grande île en poursuivant les cerfs Sambours et Axis et les sangliers avec une meute composite de chiens courants et de chiens de prise. Parmi ces *seizers*, comme il les dénommait, figuraient des dogues et des lévriers gigantesques, mais tous issus de races ou de croisements d'origine européenne. Il n'avait pas à sa

disposition de chiens indigènes. Dans son livre *Eight years in Ceylon*, il raconte l'aventure d'une rencontre de son ami Palliser et de sa meute, avec un léopard. "Une fois E. Palliser a eu la chance d'une rencontre avec un léopard seulement avec ses chiens et son couteau de vénerie. À cette époque il possédait une meute à Dimboola, à environ neuf miles de ma maison. Le vieux Bluebeard lui appartenait alors et il possédait aussi un fameux chien appelé "Pirate" qui était le plus lourd et le meilleur de ses chiens de prise.

1) Cet article a été publié en 2016 dans *Centrale Canine Magazine*, n° 182, pp. 11-16.

Il chassait avec deux ou trois amis, quand soudainement un léopard bondit de la jungle sur l'un de ses plus petits chiens alors qu'ils suivaient tranquillement un sentier forestier. Ralliant la meute à l'instant, chaque chien se rua en chasse et une courte poursuite mit la bête aux abois dans la fourche d'un arbre, la place habituelle.

Or, par hasard, le sol de cet endroit était couvert d'une grande quantité de grosses pierres anguleuses et, avec ces munitions, tout l'équipage se livra à un bombardement énergique du fauve jusqu'à ce que à la fin

un tir mieux ajusté atteignit l'animal à la tête. A l'instant il tomba ou sauta au milieu de la meute. Alors Pirate entra en scène en grand style et le saisit à la gorge tandis que toute la meute venait le soutenir sans aucune exception. Naturellement il y eut une "glorieuse" bagarre qui s'acheva grâce au long bras de notre ami Pallisser qui lui plongea le couteau de chasse dans le corps et gagna la partie. Ceci est le seul cas que je connaisse où un léopard a été chassé et coiffé par des chiens et tué au couteau."



Fig. 3 - Les meutes de S.-W. Baker étaient composées de chiens courants et de chiens de prise, tous d'origine européenne. (Baker, 1890, page 158)...



Fig. 4 - Le Rajapalayam, ou ancien lévrier poligar, est la race nationale à la mode en Inde (<https://abkennels.wixsite.com/online/product-page/mudhol-hound-puppies> © DR)

Les lévriers poligars de Sir Montagu Gilbert Gerard

Gerard possédait quelques couples de chiens qu'il présente d'une manière très simple comme des chiens "persans" (probablement des salukis) et des poligars (des lévriers grossiers) avec lesquels il courrait, à l'occasion, des chacals ou des renards. De quoi ces chiens étaient-ils capables et à quoi pouvaient-ils ressembler?

Le futur général Gerard raconte la première affaire dans ces termes:

"Le 28 février 1868 nous avons chassé le sanglier à la lance pendant que notre campement marchait en avant vers un village nommé Girhur et, après que nous eussions cessé la battue, nous nous sommes séparés afin de chasser à pied le

long du trajet jusqu'aux tentes. J'avais avec moi mes deux chiens poligars et, vers le coucher du soleil, ils filèrent dans la jungle à la poursuite d'un cerf qui avait coupé la piste. Après les avoir vainement attendus et appelés, je fus obligé de continuer afin de gagner le camp avant la nuit.

"Le lendemain, à l'aube, j'envoyais quelqu'un à notre emplacement de camp précédent où l'un des chiens fut retrouvé, et comme la jungle où ils avaient été perdus était infestée de léopards je perdis tout espoir de revoir l'autre. Il réapparut cependant à mon bungalow à Kampti 36 heures après avoir été perdu, presque cinquante miles (80 km) à vol d'oiseaux, ou quasiment une centaine de miles s'il a retracé par la route qu'il avait déjà parcourue."

Voilà le type de lévrier indigène que Gerard avait à son service.

Un peu plus loin, Gerard nous décrit une expédition de chasse dans l'Inde centrale et comment les chiens y figuraient.

"Avec un compagnon de régiment, nous avons engagé depuis le mois de janvier (1867) deux chasseurs-pisteurs indigènes et, le 1er avril 1867, nous étions à notre premier camp de chasse près du village de Nagri à environ 75 miles de Kampti. Notre logistique – tentes et autre équipement – étaient transportés sur seize bœufs de bât engagés pour la circonstance.

"Nos lits de camp sous la responsabilité respective de deux coolies qui portaient nos armes de réserve et quelques diverses bricoles précédaient le reste de nos bagages et se présentaient à notre futur camp aussitôt que nous y arrivions nous-mêmes. En plus des deux traqueurs, mon camarade et moi dispositions de deux domestiques, d'un cuisinier, d'un dhobi (blanchisseur), de deux porteurs de fusils, de deux valets de chiens, de 4 palefreniers, de 4 faucheurs et d'un nalbund (maréchal-ferrant). Chacun de nous avait aussi deux chevaux arabes et deux couples de chiens poligars, qui s'avèrent de la plus grande utilité concernant les tigres."

Un peu après, il signale que les deux couples de polygars prouvèrent leur grande utilité dans l'attaque des tigres et il précise que Rover et Ranger attaquèrent le fauve. Après cet épisode, un tigre ayant échappé à l'observation des deux chasseurs,

"trois de nos chiens qui avaient découvert sa cachette entrèrent dans la fissure mais en émergèrent comme des fusées, serrés par le tigre qui rugissait furieusement."

Aujourd'hui, nous constatons en Inde un grand intérêt pour ces races autochtones et le *poligar* ou *rajapalayam* compte parmi elles. Un renseignement non daté relate que quatre chiens de cette race auraient sauvé la vie de leur maître attaqué par un tigre et auraient tué le fauve.

La race fait l'objet d'expositions et de concours dans son pays d'origine. Les illustrations sur la toile, nombreuses et explicites, nous permettent de fournir certaines de ses caractéristiques.

Nationalité et origines: cette race très ancienne du Sud de l'Inde a même servi, entre 1797 et 1801, contre la cavalerie anglaise qui tentait de soumettre les petits féodaux indigènes poligars.

Standard: ces chiens sont de grande taille et puissants. Taille: entre 63,5 et 76 cm. Poids: entre 25 et 30 kg.

Robe: couleur habituelle entièrement blanche, mais aussi blanche avec taches noires, une variété est fauve et certains métissés de Rampur sont noirs. Le rajapalayam a une ossature plus lourde que les autres lévriers, avec des pattes longues et bien droites.

Personnalité, utilisation et aptitudes: la race est connue pour son attachement au maître et à sa famille qu'il défendra avec une grande agressivité. Ce lévrier chasse à vue mais manifeste des dispositions réelles pour le pistage grâce à son odorat correct. De nos jours, la population rurale l'emploie fréquemment comme gardien des habitations et des rizières. Il est très adapté au climat indien depuis des millénaires. L'armée indienne en a recruté un certain nombre, depuis une vingtaine d'années, afin de l'employer, après dressage, dans ses opérations de terrain.

Gerard avait ainsi, à sa disposition, un matériel canin indigène tout à fait adapté à la chasse aux fauves dont il deviendra le grand spécialiste au XIXe siècle.

La meute de chiens à fauves de George P. Sanderson

Pendant les années 1860, George Sanderson était l'officier en charge de l'Etablissement de capture des éléphants sauvages à Mysore. Né en 1848 aux Indes, il relate ses aventures dans les jungles indiennes dans un ouvrage intitulé: *Thirteen years among the wild beasts of India* paru en 1878.

À une époque de sa vie, il a vécu complètement dans la jungle, afin de pouvoir se livrer à sa tâche de la manière la plus rationnelle, en évitant les longs trajets avec les éléphants domestiqués, absolument indispensables dans ce genre d'entreprise.

Fanatique de chasse et de vénerie, et grand admirateur de Baker, il n'eut de cesse de pouvoir réaliser les mêmes prouesses que son modèle à Ceylan. Baker y avait monté une meute très puissante pour chasser le cerf sambour et le sanglier. Sanderson s'inspira du modèle et créa une meute selon ses besoins et selon ses désirs.

Grand amateur de bull-terriers (selon son vocabulaire), il les employait en cas de rencontres avec des chacals, des chats sauvages ou des civettes (*Vivera zibetha*) et s'était toujours émerveillé de leurs potentialités

lors de rencontres fortuites avec de grands animaux. Il conçut donc l'idée:

"de monter une meute d'une demi-douzaine de couples de chiens vraiment courageux, avec lesquels, seulement muni d'un couteau, tuer des ours, des panthères, etc."

Pour cela, un seul animal devenait possible:

"la seule créature dans le monde qui ne craint aucun objet animé ou inanimé - le bulldog anglais."

La seule manière de chasser envisagée par Sanderson consistait à œuvrer avec des chiens qui coifferaient n'importe quel animal et le maintiendraient jusqu'à ce qu'il puisse être tué à l'épieu ou au couteau. Il n'exclut de ce procédé que le tigre. Pour celui-ci, l'aboi suffit, notamment quand l'animal est blessé et que le tireur met du temps pour l'achever. Il recommande ces chiens de prise pour des chasseurs capables de trouver des ours, des bisons (gaurs) ou des buffles.

Selon Sanderson, une meute destinée à la chasse du gibier dangereux devrait se composer de trois couples de chiens de prise et de trois ou quatre couples de bons terriers et/ou de croisés pour trouver le gibier et le mener aux abois en attendant l'intervention des chiens de prise.

Ces chiens de "recherche", comme il les nomme, ne devraient pas être trop petits, car autrement ils n'aboieraient pas assez fort, et un ou deux devraient être rapides. Ils devraient aussi être assez courageux pour contenir un animal qui se livrerait à quelque charge contre eux, mais pas assez hardis pour l'attaquer vraiment. Il les décrit ainsi:

"Les chiens de prise devraient être des bulldogs ou des bullmastiffs. En employant le terme de bulldog j'entends les chiens – habituellement bull et terrier – appelés communément bulldogs. Je n'ai pas besoin de dire que de purs bulldogs sont peu fréquents, ni si même il était possible d'en obtenir, qu'ils ne seraient pas aussi capables que le métis

entre bull et terrier. La race pure est rarement assez grande et le bull pur est un animal particulièrement inintelligent et pacifique. Il est nécessaire de viser une bonne moyenne. Le courage déterminé du bulldog et son attaque immédiate doivent être joints à la vivacité et à l'intelligence du terrier. Les chiens de prise ne doivent pas peser moins de 35 à 40 livres. D'excellents chiens de cette catégorie peuvent être obtenus en Angleterre pour quelques souverains. Cependant, la meilleure façon de constituer une meute serait de se procurer deux chiennes bull-terrier élevées dans le pays (Inde) et d'importer pour elles un mâle. Les produits vivent mieux en Inde que les chiens importés."



Fig. 5 - La chasse aux ours, décrite par G. P. Sanderson, avec des chiens de type bull-terrier (Sanderson, 1879, page 383).

Sanderson décrit en détail ses six premiers chiens d'attaque avec lesquels, pour le tout premier essai, il attaqua un couple d'ours:

Marquis, bullmastiff importé; Lady, chienne bull terrier locale de 15,8 kg; Bismarck, Viper, Fury, jeunes chiens de 9 mois, issus des deux premiers et pesant chacun 13,6 kg et Turk, bull terrier élevé localement et pesant

18,14 kg. Sanderson admet lui-même que cette meute n'était pas bien forte, car Marquis était vieux et trois autres n'étaient encore que des chiots, mais il tenta l'essai néanmoins et il fut parfaitement concluant.

Après ces incursions asiatiques, revenons en Afrique où deux témoignages aussi intéressants qu'inhabituels nous attendent.

La meute d'anglo-normands du comte Gaston de Raousset-Boulbon et son aventure avec une panthère d'Algérie

Le récit qui va suivre nous vient d'un expert de la chasse à la panthère dans l'Algérie des débuts de la colonisation, Charles-Laurent Bombonnel lui-même. Il avait été appelé à la ferme de Baraki où une panthère ravageait le bétail et l'a évoqué dans son ouvrage *Le tueur de panthères*:

"Quelque temps auparavant et dans les mêmes parages, le comte de Raousset-Boulbon, qui avait amené de France une meute de chiens d'ordre anglo-normands, très-vigoureux et très-mordants, comme il prend soin de le dire lui-même dans sa correspondance, chassait le sanglier. Ayant revu les traces d'une panthère par le pied, il fit découpler douze chiens

qui prirent bravement la voie et s'engagèrent dans un fourré inextricable. Les chasseurs attendaient sur la lisière, espérant à chaque instant voir déboucher la bête et pouvoir la tirer. Bientôt les hurlements de la pauvre meute apprirent à son maître qu'il avait trop présumé de ses forces. La panthère ne parut pas; on vit seulement revenir, sanglants et la queue basse, les quelques chiens qui n'étaient pas restés sur le champ de bataille. Tant tués que blessés, il y en eut onze."

Et voici le commentaire de l'expert de l'époque:

"La panthère ne peut pas se chasser avec des chiens, quels qu'ils soient. Comme elle ne court pas, elle ne pourrait pas tenir devant des chiens courants, pas plus qu'un chat, en

plaine, devant un chien. Admettons que les chiens la suivent; elle fera des bonds prodigieux, et malheur à ceux qui tomberont sous sa griffe. Ce qui arrivera le plus souvent, c'est que la bête gagnera le fourré, d'où la plus formidable meute ne pourrait la débucher; là, elle tiendra au ferme; et si les chiens, ignorant à qui ils ont affaire, s'y engagent imprudemment, de sa griffe terrible elle les écrasera les uns après les autres jusqu'au dernier, fussent-ils un mille."

Et de conclure:

"Nous avons bien, en Algérie, des chiens qui donnent de la voix sur la panthère et sur le lion, mais c'est plutôt par peur que par ardeur pour la chasse."

Laissons à Bombonnel, qui n'était pas un novice dans ce déduit, l'entière responsabilité de ses affirmations, tout en les comparant à celles des veneurs anglais.



Fig. 6 - Le comte de Raousset-Boulbon chasse la panthère en Algérie (Bombonnel, 1860, p. 25).



Fig. 7 - Le comte de Raousset-Boulbon utilise des anglo-normands (*Journal des chasseurs*, janvier 1844.)



Fig. 8 - C.-L. Bombonnel sera gravement mutilé par une panthère: "de la main gauche, je tâche de me défendre". (Bombonnel, 1860, p. 147)

Les chiens à lions de William Finaughty, chasseur d'ivoire professionnel au pays des Matabélés entre 1864 et 1875

Dans ses *Recollections of an Elephant Hunter*, William Finaughty, qui a chassé pendant la même période que Sanderson et Gerard, mais dans l'actuel Zimbabwe, raconte son aventure. Ses deux chiens, "de magnifiques bullmastiffs" l'ayant suivi à son insu à l'extérieur de son

camp, avaient senti un deuxième lion et commencé l'attaque. Il est important de relever cette dénomination de "bullmastiffs" au fin-fond de l'Afrique australe, comme nous l'avons déjà signalée chez Sanderson aux Indes, alors qu'elle n'était guère utilisée en Grande-Bretagne, pays

d'origine de la race. Celle-ci ne sera d'ailleurs admise officiellement qu'en 1928. Elle n'y était cataloguée dans les publications que depuis 1867 comme *Gamekeeper's Night Dog* et, en 1871, à l'exposition canine du Crystal Palace à Londres, six chiens furent présentés comme des *Yard or Keeper's Night Dogs*.

Dans les années 1870, on trouve des illustrations du même type de chien appelé "chien de nuit" ou "chien anti-braconnier". Or, il nous semble hautement improbable qu'un obscur chasseur d'ivoire ait été en possession de ces chiens britanniques dont la race venait d'être à peu près stabilisée.



Fig. 9 - Le boerboel, appelé bullmastiff dans les écrits du XIXe siècle.

(<https://www.lebernard.ca/chiens/race/s/boerboel/> © DR)

Au moment de tirer les enseignements qu'offrent ces récits et témoignages, il est possible de mettre en évidence deux faits principaux: la poursuite des grands fauves avec des chiens et la terminologie "bullmastiff".

Avant d'y procéder, éliminons d'abord la critique éventuelle consistant dans la possibilité que ces acteurs se seraient livrés à des hâbleries relatives à leurs activités cynégétiques.

Mais que retenir de leurs affirmations qui peuvent paraître parfois contradictoires? Certains chasseurs anglais ont manifesté une véritable obsession pour la prise des grands fauves avec des chiens, afin de pouvoir les servir avec un épieu ou une dague de chasse. Ce n'était pas le cas de Gerard dont tous les tigres ont été tirés, même quand il employait des chiens. L'existence de ces meutes diverses nous fournit néanmoins des renseignements sur des races canines à des moments précis, formant ainsi des

Une hypothèse plus réaliste s'est imposée. Il est bien connu aujourd'hui qu'il existait, en Afrique du Sud, une race de chien classée selon son phénotype parmi les dogues. Ce type a été réactualisé depuis les années 1980 sous le nom africain de *boerboel* dont les premiers exemplaires sont apparus dans les expositions du pays en 1990. Certains de leurs ancêtres sont cependant arrivés avec Van Riebeeck lors de la fondation du Cap au 17e siècle. Ils ont aussi été rejoints à travers les décennies par des mastiffs et des bulldogs anglais importés mais leurs effectifs n'ont jamais été très importants.



Fig. 10 - Le chien de nuit évoqué par W. Finaughty; chromolithographie de Olivier de Penne (Caillard, 1890)

marqueurs chronologiques. Et là, nous en venons à la terminologie. Un chien peut être considéré dans cette circonstance comme un artefact pouvant servir de repère. Le nom racial qui lui est attribué est donc important. Quelles ont été alors les possibilités, pour des personnes perdues au fond des jungles indiennes ou de la brousse rhodésienne de connaître le "*bullmastiff*", alors qu'en Grande-Bretagne le mot n'était pas encore d'un emploi courant parmi les utilisateurs, les éleveurs et les cynophiles? Or Sanderson le mentionne dans son livre en 1878 très normalement, comme s'il le connaissait depuis longtemps et Finaughty, pour la même période des années 1870. Les moyens de communication de ce temps n'avaient rien de comparable avec la nôtre, or le terme correspond bien pour ces deux utilisateurs à une réalité tangible, un animal de chair et de sang et non à une vue de l'esprit ou une spéculation théorique.

Bibliographie

- BAKER (Sir Samuel White), 1855 [1890], *Eight years in Ceylon*, Longmans, Green, and Co. London. 1890, 376 p;
- BOMBONNEL (Charles-Laurent), 1860, *Le tueur de panthère – Ses chasses écrit par lui-même*, Hachette, Paris. 298 p.
- CAILLARD (Paul), 1890, *Les chiens d'arrêt: races anglaises, dressage, hygiène du chenil*, Paris. J. Rothschild.
- FINAUGHTY (William), 1916, *The Recollections of William Finaughty: Elephant Hunter 1864-1875*, J.-B. Lippincott, Philadelphia. 244 pages; reprint of the 1916 edition with additional sketch map, illustrations and a new Foreword and Notes by Edward ,C. Tabler, Books of Zimbabwe Bulawayo, 1980, 244 p.
- GERARD (Sir Montagu Gilbert), 1903, *Leaves from the diaries of a soldier and a sportsman during twenty years service in India, Afghanistan, Egypt and other countries, 1865-1885*, E.-P. Dutton or John Murray. London, 399 p.
- SANDERSON (G.-P), 1878, *Thirteen years among the wild beasts of India*, 2nd edition, H. Allen and Co, London,

LES CHIENS DE CHASSE, DE GARDE, DE PROTECTION, DE DÉFENSE ET D'ATTAQUE DES PIONNIERS

SUR LES "FRONTIÈRES" DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Résumé: Dès 1889 Théodore Roosevelt, le futur président des Etats-Unis illustrait le rôle des chiens dans la vie des pionniers de son pays dans son livre *"the Winning of the West"* à partir d'exemples historiques se situant sur la frontière du Kentucky et du Tennessee dès les années 1780.

Aussi lorsque l'*Encyclopedia britannica* a jugé utile d'évoquer "un chien de chasse pratiquement disparu le long des frontières... le robuste et hardi chien des pionniers, un mélange de limier et de chien d'attaque, susceptible de contribuer à l'approvisionnement en gibier de la caravane, du camp ou de la cabane et aussi de servir de gardien vigilant et de bouvier", il m'a paru intéressant de me pencher sur ce *factotum* canin polyvalent. Selon certains auteurs modernes le produit aurait été le pit-bull primitif qui serait issu du Staffordshire terrier originel. Je ne souscris pas à cette hypothèse pour deux raisons. D'une part l'arrivée de cette souche fut trop tardive et d'autre part le gabarit du "settler's dog" était d'après toutes les sources plus grand.

De toute façon le résultat de cette recherche montre que d'une grande variété de types et de souches originelles ont pu émerger des variétés régionales du "settler's dog" à travers le continent mais qu'il ne saurait être question d'affirmer qu'il ait existé un type unique.

Dans une édition ancienne d'*Encyclopedia britannica* des années 1920 on lit à l'article "*American foxhound*" la définition suivante:

"It might be well, in order definitely to establish his entitled place in the record to recall with full credit a type of gun dog, now practically extinct along the vanishing frontiers. This was the sturdy, upstanding settlers dog, a combination strike dog and trailer, capable of helping to provide meat for wagon train, camp or home, and also of acting as watch dog and cattle herder." (1)

Alors à quoi pouvait ressembler ce phénomène polyvalent? Comment était-il apparu et comment s'était-il formé? A partir de quelles souches et en quels lieux? Essayons d'y répondre.

Ces animaux ont été évoqués incidemment il y a fort longtemps à travers notre publication relative au Catahoula de Louisiane (2), symbole armorial de cet état du Sud des Etats-Unis. Ces chiens à la livrée "léopard" multicolore remplissaient auprès des pionniers Anglo-américains dans les états du vieux Sud –Louisiane – Mississippi – Alabama – et surtout Floride et Texas les rôles de rassembleur de bovins et de porcs, de chasseurs de gros gibier et de garde des habitations. Avec le Catahoula

l'étude s'était cantonnée aux états sudistes. Or, sur toute la zone frontière allant du Canada au Mexique, il existait un type canin dit "de chasse" qui a disparu pratiquement depuis un siècle avec l'effacement du concept de "frontière".

Ce type d'animal, car dans ce contexte continental il ne peut être envisagé d'évoquer le terme de race, mérite un examen un peu plus approfondi, et cela d'autant plus que certaines sources documentaires le permettent maintenant. Dans la présente analyse seront privilégiées les fonctions de garde, d'avertisseur de danger, de protecteur, de défenseur, de pisteur et d'attaque, même si elles sont accomplies par des chiens dont les souches mères sont orientées en priorité vers d'autres fonctions comme la chasse ou le gardiennage des animaux domestiques.

"In a sense, the entire frontier was a perpetual war zone in American History, a battlefield in the struggle between the modern world and the Stone Age, where, whether cold war or hot, war prevailed, injustice and misunderstanding on both sides ran wild". John Baur (3).

L'épopée de la frontière du Canada français

Les premiers européens qui colonisèrent sérieusement l'Amérique du Nord possédaient dès le

départ des chiens de travail et d'utilité, issus de diverses races européennes de l'époque, notamment françaises, hollandaises, scandinaves et anglaises. Ainsi au Canada, lors de la fondation de Montréal, après 1643, et devant le danger formidable des attaques des Iroquois, les colons eurent très tôt recours à des patrouilles canines. (4)

1) "Afin d'établir d'une manière précise dans ce contexte sa place véritable, il paraît avisé de rappeler, avec tout son mérite, un type de chien de chasse pratiquement disparu le long des frontières. Il s'agit du robuste et hardi chien des pionniers, un mélange de limier et de chien d'attaque, susceptible de contribuer à l'approvisionnement en gibier de la caravane, du camp ou de la cabane et aussi de servir de gardien vigilant et de bouvier".

2) *Journal d'Agriculture Traditionnelle et Botanique Appliquée*, XXXI-3-4, 1984.

3) "Dans un certain sens, toute la frontière fut une zone de guerre perpétuelle dans l'histoire de l'Amérique, un champ de bataille

dans la lutte entre le monde moderne et l'Age de pierre, où, qu'elle fut froide ou ouverte, la guerre prévalait, l'injustice et l'incompréhension culminaient des deux cotés."

4) DELAGE (Denys), Vos chiens ont plus d'esprit que les nôtres, *Cynophilie française*.141. 2008. LUTZ (Georges), Les chiens de guerre depuis le Moyen âge jusqu'au début du XXe siècle, *Ethnozootechnie*. Juin 2009.

Pendant les XVII^e et XVIII^e siècles de simples chiens ont accompli sur la frontière indienne un rôle d'avertisseur efficace lors des incursions des maraudeurs Peaux-Rouges. A tel point que ces animaux suscitèrent l'intérêt des militaires Français très tôt puis des Britanniques bien plus tard.

Ainsi nous savons que dès 1683 une expédition contre les Iroquois comptait dans ses rangs une proportion importante de miliciens canadiens servant d'éclaireurs et de flancs-gardes dotés de chiens (1). Il est d'ailleurs parfaitement envisageable de se faire une opinion valable sur ce que ces animaux pouvaient être grâce à la relation du père Louis Nicolas, jésuite. Celui-ci relate dans son *Histoire naturelle des Indes occidentales* que vers 1685 les Européens avaient introduit de nombreuses nouvelles *racés canines*, entre autres, toujours selon le père Nicolas "des dogues d'Angleterre et de Saint-Malo", mais ajoute-t-il encore:

"il y a parmi les Français [du Canada] de toutes les espèces de chiens que nous avons en France". (Delâge).

Dans un contexte identique le *Guide des chiens* des éditions de la Sélection du Reader's Digest de 1982 affirme à propos des chiens en Amérique que:

"Pour étoffer les chiens nordiques locaux de petite taille, on les croisera avec des Bouviers, des Bergers et des Dogues importés dès 1665. Bien bâti, ce nouveau chien devient la bonne bête à tout faire de la colonie. L'été il garde les troupeaux et signale la présence des Iroquois. L'hiver il *trainotte* heureux dans la neige. Au printemps, il aide à ramasser le sucre dans les érablières." [p.32]

Le rédacteur devait tenir une source contemporaine fiable et avoir des raisons péremptoires pour oser afficher une date - 1665 - aussi précise.

Ainsi, vers le milieu du règne de Louis XIV, les Français du Canada étaient probablement en possession de l'ensemble des souches de chiens d'utilité voire des races de chiens de chasse disponibles en France à cette époque: *dogues de Saint-Malo* et *mastiffs d'Angleterre*, *alans d'Aquitaine*, *mâtins français* divers protecteurs du bétail, chiens courants à poil ras et griffons, barbets, braques et épagneuls d'arrêt. Dans quelle mesure, par contre, ces

animaux divers ont-ils été croisés avec les chiens indigènes des Nations Indiennes et entre eux, il est bien difficile de s'en faire une idée. Il est certain qu'ils ont servi sur la frontière. Il est aussi très vraisemblable que de nombreux chiens originaires de l'île de Terre-Neuve furent transférés vers la vallée du Saint-Laurent en raison de leurs qualités diverses et connues. Ils y servirent entre autres de chiens de trait pour les labours. On devait pouvoir différencier divers types dans cette souche dès cette époque. Il serait hors de propos de relancer ici l'histoire de la naissance du Terre-Neuve. Rappelons juste quelques faits. Lorsque l'île fut découverte en 1497 par Sébastien Cabot elle était entièrement inhabitée. Seuls de petits groupes d'Indiens et d'Inuits y débarquaient en été pour chasser. Pendant tout le XVI^e siècle les pêcheurs français et anglais se disputèrent sa possession. Puis les Anglais fondèrent leurs premiers établissements pérennes en 1622 et l'île ne recelait aucun chien du type Terre-Neuve. Pouvons-nous en conclure que la genèse des Terre-Neuves primitifs débuta vers la fin du XVII^e siècle? Il n'y a là rien d'impossible.

Un siècle plus tard, à la fin des années 1790, Isaac Weld (2), relate comment il a assisté sur la rive canadienne du lac Erié, à une chasse à l'ours. Sa description des chiens qui y étaient employés est très révélatrice du cheptel canin de cette région voisine de Port-Erié:

"Dogs of a large size are chosen for bear hunting: those most generally preferred seem to be of a breed between *the bloodhound and mastiff*, they follow the scent of the bear,... but their chief use is to keep the bear at bay when wounded,..."

Nous serions donc bien en présence en Ontario, à la fin du XVIII^e siècle de *Bloodhounds* et de *Mastiffs anglais* croisés qui sont très capables de faire des gardiens efficaces et d'excellents chiens d'attaque. N'oublions pas cependant que les deux races n'avaient pas à cette époque les mêmes caractéristiques qu'aujourd'hui. Serait-il aussi envisageable qu'au vu de cette curieuse description, nous soyons en présence de spécimens du fameux *Sleuthhound écossais*?

La situation sur la frontière des colonies anglaises jusqu'à la révolution américaine.

Quelles races de chiens étaient présentes en Amérique du Nord anglaise lors de sa formation? Il n'est pas hasardeux d'affirmer qu'en dehors des innombrables chiens sans race bien définie, la race des chiens courants anglo-saxons était la mieux représentée. Comment et où cela s'est-il produit?

Ce qui devait devenir plus tard le *Foxhound* américain constitua relativement tôt une proportion importante du cheptel canin. La raison en est simple. L'immense majorité de la population rurale et quasiment tous les hommes, fermiers, pionniers et planteurs étaient chasseurs. Au Nord les immigrants avaient amené avec eux des types bouviers, bergers et dogues, notamment des

drover's dogs, ces conducteurs de bétail britanniques, mais les planteurs aristocrates du Sud avaient certainement fait venir rapidement un ou deux couples de *hounds* ou autres *harriers*. Comme nous le verrons plus loin des meutes se constituèrent assez rapidement dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et les chiens courants connurent un accroissement numérique et une démocratisation considérables. Le gibier était abondant et procurait une nourriture facile pour les chiens.

On croit trop souvent qu'en ce temps là, la *frontière* prenait son origine dans ce qui forme aujourd'hui l'état de New York, dans sa partie Est occupée par les fameux Mohawk. Ces raiders Iroquois menaçaient alors en permanence les communautés de fermiers. Il n'en est rien. En fait il faut préciser que nous entendons par ce terme la *frontière agricole* et celle-ci commençait bien plus au Nord-est dès les côtes du Maine chez les Abénakis. De plus l'extension du Massachusetts était empêchée par d'autres tribus d'Indiens et le Vermont ne fut colonisé que

1) BAUGY, *Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1687*, .E. LEROUX, Paris 1883.

2) *Travels through the states of North America and the provinces...* Tome I. p. 151.

juste avant la révolution américaine pour la même raison. A l'époque de cette révolution ce n'était encore qu'une zone frontière avec tous ses aspects déplaisants qui caractérisèrent longtemps encore le Kentucky et le

Tennessee par leur rudesse de mœurs et leur sauvagerie. Dans ce Nord-est extrêmement boisé, toujours en proie aux menaces indiennes permanentes un bon chien de protection était une nécessité.

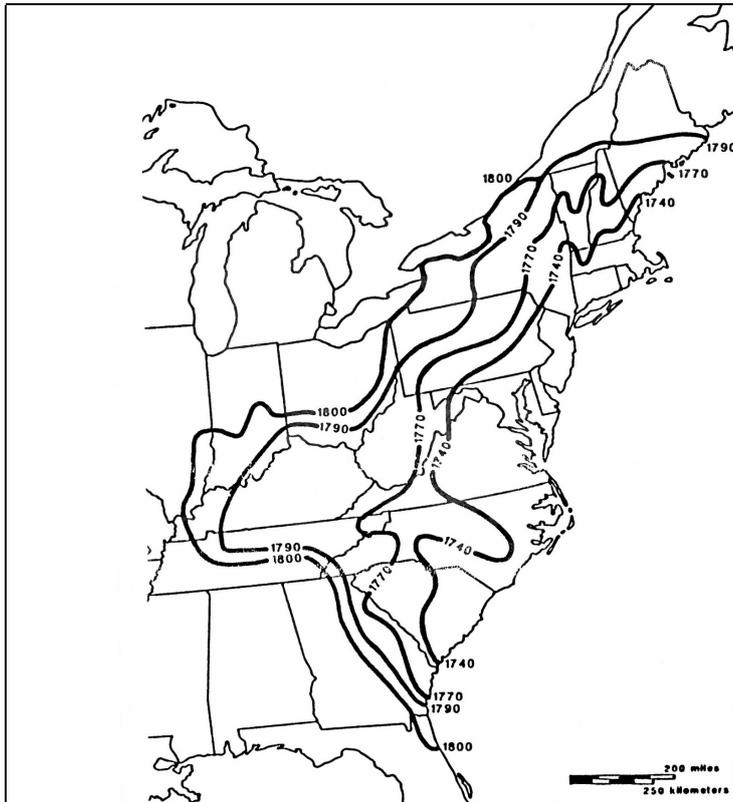


Fig. 1. Extension de la frontière agricole américaine jusqu'en 1800.

On notera le renflement central atteignant le Mississippi. Au nord, elle touche la frontière du Canada par les rives sud des lacs Ontario et Erié et au sud elle pénètre en Floride espagnole.

Carte extraite de "The American Backwoods Frontier: An Ethnic and Ecological Interpretation" de Terry JORDAN & Matti KAUPS. John Hopkins University Press. 1989. Baltimore & London. P. 13.

Toute cette immense région a été possession anglaise dès 1664, quand la Nouvelle Amsterdam hollandaise devient New York, moment où les colonies anglaises d'Amérique forment une entité unique. Plus au Sud existent alors les anciennes colonies cosmopolites peuplées de Hollandais, de Flamands originaires de l'actuelle Belgique, d'Allemands, d'Irlandais, notamment d'Ulster-Scots, de Suédois et de Finlandais. Ces derniers, quoique peu importants par le nombre, introduisirent néanmoins sur le sol américain la technique de la construction en bois utilisée pour la cabane en rondin des défrichements. Cette façon de construire s'étendra vers l'Ouest avec les vagues successives de pionniers de nationalités diverses qui l'auront adoptée (1). En Amérique, comme les Français au Canada, ils ont pu jouer un rôle identique dans le domaine de l'emploi canin dès le

XVII^e siècle. Car nous savons par ailleurs que dès le XV^e siècle:

"Les Finnois trouvent aussi d'excellents auxiliaires dans leurs grands chiens hargneux qui effraient les chevaux des Moscovites.... Ces chiens sont dressés à sauter et à mordre les naseaux des chevaux... En règle générale, grâce à leur flair, les chiens de chasse sont les meilleurs auxiliaires de la population lorsqu'il s'agit de débûser les brigands et les bandits de grand chemin qui se sont réfugiés dans les forêts". [Livre XI-8. Olaus Magnus.] (2)

Pourquoi les Finlandais, qui avaient une si longue expérience dans ce domaine, ne s'en seraient-ils pas souvenu dans un milieu naturel aussi ressemblant à celui de leurs origines européennes. Le danger moscovite étant remplacé par la menace indienne.

Les hounds d'Angleterre susceptibles d'être transférés en Amérique.

Au XVI^e siècle le renard était chassé à pied en Angleterre et les chiens étaient lâchés en relais afin de le

tuer car il était considéré comme nuisible. Les veneurs qui employaient des chiens courants, en général des *staghounds* pour le courre du cerf ou des *harriers* destinés au lièvre s'aperçurent que le renard procurait un sport beaucoup plus passionnant que ces gibiers et orientèrent leurs meutes vers la seule poursuite du renard. En ce temps, quand la vitesse laissait à désirer dans les meutes de chiens courants anglais, on n'hésitait pas à introduire du

1) JORDAN (Terry, C.), *American Log Buildings. An Old World Heritage*, 196 p. 1985. Chapel Hill; University of North Carolina Press. – JORDAN: New Swedens Role on the American Frontier: A Study in Cultural Preadaptation. *Geografiska Annaler*, 71B (1989) 2- p. 71-83. JORDAN & Matti KAUPS, *The American Backwoods Frontier: An Ethnic and Ecological Interpretation*. 1989. XVI+ 342p. Baltimore. John Hopkins University Press.

2) LUTZ (G.); Les chiens de guerre depuis le Moyen-âge jusqu'au début du XX^e siècle.

sang de *Greyhound*. Ce fait est avéré par le retour, après de nombreuses générations, de chiens de type lévrier dans les élevages de courants français, les Anglo-poitevins notamment dont les hautes origines venaient d'Ecosse. Dès 1689 la vénerie à cheval du renard prit son envol et à partir de 1750 on commença à élever en Angleterre des meutes uniquement dédiées au renard. Il est donc impossible d'affirmer, comme le soutient Schneider-Leyer (1960) que la première meute de *Foxhound* fut importée en Amérique en 1650. Il s'agissait à l'évidence de chiens de meute britanniques, des grands *staghounds* vraisemblablement, peut-être des *harriers* employés sur renard, mais pas de véritables *foxhounds*. Dans ce cas précis nous savons que le chevalier Robert Brooke fit voile vers l'Amérique à cette date avec sa famille, sa nombreuse domesticité et sa meute de *hounds* (1). Par contre il est avéré que ces chiens ont fait souche et que ces *hounds* ont essaimé en Amérique. Buchanan-Jardine dit fort justement que certains des chiens courants de Virginie (en 1937) pouvaient faire remonter leur ascendance jusqu'à cette première importation, mais qu'indubitablement bien d'autres chiens de meute furent importés dans les années suivantes. Que d'autre part, il existe des raisons sérieuses de croire que de nombreux *bloodhounds* suivirent le même chemin dans le passé. Tous contribuant à former le *foxhound* américain actuel. Toujours selon cet auteur, de nombreuses introductions de chiens français auraient eu lieu, notamment en Louisiane française et il faut rappeler

que le marquis de La Fayette a offert à Georges Washington en 1785 une sélection de trois chiens et de quatre lices qui étaient réputés pour leur grande taille et leurs voix graves "comme les cloches de Moscou". Ils étaient probablement de race Normande. La deuxième meute anglaise complète a suivi en 1742 seulement et même celle-là n'était pas formée de *foxhound* comme on les connaît à la fin du XVIIIe siècle. Cela ne signifie pas que des chiens isolés ou des couples, n'aient pas été emmenés dans les colonies entre les deux dates et plus tard. C'étaient fort probablement des chiens plus grands et plus forts, avec déjà une infusion de *Talbot*, ou encore de *Southernhound* qui descendaient des races de chiens courants du Sud-Ouest de la France. Les *staghounds* mesuraient de 65 à 70 cm, et selon Oberthur "étaient tricolores, avaient du nez, de la gorge et une belle tenue" à la fin du XIXe siècle. D'autre part la vieille race irlandaise des *Kerry Beagle* a aussi contribué à la formation des races américaines. Le *Coonhound noir et feu* en possède sûrement beaucoup de sang, mais il est impossible de préciser à quelle date cette infusion a été réalisée. Un *Coonhound* mâle peut mesurer jusqu'à 68/69cm au garrot et une liche de la même race jusqu'à 62 cm et plus. Il n'est donc pas étonnant qu'avec les races *Bluetick et Redtick Coonhounds*, les plus agressives, le *Coonhound noir et feu* compte parmi les meilleurs gardiens des races de chiens courants américains.

Le cas du *Sleuthhound* d'Ecosse.

Des spécimens nombreux de cette très vieille race subsistaient encore en Ecosse aux XVIIe et XVIIIe siècles. Selon des sources américaines elle aurait été créée au Moyen-âge à partir d'un certain nombre de races britanniques anciennes, comportant en premier le *Talbot*, la variété blanche du *Saint-Hubert ardennais*, le *Deerhound écossais*, le *Mastiff anglais*, voire d'autres variétés canines plus exotiques. Au XVIIe siècle le *Sleuthhound* se serait intégré dans la race *Bloodhound* de l'époque. Cela paraît curieux, car à cette date le *Saint-Hubert* était fixé depuis très longtemps sur le continent.

Le *Sportsmen's Dictionary* des années 1780 affirme à propos du *Bloodhound*:

"Le *Bloodhound* est de toutes les couleurs; mais en général d'une teinte brun noire, avec des plaques rougeâtres en divers endroits, particulièrement sur le poitrail et les babines..."

Et il continue plus loin:

"En qualité le *Bloodhound* ne diffère que peu ou même pas du tout du *Sluth-hound* (sic) écossais, sauf qu'ils sont d'une taille plus élevée, et pas toujours d'une couleur identique; car ils sont parfois rouges, sable, noirs, blancs, tachetés, et de toutes les couleurs mais le plus souvent bruns ou rouges".

Blaine, dans son *Encyclopedia of Rural Sports*, dit que selon son opinion il n'existe pas grand-chose permettant de distinguer l'un de l'autre le *Bloodhound*, le *Sleuthhound* et le *Talbot*. Mais Blaine écrivit cela au XIXe siècle.

Le *Sleuthhound* servait en Ecosse à la chasse du gros gibier et à la garde des domaines mais était aussi employé couramment au pistage des personnes, essentiellement des voleurs ou des forçats évadés dans la région frontalière entre l'Angleterre et l'Ecosse. C'était un chien d'utilité féroce qui ne se limitait pas seulement à pister sa proie, qu'elle fut animale ou humaine, mais encore passait à l'attaque sans hésitation, y gagnant une réputation méritée de méchanceté. Vers les années 1800 certains auteurs considéraient encore le *Sleuthhound* comme l'ancêtre du *Bloodhound*, ce qui est très improbable vue son ancienneté continentale, tandis que d'autres soutenaient que les deux chiens formaient une seule race?

La variété anglaise du *Sleuthhound*, le *Slewe Dogges* aurait même subi une infusion de sang de *Cuban Bloodhound* importé et serait devenue encore plus féroce que les chiens écossais, mais cette création n'aurait eu qu'une existence limitée. Ce n'était vraisemblablement qu'une sous-variété de ce chien de travail cantonnée dans la région frontalière du nord de l'Angleterre. Ce qui nous conforte dans son évocation ici est le fait que le *Sleuthhound* a joué un rôle non négligeable dans la création de quelques autres races dont notamment le *Old Texas Bloodhound* aujourd'hui disparu.

Réputé pour sa taille colossale, le *Scottish Sleuthhound* était plus grand et plus lourd que le *Bloodhound*, plus ressemblant au *Mastiff* dans ses allures, avec une tête plus large, des oreilles plus petites et une peau moins plissée. Cette race avait les épaules larges et

1) BUCHANAN-JARDINE, Sir John: *Hounds of World*; London. 1937.

un poitrail fort et bien descendu. Elle était très estimée pour sa grande vigueur, son énergie et sa force brutale.

La robe était courte, dure et habituellement de couleur fauve, noire, noire et feu ou bringée, avec souvent des marques blanches au plastron et aux pieds, mais on en

trouvait aussi dans les teintes rouges ou feu avec le dos noir, ces derniers coloris sont ceux du *Bloodhound* moderne actuel. La taille moyenne tournait autour de 80 cm.



Fig. 2. Portrait de John Campbell (1696-1782) Lord Glenorchy, plus tard 3^e comte de Breadalbane, vers 1735; par Enoch Seeman. Exemple de *Sleuthhound*. (https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Seeman_Glenchorv.jpg) © DR

Les *hounds* en Amérique anglaise.

Nous savons maintenant que des *hounds* anglais furent introduits en Amérique dès le début de la colonisation et les grands propriétaires terriens notamment

s'y livraient à des chasses à pied ou à cheval avec des meutes. La première meute pour laquelle des archives détaillées sont disponibles appartenait à lord Thomas, 6^{ème}

baron Fairfax, qui s'établit en Virginie vers 1746/47. Fairfax (1691-1782), un aristocrate du Yorkshire avait hérité de sa mère de très vastes domaines en Virginie du Nord, où fut même fondée une agglomération portant son nom. Vers l'âge de 50 ans il vendit son château et ses autres biens en Angleterre et se retira en Virginie, emmenant sa meute pour s'y livrer à sa passion de la vénerie. George Washington, autre veneur de renard passionné chassait souvent avec Fairfax et finalement monta sa propre meute. Aussi ces chiens courants connurent une diffusion régulière à partir des années 1760. Certaines familles étaient composées d'animaux grands et forts car des infusions de *Bloodhound* de l'époque avaient eu lieu également.

Il faut préciser que ces *hounds* des XVIIe et XVIIIe siècles ne ressemblaient guère au *Foxhound* anglais des meutes à renard du XIXe et XXe siècles. Ils arboraient des oreilles bien plus longues et non coupées, des pattes de renard à la place des pattes de chat, des jambes droites. Ils étaient d'une ossature plus légère et montraient des lignes plus fines avec un pelage moins fin. Les couleurs étaient très diverses: noir et fauve, foie, noir, fauve, blanc, truité bleu et tricolores –noir, blanc et fauve, etc... Les tailles variaient énormément et le type était assez peu fixé. Les standards des *Foxhounds américains* actuels et de leurs diverses sous-races comptent pour les chiens des tailles allant de 56 à 63,5 cm et pour les chiennes de 53,5 à 61 cm. Dans le temps, ces chiens de meute étaient dressés à la poursuite des cerfs, des ours, des loups quand il y avait encore des primes sur leurs têtes, des pumas, des lynx et des chats sauvages (*bobtail*). Quand le gibier était abondant et que le pays formait une barrière d'abattis et de marais densément boisée et quasi impénétrable, la chasse à courre était la caractéristique reconnue d'un sport superbe et d'une catégorie d'hommes. Que ces meutes ne courraient pas seulement les animaux est une réalité bien connue. Leurs éléments les plus féroces étaient sélectionnés pour une utilisation plus spécialisée contre les adversaires humains. Il existe dans ce domaine des renseignements indirects mais précis dès le milieu du XVIIIe siècle.

Dans une lettre Benjamin Franklin, le futur ambassadeur des *Insurgents* à la cour de France suggéra dès 1755, comme organisateur de la milice de Pennsylvanie contre les raids des Indiens l'utilisation de chiens éclaireurs et d'attaque.

"Ils devraient être grands, forts et féroces et hardés par une laisse à lévrier (slip-string) afin d'éviter qu'ils ne se fatiguent en courant partout et provoquent la découverte du parti en aboyant les écureuils..."

etc. et il conclut:

"ceci était la méthode des Espagnols pour protéger leurs frontières".

La légende noire du Kentucky

Au tout début de la colonisation de la vallée de l'Ohio, vers les années 1770, les rudes pionniers anglo-américains eurent fort à faire pour se défendre contre les incursions des Indiens Cherokees et Shawnees. Ces derniers, surtout, étaient des raiders redoutables qui

Personne ne réagit aux suggestions de Franklin, mais elles ne restèrent pas ignorées de certains, car autour des Années 1760 se produisirent plusieurs initiatives concernant cette thématique. On peut en conclure légitimement que des animaux de ce type pouvaient déjà exister dans l'Amérique anglaise.

En 1763, pendant la guerre contre le chef indien Pontiac, le colonel H. Bouquet, un Suisse au service des Anglais, écrivait à lord Amherst, son commandant en chef:

"Les commissaires ont décidé, sur ma recommandation de faire venir d'Angleterre cinquante couples de *bloodhounds* qui seront affectés aux détachements montés, envoyés contre les chasseurs de scalps. Cette mesure dissuadera les Indiens plus efficacement de cette manière de faire la guerre que nos troupes n'en seront jamais capables".

Comme on peut le constater on attendait beaucoup de ces nouveaux auxiliaires. De quelle race était-il question et qu'est-il advenu de tout ceci? Ce n'est malheureusement pas connu même si une référence récente affirme que la tentative a été menée à son terme (1)? Etaient-ce des *Slewe Dogges* de la frontière écossaise?

L'année suivante, John Penn, lieutenant/gouverneur de Pennsylvanie de 1763 à 1771, relança l'idée en proposant que

"chaque soldat recevra trois shillings par mois qui amènera avec lui un fort chien, qui sera jugé apte à être employé à découvrir et pourchasser les sauvages. Il leur est recommandé de s'en procurer autant que possible, mais sans excéder 10 par compagnie. Chaque chien devra être tenu en laisse et conduit par son maître".

Cela encore laisse entendre un usage privé, antérieur à la mobilisation.

Paul Mégnin cite un *Anglais anonyme* qui fait paraître un mémoire en 1769, sur *l'emploi des chiens contre les sauvages d'Amérique*. Je soupçonne beaucoup cet anonyme d'avoir repris les idées de Bouquet, de Penn, voire de Franklin et de les avoir mises en forme, mais ce qui apparaît bien est la nature de ces chiens. Il s'agit de faire que

"chaque cavalier aura avec lui un gros chien de chasse... d'un grand usage pour découvrir l'ennemi caché en embuscade et de le suivre à la piste; ils saisisent le sauvage par ses parties charnues et donneront par là le temps à leurs maîtres de le joindre; ils ajouteront aussi à la sûreté du camp pendant la nuit par leur vigilance en donnant l'alarme à l'approche de qui voudrait les surprendre.

En résumé de toutes ces propositions, ces animaux devaient être patrouilleurs, pisteurs et attaquants le jour et sentinelles la nuit sous un gabarit de gros chien de vénerie. Peu après ces évocations un peu théoriques apparaîtra un épisode beaucoup plus pratique.

1) DELAGE (D), 2008, Vos chiens ont plus d'esprit que les nôtres, *Cynophilie Française*, n° 141.

chiens pisteurs afin de pouvoir suivre les raiders Indiens. Pour ce faire ils auraient nourri ces animaux avec la chair des Indiens tués afin de les rendre vraiment féroces (1). Reste à savoir si cette histoire qui a longtemps courue et a été souvent répétée est vraie? Cela est difficile parce qu'elle n'a pas encore été prouvée avec certitude, mais il est avéré que les gens du Kentucky possédaient des chiens d'attaque et pisteurs de ce genre. Dans cette période initiale l'organe de défense traditionnel en Amérique anglaise, la milice, formée par tous les hommes en âge de porter des armes (en général de dix-huit à quarante cinq ans) mit un certain temps à s'organiser et ne peut être incriminée formellement dans cette pratique. Lors des raids indiens inopinés elle a souvent semblée dépassée et inefficace. Par contre des formations militaires privées opéraient spontanément sans se soucier des restrictions réglementaires et morales observées par la milice. Par leur indépendance totale à l'égard des autorités et leur extrême détermination focalisée sur la vengeance, ces groupes peuvent être considérés comme les précurseurs des futurs mouvements de *Vigilants*. Inspirés par un intérêt personnel très fort, ils étaient très motivés et se battaient avec férocité sur les marges de la frontière de colonisation. L'un de ces groupes les mieux connus était les Mason County

Minute Men (2). Il ne serait pas étonnant que des membres de ces groupes dits "d'autodéfense" se soient livrés à ce genre d'excès.

Quoiqu'il en soit, c'est ainsi qu'est née la légende noire des débuts de l'histoire du Kentucky qui rejoint la réalité des chiens à esclaves du vieux Sud. Que le lecteur veuille bien ne pas tenter un procès d'intention. Je me contente de relater et tente d'expliquer selon les sources disponibles. Car sans remonter dans ce domaine sensible à l'exemple déplorable des conquistadors espagnols sur le continent américain, il est maintenant connu qu'à la même époque et jusque loin dans le XIXe siècle ces pratiques existaient aussi bien en Europe qu'en Asie. En Sardaigne les brigands n'empêchaient nullement leurs *Dogo Sardo* tueurs de se repaître de leurs victimes humaines et les bandits calabrais y encourageaient même leurs *Bucciriscu calabrese*. A leur sujet Alexandre Dumas relate dans *La Camorra et autres récits de brigandage*, des faits aussi précis qu'horribles qui n'offrent, hélas, aucun verni romanesque. Au Tibet certaines variétés des grands chiens de l'Himalaya dévoraient des esclaves *meunes* sur la piste desquels ils étaient lâchés afin d'entretenir leur dressage. La cruauté humaine est universelle et se manifeste en de nombreux points du globe.

Un témoignage de contemporain

Vers la même époque un colon de Caroline du Sud voyait avec beaucoup d'appréhension la guerre s'approcher de sa résidence dans le district d'Orangeburg. Craignant les représailles de l'Armée anglaise car ses fils servaient dans l'Armée américaine, il décida d'abandonner son établissement. Chargeant ses biens meubles sur des chariots, il partit le 15 avril 1778 avec toute sa famille, ses esclaves et son cheptel au-delà des Alleghanyes. Il y mènera une vie errante pendant quatre ans entre les frontières de la Géorgie et celles de Virginie. Voilà ce qu'il nous dit sur son escorte canine:

"Six chiens m'accompagnèrent dans le cours de ma vie errante. On douterait de ma véracité, si j'osais dire jusqu'à quel degré de perfection ce nouveau genre d'existence avait élevé leurs connaissances. Tour à tour, deux d'entre eux montaient la garde toutes les nuits avec un de mes gens.

Quand mes enfants allaient dans les bois, mes chiens ne manquaient jamais de les y accompagner, dans la crainte qu'ils s'égarerent. Un cerf que nous avions blessé, alla mourir à 17 milles de notre camp; ils le suivirent, vinrent nous informer de sa mort, et nous conduisirent au lieu où il était tombé. Un être aussi parfait et aussi utile n'est-il pas un être plus respectable qu'un homme méchant? [P. 257] ... La nuit, d'heure en heure, deux de mes gens, accompagnés de quelques chiens, faisaient une ronde exacte. [P. 241]". (3)

Par malchance l'auteur ne nous fournit aucune indication sur le type de ces chiens, mais du fait de leurs capacités de pistage, il paraît logique d'en déduire une bonne proportion de sang de chien de chasse et même de chien courant. Leurs fonctions de garde et de défense sont bien mises en évidence par contre.

Les chiens de troupeau

En parallèle à l'introduction des chiens courants employés à la garde, à la défense et à l'attaque, une autre variété canine sera transférée sur le continent nord-américain à une date relativement précoce.

Dans ce genre de recherche il faut travailler selon l'axiome: "pour trouver le chien il faut chercher son utilisateur". Cela pourra être le chasseur, l'éleveur, le

bouvier, le berger, voire le militaire et ce sera d'autant plus vrai dans ce cas particulier. Du fait de son potentiel atavique d'agressivité cette catégorie de chiens se verra confier les mêmes fonctions défensives des maîtres que les courants, alors qu'au départ son rôle consistait à travailler auprès des troupeaux de bovins et de porcs.

Les chiens de troupeau antillais

Il est fort probable que le *herder dog* américain naquit simultanément en Caroline du Sud, colonie

anglaise, et en Louisiane française à une date précoce. En Caroline il a débarqué de la Jamaïque où il aurait constitué un facteur réel des pratiques de l'élevage bovin à partir de l'occupation de l'île par l'Angleterre en 1655. Les

1) BAKELESS (John), 1939, *Daniel Boone*, William Morrow & Co., New York, p. 148. BAUR (John), p. 185.

2) ROHRBOUGH (M.) p. 30-31.

3) "*Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'état de New York*" par un membre adoptif de la Nation Onéida. Tome II. Paris An IX-1801.

Britanniques y avaient repris le système d'élevage des rancheros espagnols en le rendant plus élaboré sur le plan technique et moins extensif. Le rôle des chiens de troupeau dans ce système reste encore trop peu connu, mais il est très probable que les éleveurs anglais, qui connaissaient leur emploi dans les Iles Britanniques dès le XVI^e siècle, en aient fait un usage journalier en Jamaïque. A la même époque les boucaniers de Saint-Domingue utilisaient de rapides mâtins, sauvages et racés, pour leurs chasses aux porcs et bovins sauvages. Après 1655 ils transfèrent cette pratique à la Jamaïque et après 1700 en Louisiane. Il paraît tout à fait vraisemblable que ces mâtins de chasse, intelligents et agiles, soient devenus des chiens bouviers sous l'influence des techniques de gardiennage en usage dans les hautes terres britanniques, notamment lorsque la

chasse au bétail sauvage évolua vers la conduite de troupeaux domestiques à partir des années 1660.

D'autre part les Espagnols avaient réussi apparemment à convertir des descendants restés domestiqués de leurs chiens d'attaque de la Conquista en gardiens de leurs troupeaux depuis un certain temps (1). Les Britanniques complétèrent probablement cette transition en faisant de ces chiens de garde antillais de véritables chiens de troupeaux (2).

Avec le système d'élevage antillais et le bétail partiellement originaire de Jamaïque, ce sont les chiens d'accompagnement qui débarqueront sur le continent nord-américain. La Caroline du Sud en sera l'une des portes d'entrée.

Les chiens de troupeau en Caroline du Sud.

Avant 1675 cette province ne possédait pratiquement pas de bétail. Le noyau de l'élevage bovin commença à se mettre en place à partir du port de Charleston à cette date. Il se propagea ensuite vers l'arrière-pays proche jusqu'en 1715 où celui-ci commença à être saturé. A partir de 1715 les bovins remontèrent le long des basses vallées des rivières Edisto, Salkehatchie et Savanna jusqu'en 1740. Devenant de plus en plus extensif cet élevage poursuivit alors sa progression vers le nord-ouest et couvrait entre 1720 et 1760 une aire s'arrêtant à la Fall Line. Cette marque constitue une limite qui traverse le Piedmont des Appalaches du nord-est au sud-ouest où les rivières cessent d'être navigables.

Les techniques de "ménage" de ces troupeaux dont une partie non négligeable devint rapidement férale comportaient deux éléments.

D'une part et selon Sandra Myres

"A l'est des Appalaches, les Anglais éleveurs de bétail guidaient leurs troupeaux à pied, avec parfois l'aide de chiens bergers ou bouviers bien dressés." (3)

D'autre part opéraient simultanément des "gardiens" montés, munis de fouets à bestiaux anglais, eux aussi, accompagnés de chiens.

Curieusement les documents historiques des débuts de la Caroline, comme ceux de la Jamaïque sont muets sur le sujet des chiens de troupeau. Or, la population des pionniers, utilisateurs des enclos à bétail et des corrals employait très certainement des mâtins, éventuellement d'origine jamaïquaine au départ, pour rassembler les bovins et les porcs, une méthode qui restera une base durable de l'élevage extensif dans les pinèdes du Sud des futurs Etats-Unis jusque dans l'est du Texas.

Les chiens venus des Antilles seront rejoints dès les débuts du développement de l'élevage par des exemplaires du "*old English working bulldog*" venus des Iles Britanniques. Cette souche y était utilisée à la conduite des bovins et à la garde des biens tout en étant mis à

contribution dans les combats contre des taureaux et d'autres chiens. Ces "working bulldogs" étaient bien différents du Bulldog anglais actuel. Leur caractéristique principale était une robe montrant une grande proportion de couleur blanche. Ils pénétrèrent aux Amériques par le port de Charleston d'où ils ont essaimé d'abord vers les colonies du Sud: Carolines Sud et Nord au début, puis vers la Géorgie, avant de poursuivre vers les futurs états tels le Tennessee et l'Alabama. Ils conduisaient le bétail et chassaient les cochons sauvages et à l'occasion se battaient contre les prédateurs comme loups, coyotes, pumas et n'hésitaient pas à s'attaquer aux ours. Ces chiens portaient des noms variés: *old English white*, *white English*, *old southern white*, *Alabama bulldog*, *American pit bulldog*. Leurs descendants ont donné au siècle dernier l'American Bulldog actuel, une race non encore reconnue par la F.C.I. mais dont les effectifs commencent à se manifester sérieusement aussi bien aux Etats-Unis que dans le monde entier.

Aujourd'hui, la race très rare du *Grand Bulldog Rouge* existe toujours dans quelques régions isolées de Louisiane où ses représentants sont réputés d'incorruptibles gardiens mais inutilisables avec le bétail. Par ailleurs dans le Sud des Etats-Unis on trouve aussi le *Bulldog Bringé*, doté lui aussi d'une nature très agressive et qui lui aussi se révèle sans aucune aptitude pour la conduite du troupeau. Comme indiqué précédemment, le *Bulldog blanc* avec des petites marques feu ou bringées est par contre très bon comme bouvier conducteur de gros bétail.

Sur le plan racial il semble évident que les souches antillaises et britanniques ont été croisées abondamment, d'où ces souches et familles reliques, cantonnées souvent dans des zones isolées où elles ont réussi à se maintenir grâce à leurs qualités propres.

La Louisiane française

La deuxième porte d'entrée du chien de troupeau antillais sur le continent nord-américain se situe en

Louisiane française. Dès 1710 les bovins d'origine hispanique s'y étaient multipliés de manière considérable, sans compter les innombrables porcs originaires de Saint-

1) Nous les rencontrerons un peu plus loin.

2) JORDAN (T.-G.); SMITH (Ch.-H.); PLANHOL (H. de); LUTZ (G.)

3) MYRES (Sandra, L.), 1969, "The Ranching Frontier" in "*Essays on the American West*", Austin.

Domingue. Cette île avait aussi été le laboratoire des pratiques d'élevage acquises et fixées dès avant les années 1690. Selon Jordan (1) les immigrants en Louisiane venus de Haïti y auraient aussi introduit le chien de troupeau espagnol pour les aider dans la conduite du bétail, une technique pratiquée par que les habitants français antillais de la même manière que celle qu'auraient réussie les britanniques à la Jamaïque puis transférée en Caroline du Sud.

Pendant le XVIIIe siècle a aussi pénétré dans le sud de cette région, les futurs Etats-Unis, ce que Ch. H. Smith dénommera "*Drover Dog or Cattle Dog of Cuba and Tierra Firme*". Selon cet auteur, qui les a rencontrés personnellement, ces bouviers avaient "la forme du Danois (de Buffon) et les teintes d'un loup, avec une longue queue écourtée, avec généralement une tache noire au-dessus des yeux et couvrant leurs petites oreilles semi tombantes; leurs yeux sont petits, très clairs et leur poil est dur. Il y en a qui sont aussi forts en squelette et en masse musculaire que des mastiffs, mais il est probable que ce sont des croisés avec la race des "*Dogues de Cuba*". Ce chien a été employé de longue date en Floride espagnole jusqu'à l'intégration de ce territoire dans les Etats-Unis d'Amérique en 1819, et son utilisation comme gardien efficace s'y poursuivra par après.

Le même emploi était assuré par un dogue plus petit appelé aussi "*Dogo Cubano*" mais de couleur blanche, lui aussi d'origine hispanique ancienne. Ces dogues blancs sont évoqués par des auteurs variés. REVOIL (2) décrit le Dogue de Bordeaux qui a "le poil tout blanc, ou blanc et noir, ou fauve bronzé". Aux Philippines on trouvait le "*Chien blanc des Moros*" également d'origine espagnole. Alors quand on évoque aux Etats-Unis les diverses variétés de "white bulldogs" il n'est pas hérétique de supposer là aussi une infusion de sang de "*Dogo Cubano blanco*". Car tous ces chiens étaient de purs chiens d'utilité pour lesquels le seul critère d'élevage se situait dans leur efficacité. Ce n'étaient pas des "pets" choyés par leurs maîtres pour leur beauté et

élevés dans ce but. Dans cette Amérique plutôt primitive, à la jonction des XVIIIe et XIXe siècles, ces diverses souches et variétés canines ont certainement été diffusées largement en Louisiane espagnole et au Texas. Nous les y retrouverons quelques décennies plu tard.

Sur la frontière indienne le besoin en chiens de protection s'intensifia pendant la guerre d'Indépendance et notamment lors des années 1777 et 1781, périodes de menaces indiennes particulièrement intenses et graves. Ainsi en janvier 1783, par exemple, un comité formé de délégués des différentes "stations" de pionniers du Tennessee se réunissait à Nashville et décidait: "que six espions devaient être déployés en permanence afin de découvrir les mouvements de l'ennemi, aussi longtemps que nous serons en mesure de les rétribuer. Chacun devant toucher 75 boisseaux de blé indien (maïs) par mois" (3). Ces éclaireurs emmenaient souvent leurs chiens avertisseurs en patrouille. Comme une forte immigration se produisit outre Appalaches après 1781 il fallait rassurer les nouveaux arrivants. Et comme ces périodes où les manifestations d'hostilités de la part des Indiens se renouvelèrent de décennies en décennies avec l'arrivée de nouveaux colons elles entraînaient de temps en temps le recours récurrent à des chiens de protection. Ainsi un fait particulièrement curieux en ce domaine est l'apparition sur la frontière de Géorgie centrale de chiens dressés à la recherche des rôdeurs Indiens (4): "Dès l'aube, chaque matin, le défrichement, ainsi qu'étaient désignés universellement les terrains dégagés, était patrouillé par un éclaireur circonspect, toujours précédé par ses chiens, qui semblaient aussi pénétrés de leur devoir et aussi consciencieux dans son accomplissement que ne l'était leur maître. Quand il signalait toute absence d'Indiens, les travaux agricoles recommençaient et les sentinelles retournaient à leurs postes". On retrouve donc au début du XIXe siècle aux Etats-Unis, la même technique qui avait été mise en œuvre au Canada français à l'époque de la fondation de Montréal en 1645 et qui y avait fait ses preuves.

Les mâtins d'attaque allemands "Hatzrüden" et leur introduction en Amérique selon la démonstration de Walter Le Bon en 1970

Dans sa thèse sur "*The Catahoula Hog Dog- A Cultural Trait of the Upland South*" soutenue à la Louisiana State University de La Nouvelle Orléans en 1970, W. Le Bon développe avec maints détails une démonstration selon laquelle des mâtins d'attaque d'Allemagne du Sud et d'Autriche, qu'il dénomme "*Boar dog*" ont été introduits dans la colonie de Géorgie vers le milieu du XVIIIe siècle.

Il écrit:

"Ce qui rendait le *Boar Dog* inhabituel parmi les chiens de chasse était sa propension à retenir le gibier jusqu'à l'arrivée des chasseurs (Wagner 1952, Howell 1967). Wagner affirme qu'ils ne maintenaient pas seulement des ours, des sangliers et des cerfs, mais aussi des bisons

européens". Ce qui est effectivement prouvé par des gravures de Riedinger.

Le Bon argumente avec la citation suivante:

"En 1719 un ouvrage allemand sur la chasse de Fleming décrit le dressage du *Boar Dog*: "Ils sont tenus par un collier et lancés d'abord sur des porcs de taille moyenne jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment entraînés pour être lâchés sur des sangliers. Finalement ils chassent de jeunes ours et sont éduqués à les saisir aux oreilles. Ils ont des stries jaunes et brunes, l'air méchant et semblent dotés d'un mauvais caractère". Puis: "Le dogue allemand, et son ancêtre *Boar Dog* disparu, ont des ressemblances avec le *Catahoula Hog Dog*. Toutefois il y a une grande distance de l'Allemagne du Sud (où la plupart des *Boar Dogs*

1) JORDAN p.121-122.

2) REVOIL (Bénédict Henry): p.114.

3) ROHRBOUGH (William), J:"*The Trans-Appalachian Frontier*" p. 51.

4) SPARKS (William, H.), "*The memories of Fifty Years*". Philadelphia. Claxton, Remsen & Haffedinger.1872.

étaient en service) et *Catahoula Parish* en Louisiane. Cependant, il est bien établi historiquement qu'au moins un immigrant venu d'Allemagne en Amérique du Nord amena avec lui des Boar Dogs. En 1750, Jonathan Plott arriva avec sa famille et ses chiens en provenance de Heidelberg et s'installa dans l'ouest montagneux de la Caroline du Nord. (Rice & Dahl 1967). Les descendants de la meute de chiens à ours de Plott sont connus sous le nom de Plott Hounds et existent de nos jours sous deux types: le Plott à oreilles longues et le Plott à oreilles courtes. Les chasseurs américains du siècle dernier croyaient que le Plott à longues oreilles était plus proche du *Boar Dog* originel que Plott amena d'Allemagne (Rice & Dahl 1967). En réalité le Plott à oreilles courtes est plus proche du Boar Dog, car le Plott à oreilles longues affiche de nombreux traits de chien courant (il ressemble à un petit Bloodhound bringé), il est très probable que le Plott à oreilles courtes est plus près du mâtin primitif et que celui à oreilles longues possède parmi ses ascendants un chien courant (probablement un Bloodhound). Les Plott à oreilles courtes ont plus de

vitesse et fournissent en général des combattants plus efficaces et bien meilleurs dans l'esquive avec des gibiers tels que ragots et ours. Pour ces raisons les chasseurs contemporains préférèrent la variété à oreilles courtes. Le Plott Hound descend d'un petit cheptel de Boar Dogs. Puisque Jonathan Plott a amené ses chiens d'Allemagne, d'autres immigrants germaniques en firent probablement de même. Ainsi des Salzbourgeois dont une partie fut chassée de leur archiduché et recueillie autour d'Augsbourg. L'Allemagne du Sud et l'Autriche constituaient alors la zone d'origine des mâtins d'attaque à robe de couleur merle".

Une peinture d'un maître anonyme de l'espace danubien datée des années 1740 montrant des Pandours slovènes ou croates chassant l'ours à l'épieu avec ce type de mâtins d'attaque essorillés nous fournit à la fois une représentation très fidèle de leur aspect ainsi qu'une preuve sous la forme d'un artefact.

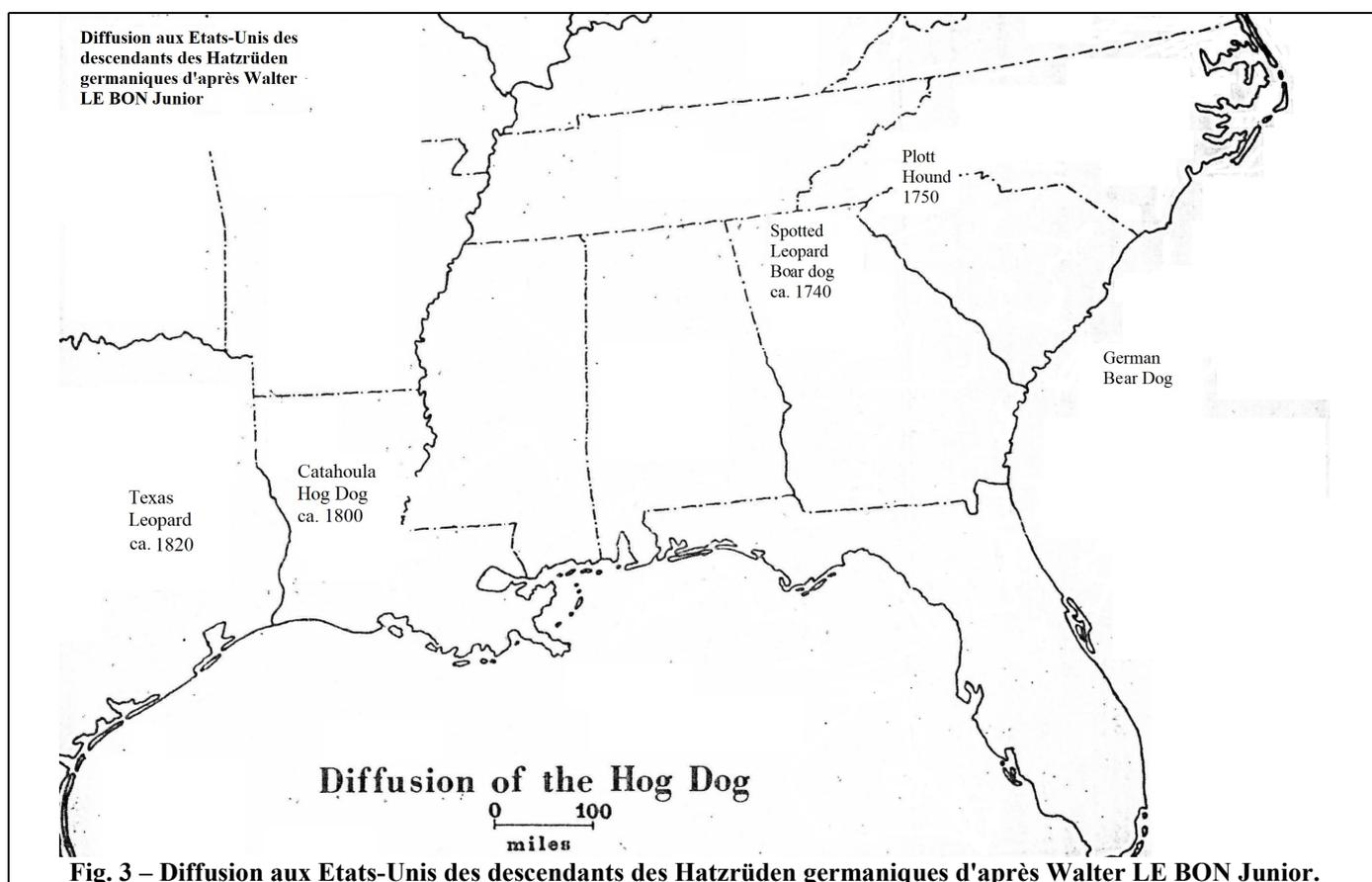


Fig. 3 – Diffusion aux Etats-Unis des descendants des Hatzrüden germaniques d'après Walter LE BON Junior.

Les Salzbourgeois aux colonies anglaises d'Amérique.

Un petit résumé historique s'impose ici. Sous le règne de l'archiduc Léopold, Anton comte de Firmian (1727-1744) les protestants furent chassés de l'archiduché de Salzbourg, sous le prétexte d'avoir voulu fomenter une conjuration. Ils eurent beau faire valoir leurs droits, l'expulsion se poursuivit sans pitié. Ainsi quelques 30.000 sujets paisibles et travailleurs durent quitter le pays pendant l'hiver 1731-32. Ils trouvèrent un accueil à l'étranger, d'abord à Augsbourg où l'évêque les protégea puis en Prusse notamment.

Or en 1732 venait d'être fondée la colonie de Géorgie par James Oglethorpe et le premier établissement créé à Savannah en 1733 par des Anglais aventureux. La même année arrivèrent les premiers Salzbourgeois luthériens, des montagnards alpins qui voulaient s'installer dans les montagnes de l'arrière pays appalachien. Ce vœu leur fut refusé car une menace double pesait sur la colonie. D'une part les Espagnols de Floride attaquaient fréquemment les établissements et de l'autre la menace indienne était considérée comme bien trop présente et les montagnes trop loin de la côte.

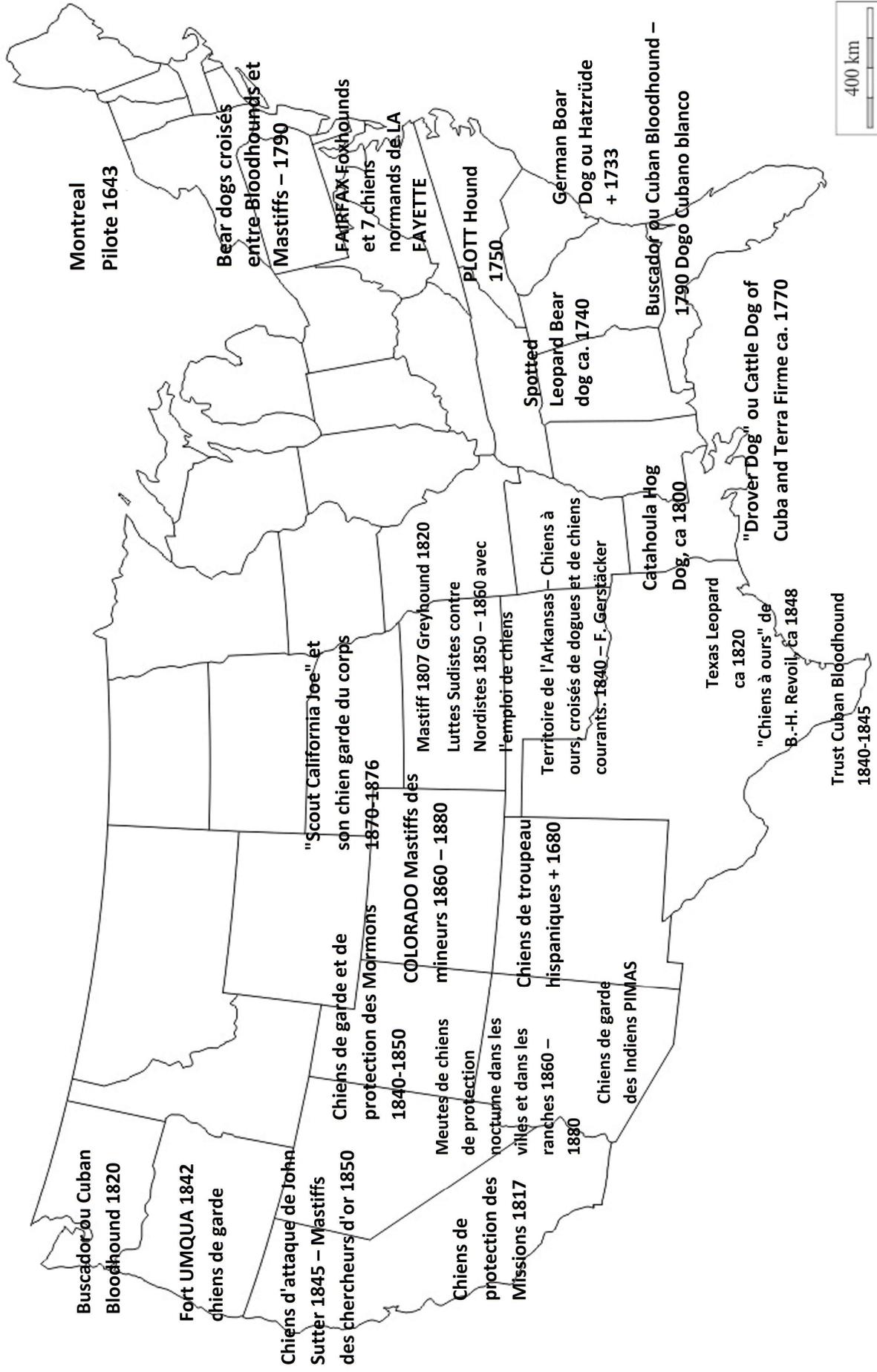
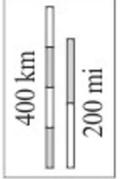


Fig. 3 bis: Diffusion aux USA des races canines européennes

W. Le Bon reprend sa démonstration:

"On leur attribua alors un grand espace marécageux sur la côte. Ils ne se sentirent jamais à l'aise à Ebenezer et lorsque d'autres compatriotes vinrent les rejoindre ils finirent par s'installer trois ans plus tard sur une haute terrasse du fleuve Savannah. Puis de nouveaux arrivants construisirent Bethany et Goshen non loin de New Ebenezer. En 1741 ils étaient déjà 1200 en Géorgie et ils continuèrent à arriver au moins jusque dans les années 1750 et curieusement en 1780 un *chien à ours tacheté façon léopard* est signalé en Géorgie du Nord. L'hypothèse, que les Salzbourgeois aient amené avec eux des mâtins à sanglier tachetés de couleur merle, ne peut être rejetée de prime abord car l'évidence circonstancielle est forte. Ils venaient de régions germaniques où des chiens de cette teinte existaient et après leur arrivée en Amérique des mâtins léopard – tachetés sont signalés en Géorgie où ils servent à chasser et coiffer les ours.

En outre ces chiens tachetés de Géorgie devaient posséder des qualités tellement évidentes que Henri, le fils de Jonathan Plott, infusa dès 1780 du sang de cette race dans sa meute. Aussi est-il raisonnable de penser que les aptitudes que Plott recherchait pour ses chiens étaient d'autant plus susceptibles de se retrouver dans un mâtin des Salzbourgeois de couleur merle que dans une race non apparentée".

Voilà l'argumentation d'un chercheur américain qui s'est longuement penché sur cette problématique. Or dans cette démonstration on trouve d'une part des faits indéniables tels que le Plott ou encore le Catahoula de Louisiane et de l'autre des conjonctures vraisemblables

comme les chiens tachetés des Salzbourgeois. En ce qui concerne notre thématique, il n'en demeure pas moins que tous ces animaux faisaient des chiens d'attaque et de défense redoutables. S'ils étaient capables de s'en prendre à un ours adulte, un homme, que ce fut un Blanc, un Indien ou un Noir ne devait pas les impressionner beaucoup plus.

A ce propos on peut compléter cette démonstration de Le Bon par d'autres témoignages précis, plus tardifs, concernant les mâtins d'attaque et situés dans les années 1840. Le premier provient d'un Français, Bénédicte Henri Revoil, un littérateur qui se rendit aux Etats-Unis en 1842, où il séjourna plusieurs années pour y voyager et s'y adonner à toutes les chasses possibles dans plusieurs états, aussi bien dans le Nord qu'au Sud. Au Texas il signale l'emploi de ces chiens spéciaux, dressés en priorité à chasser l'ours mais aussi le puma et les pécaris. Il les évoque avec justesse dans ses "Chasses dans l'Amérique du Nord" [p.145] car il les a vu à l'œuvre. "La meute de chiens était superbe. Tous étaient dressés à la chasse à l'ours et appartenaient à une race croisée de bouledogues et de chiens courants. Leur peau portait les traces de blessures faites par les bouts des pécaris et les ongles formidables des ours". Sous le terme *bouledogues* Revoil entend évidemment toute race canine à face camuse, ce qui peut englober les diverses souches et familles qui ont déjà été évoquées et d'autres à venir.



Fig. 4 Maître inconnu de l'Espace danubien, vers 1740. Vénérie du cerf avec des pistolets. Chiens Hatzrüden susceptibles d'avoir accompagné les salzbourgeois en Caroline du Sud. Deutsches Jagd- und Fischereimuseum, Munich.

Comme ces chiens vivaient le plus souvent en liberté autour de la maison du maître de la ferme ou du ranch, celle-ci était bien gardée contre toute intrusion étrangère, qu'elle fut indienne, mexicaine ou même anglo-américaine (1). Ce ne fut que sur le tard, vers la fin du XIXe siècle, après 1880 que fut introduite l'habitude d'enfermer les chiens de chasse dans un chenil. Au Far West aussi la menace était devenue bien moindre alors et quelques chiens à l'attache suffisaient pour garder les propriétés.

Le deuxième témoin est l'auteur allemand Friedrich Gerstäcker, lui aussi grand chasseur et voyageur. Il décrit une chasse à l'ours dans le territoire de l'Arkansas lors de laquelle on voit opérer deux types de chiens très différents:

"...et bientôt les *hounds* (chiens courants américains) l'entourèrent en hurlant. Immédiatement après les autres chiens plus robustes, un croisement de courants et de dogues se précipitèrent sur lui, et alors commença une lutte acharnée, car l'ours ne pouvait plus grimper et se battait

pour sa vie avec sa patte droite, debout sur ses pattes de derrière". (2)

Lors d'une autre occasion où Gerstäcker chassait avec un jeune Anglais nommé Erskine il évoque

"un *grand mâtin de couleur brune* qui avait attaqué l'ours avec une rage terrible, fut précipité au loin, sanglant et hurlant, touché par l'énorme patte de l'ours".

A l'issue de cette bagarre 5 chiens furent tués; Erskine qui avait attaqué l'animal au couteau pour sauver ses chiens trouva également la mort et Gerstäcker fut blessé. Il ne restait que 6 chiens vivants. Dans cette affaire 50% de l'effectif canin disparut, sans compter la mort de l'un des chasseurs et une blessure sérieuse chez le deuxième. Certaines chasses à l'ours pouvaient coûter très cher et les chiens devaient être d'un courage à toute épreuve et retourner au combat même en étant blessés. D'où la présence chez les pionniers d'un nombre de chiens qui nous paraît énorme aujourd'hui mais qui trouvait sa justification à cette époque.



Fig. 5 Maître inconnu de l'Espace danubien, 1740. Pandours chassant l'ours dans l'Empire austro-hongrois: type canins susceptibles d'avoir accompagné les salzbourgeois en Caroline du Sud. Deutsches Jagd- und Fischereimuseum, Munich.

Récapitulons quelques chiffres fournis par cet auteur: 12 chiens appartenant à un homme du Kentucky (p. 140); 4 grands chiens à loups des Indiens Choctaws lancés sur un loup piégé (p.170); 7 chiens d'un autre chasseur d'ours réputé; une chasse avec 11 chiens (p. 272).

1) Voir Armand. L'attitude de *Trust* envers son visiteur WARDEN.

2) GERSTÄCKER (Friedrich), *Streif und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten von Nord Amerika*, Leipzig. 1856.

Pour nous aujourd'hui, ce qui est le plus déprimant dans les récits de Gerstäcker est le manque de détails dans les descriptions des chiens rencontrés. A part le signalement d'un beau Terre-Neuve, que ce soit chez les fermiers et les chasseurs blancs, que ce soit chez les nombreux Indiens, il existe peu d'indications détaillées concernant l'aspect, la morphologie ou la race des chiens qui gardent et qui chassent.

Un autre témoin des années 1840 doit apporter ici sa contribution. Le naturaliste John, James Audubon (1) a

voyagé à travers les états américains jusqu'à Fort Union sur le haut Missouri. Nous ne retiendrons que deux anecdotes caractéristiques. Voyageant entre Henderson (Kentucky) et Vincennes (Indiana) l'auteur passe la nuit chez un fermier qui prend des loups dans des pièges. Le matin suivant l'hôte entraîne ses visiteurs aux fosses de capture. Ses chiens sont impatients "and although they are nothing but *curs*, their noses are pretty keen for wolves". [même si ce ne sont que des mâtins leur odorat est très porté sur les loups.]

Dans l'édition française *CUR* est traduit par "chiens de berger", ce qui ne correspond pas à la réalité. Ce sont de vrais mâtins de garde, d'attaque et de défense. Le fermier va hisser les loups, dont il a coupé les tendons d'Achille des pattes arrières, hors de la fosse, afin de pouvoir les livrer à ses chiens: "which, he said, would sharpen his curs for an encounter with the wolves, should any come near his house in future". [ce qui rendra ses

mâtins plus mordants lors de futures rencontres éventuelles avec des loups qui s'aventureraient près de sa maison].

Vers la même époque, près de Fort Gibson, en Arkansas, situé à la jonction des fleuves Arkansas et Néosho, se trouvait une grande prairie qui fournissait aux officiers de la garnison un intéressant terrain de chasse. Ils y couraient le coyote et le loup avec des courants, des lévriers et des chiens plus puissants. Ainsi lors d'une rencontre entre un grand loup gris et des lévriers, il est aussi question de "large and powerfull *half-hound/half-cur dogs*" qui se font malmener par le prédateur. Au vu du nombre de témoignages divers, nous pouvons en conclure que ces croisements entre chiens courants dogues et mâtins étaient quasiment la règle sur la frontière dès qu'il s'agissait d'affronter un gibier dangereux, voire de s'attaquer à l'homme.

Le "*Buscador*" ou "*Cuban Bloodhound*".

Vers la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle apparaît aux Etats Unis cette variété de chien particulier destiné à une fonction spéciale, la recherche des esclaves fugitifs. Mais le *Cuban Bloodhound* comme il est appelé par les Anglo-Saxons était aussi un redoutable chien de garde assez bien répandu tant en Floride qu'en Louisiane et plus tard au Texas. Dans ce dernier état il sera croisé avec le Foxhound américain pour créer la race des chiens courants du Texas, éteinte maintenant.

Le *Buscador* a déjà été analysé en détail dans un article exhaustif en 2003 (2) pour son contexte antillais et il est seulement prévu ici de circonscrire son importance aux Etats-Unis. Certains auteurs ont prétendu que le *Buscador* a été créé aux Antilles espagnoles à partir de tout un cocktail de races importées. Que n'a-t-on pas inventé à ce sujet? Mastiff anglais, peut-être mais en petit nombre; Dogue allemand qui alors n'existait pas encore en tant que race définie; Dogue de Bordeaux alors que le *Dogo* espagnol était bien plus évident; *Bloodhounds* certainement, mais pas sous l'aspect de la race actuelle car les *Sabuesos* et autres *Braques de Burgos anciens* étaient d'aussi bons pisteurs et ianglais peu probables mais plutôt des *Galgos* à poil dur et à poil ras.

Plus sobrement Revoil qui les a pratiqués en Louisiane écrit à leur sujet:

"C'est à cette race espagnole, croisée avec les bloodhounds qu'est due l'origine de ces horribles dogues des pays à esclaves de l'Amérique; aux Etats-Unis, à Cuba, au Brésil, ils servent à la chasse du nègre marron. J'ai assisté, sur une plantation de la Louisiane, aux environs de Bâton Rouge, à une expédition de ce genre, et je déclare sérieusement que si je n'avais pas eu égard à l'hospitalité du planteur de Fairfax-Lodge, je me serais embusqué au coin d'un bois où nous recherchions deux *marrons* et que j'eusse fait coup double sur les deux monstres à quatre pattes qui suivaient la piste des malheureux noirs. J'ajouterais seulement que maintes fois- dix-huit fois sur

vingt- les chiens à esclaves rentrent bredouille au chenil".

La race espagnole que Revoil place à l'origine du *Buscador* est le

"*dogue-molosse* à museau noir, gros, court, et aux lèvres noires, épaisses et pendantes,... orné d'oreilles courtes, redressées à la base. Son corps est allongé, gros, robuste, sa queue relevée et recourbée en dessus, à l'extrémité. Son poil ras, d'un fauve ordinairement pâle, plus ou moins ondulé de noir lui donne un aspect singulier. Nul animal de la race canine n'est plus courageux qu'un molosse et plus propre au combat. Si ses habitudes sont grossières et brutales, son attachement à son maître est sans pareil".

Il est bien établi d'après des sources nombreuses et concordantes que le *buscador* des hispanisants ou *chien de sang de Cuba* était en priorité un pisteur et chasseur d'esclaves fugitifs. Il exerça cette fonction dans toutes les Antilles et fut importé très tôt dans le vieux Sud des Etats-Unis. On le trouvait même dès les années 1820 en Oregon, où il servit à débarrasser les fermes récemment fondées des nombreux prédateurs tels que loups, ours et pumas. Un certain nombre de ces chiens colossaux serait aussi apparu en Angleterre au XIXe siècle, mais ils n'y furent pas aussi bien appréciés que les races autochtones, probablement en raison de leur nature trop violente. Massif, mais agile, c'était un *hound* rapide et puissant, estimé pour son flair très développé et son fort instinct prédateur. Cela en faisait un bon chien de chasse au grand gibier dangereux et un gardien très sûr, dévoué à son maître jusqu'à la mort. Très grands, fortement charpentés et larges de poitrail, il semblerait que ces animaux ressemblaient plutôt à d'immenses *Fila Brasileiro* ou *Dogo Argentino* actuels qu'à des chiens de vénerie ordinaires. Le pelage était court, dru, lisse et dur, apparaissant dans une large variété de teintes. Selon certains auteurs américains les chiens les plus réputés et les plus estimés étaient uniformément noirs, mais rien de vraiment précis ne peut être généralisé à ce sujet. La taille moyenne était très grande, au dessus de 80 cm. Nous possédons en effet des indications précises sur des spécimens de cette race qui ont servis à Andersonville et à Libby-prison, les camps de prisonniers sudistes durant la guerre de Sécession et qui dépassaient largement cette taille.

1) AUDUBON (John-James), *Viviparous Quadrupeds of America*, 1866

2) LUTZ, Georges H., 2003, *Un avatar de la domestication des animaux: les chiens à esclaves "Buscadores" de Cuba et de Saint-Domingue*, OUTRE-MER, Revue d'Histoire, 2/2003, p. 61-81.

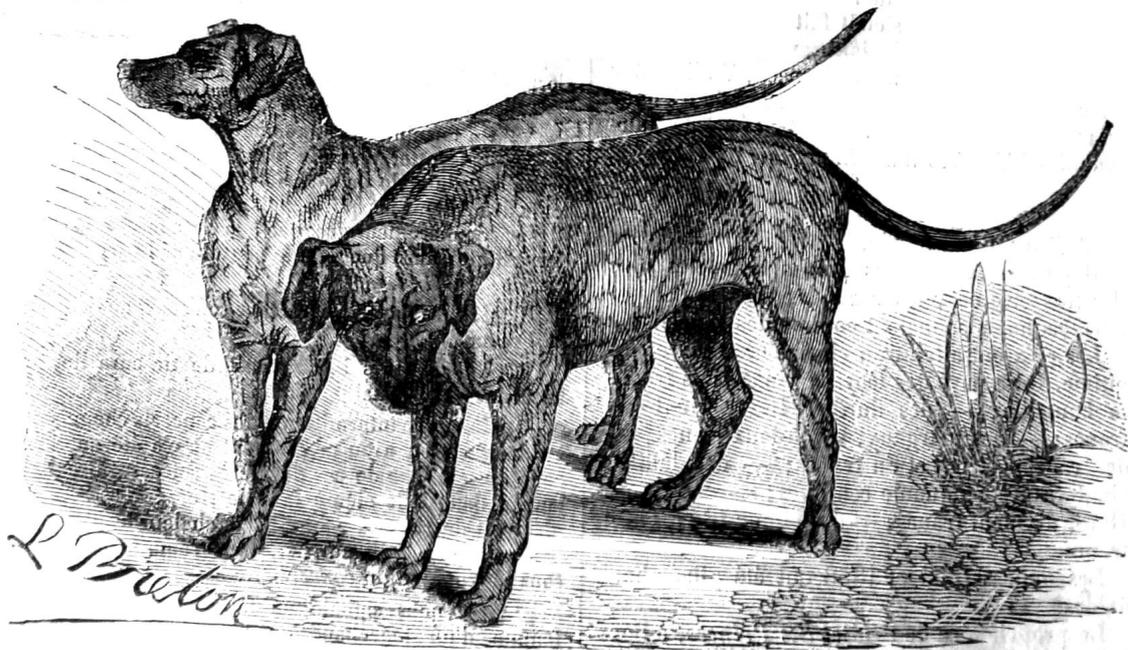


Fig. 6: Chiens chasseurs d'hommes qui viennent d'arriver au Jardin d'acclimatation. *Le Nouvel illustré*, 27 avril 1866.

Armand et son chien Trust.

Par une grande chance un utilisateur individuel qui s'est servi de l'un de ces chiens sur une assez longue période pendant les années 1840, nous a laissé une abondance de renseignements à son sujet ainsi que des dessins précis de l'animal en action. Son nom de plume est **Armand** et son patronyme Friedrich August (ou Armand) Strubberg. Né à Kassel le 3 avril 1808 il décéda à Gelnhausen en Hesse le 3 avril 1889. Jeune bourgeois allemand élevé dans un milieu d'industriels du tabac, il eut une instruction soignée et une parfaite éducation. Sa vocation professionnelle le portait vers le grand commerce international, notamment avec l'Amérique du Nord. De taille élancé, robuste, bel homme romantique, il avait aussi du tempérament; il avait la répartie vive et supportait difficilement ce qu'il considérait comme un affront. A propos d'une idylle, Armand, à seulement dix-huit ans, fut entraîné par un rival jaloux dans un duel où il blessa son adversaire mortellement. Pour se faire oublier il s'embarqua en 1826 à destination des Etats-Unis. Il y vivra d'abord trois ans, de 1826 à 1829.

Armand a relaté dans de nombreux ouvrages une partie de ses expériences vécues en Amérique. Il était retourné aux Etats-Unis dès la fin des années 1830 pour revenir à la suite d'un accident oculaire en Europe en 1854 afin de se faire soigner.

Dans l'intervalle il vécut dans les grandes métropoles comme New York, Baltimore, Richmond et même La Havane où il se fit une réputation dans le grand commerce international. Un deuxième duel réduisit à néant cette situation enviable. Ses fiançailles avec une jeune Américaine amenèrent un cousin de la belle à se comporter comme un rival. Il provoqua Armand et fut tué dans la rencontre. Une nouvelle fois celui-ci dut tout quitter pour éviter une vengeance. Il s'embarqua à destination du Sud. A Louisville (Ky) son vapeur fit naufrage sur le Mississipi. Ses bagages furent

heureusement sauvés mais nécessitèrent un séjour prolongé pour leur remise en état. Un professeur de médecine allemand qui enseignait à l'université conseilla alors à Armand d'étudier cette science. Il s'y adonna alors avec son énergie habituelle et obtint son diplôme de médecin au bout de deux ans d'études. Il choisit ce moment pour se rendre au Texas qui venait d'accéder à l'indépendance.

Des années plus tard il parcourut l'Europe afin de consulter les meilleurs spécialistes de l'œil. Cela lui prit des années et lorsqu'il fut guéri la guerre de Sécession avait complètement annihilé sa fortune dans les états du Sud et il décida de rester définitivement en Allemagne où il se mit à publier ses souvenirs.

Pendant les années 1840, il vécut pendant une longue période dans un fortin agricole qu'il avait fondé et construit sur la *frontier* du Texas, au bord de la rivière Leona, un affluent du Rio Frio lui-même affluent de rive droite du Rio Nueges, au sud-ouest de San Antonio. Dans ce *fort*, comme il nomme sa résidence, il défriche la forêt, sème du maïs, élève du bétail et des chevaux, chasse tous les grands mammifères pour leur viande, leurs peaux et fourrures, ramasse du miel sauvage et de la cire et se bat contre les Peaux-Rouges Comanches, Caddos et Wacos qui en veulent à sa vie. Par contre il s'entendra plutôt bien avec les Apaches Mescaleros et finira par faire paix et amitié avec une tribu Comanche. Pour se protéger il tiendra dans son fortin une meute de 14 chiens de toutes races qui lui seront d'une aide considérable. On y compte des chiens d'arrêt, des courants américains, un couple de *Greyhounds* de haute lignée, des chiens de garde et notamment *Trust* son garde du corps personnel, un *Bluthund*, comme il le désigne dans sa langue maternelle.

Alors quel était l'aspect de *Trust* d'après les dessins d'Armand?

Il offre à première vue l'aspect d'un chien de très grande taille. Par rapport à son cheval, le maître de Trust est un homme élancé, or le garrot du chien arrive à mi-cuisse de ce dernier. Armand devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingt avec une grande longueur de jambes. La taille du chien devrait donc se situer aux environs de 75cm au garrot, ce qui le classe dans la catégorie des chiens de très grande taille.

Toujours d'après ces représentations l'aspect général pourrait se situer entre un chien de Gascogne de grand équipage et un énorme chien de rouge de Hanovre. La tête est volumineuse mais harmonieuse, avec un chanfrein très fort dénotant une présence avérée de sang de dogue. Par contre les babines ne sont pas pendantes. Les oreilles sont fixées haut sur le crâne; elles sont plates, grandes et tombent tout droit. Elles ne présentent donc pas l'aspect papilloté de celles des chiens français de grande vénerie ou du *bloodhound*. Le pelage est décrit comme étant "jaune" unicolore mais nous verrons plus loin qu'il a des marques blanches et les lèvres noires. A le voir sur ces illustrations, il apparaît comme un animal parfaitement adapté à l'écosystème primitif qui l'entoure.

Sur un plan plus général, Armand évoque en détail toutes les compétences de Trust. Son chien faisait

aussi parfaitement le travail classique du limier sur piste fraîche, que celui de "*chien de rouge*" sur gibier blessé. Dans le premier rôle il opérait en complète liberté, sans trait, ne s'éloignant jamais plus loin qu'Armand ne lui commandait et ne poursuivant jamais du gibier sans autorisation. Il opérait de même dans le second rôle. Arrivé près de l'animal blessé il le fixait en attendant son maître s'il ne pouvait l'étrangler à lui seul. Son maître s'en servait aussi comme chien éclaireur, battant l'estrade devant lui dans les terrains dangereux.

Comme chien de protection Trust était inégalable.

Un exemple. Après une chasse au cerf réussie, Armand s'activait auprès de la bête pour la dépiauter, la vider et la découper lorsque le chien se met subitement à gronder. Trust veut avertir son maître d'un danger imminent. Celui-ci, tout à son travail, croit à l'arrivée de loups attirés par l'odeur du sang et ennemis invétérés du chien. Or il s'agit d'une menace bien plus grave: deux Indiens Wacos veulent s'en prendre à Armand et se glissent dans les hautes herbes pour arriver à porté de leurs "*escopetas*" - les petits tromblons mexicains - dont ils sont armés. Ils voulaient tuer et scalper le chasseur, lui prendre son cheval, ses armes et son gibier.



Fig. 7 Armand et Trust

Voyant que son maître ne réagit toujours pas à ses signaux d'alerte répétés, Trust charge seul les deux Indiens en hurlant. Enfin conscient du danger, Armand qui se tenait à genoux, saute sur sa carabine à deux coups posée non loin. A sa vue, les deux Indiens s'enfuirent immédiatement en se masquant derrière un buisson de pruniers sauvages. Armand sauta à cheval et se lança à leur poursuite à toute vitesse. Arrivé à environ soixante pas derrière eux et voyant qu'ils allaient atteindre la lisière d'un bois, il stoppe son cheval, saute à terre, vise l'Indien sur sa gauche qui avait de l'avance, lui envoie la balle de son canon droit et le voit tomber à terre. Entre temps, le deuxième avait atteint l'orée de la forêt et allait y pénétrer à l'ombre d'un chêne centenaire lorsque le chasseur tira son deuxième coup. L'Indien fut projeté en l'air sous l'impact et disparut, la tête la première, dans le bois.

A ce moment Trust arrivait sur place, tout essoufflé car il n'avait pas pu suivre l'allure du cheval; il vit alors le premier Waco sauter en l'air pour s'enfuir et se précipita sur lui. Les deux antagonistes disparurent dans l'herbe haute et un horrible cri strident prouva que l'homme venait de faire connaissance avec les canines de Trust. L'agitation de l'herbe annonçait qu'une lutte à mort s'y déroulait. Armand perdit du temps à recharger sa carabine, courut reprendre son cheval qui s'était un peu éloigné et galopa jusqu'au champ de bataille. Tout était terminé: "le sauvage était mort, le beau pelage jaune de Trust était couvert de sang. Trust se tenait avec les pattes antérieures sur son ennemi et lui arrachait les entrailles". Et Armand de conclure: "Un chien comme Trust était pour moi une question de survie (Lebensfrage) et je n'avais pas le droit, pour ma propre conservation d'atténuer la cruauté de ce brave animal; l'homme était mort, et par conséquent il était indifférent qu'il soit dévoré par les vautours charognards ou que mon sauveur participât au repas".

Lors d'une autre bataille, Trust, oubliant sa proverbiale obéissance, tua à lui seul en quelques minutes, un Apache Mescalero qui lui avait planté une flèche dans la cuisse.

Or Armand n'était pas un *backwoodsman* américain primitif et ignorant, né et élevé sur la *Permanent Indian Frontier* qui tuait et scalpaient tout Indien susceptible de constituer le soupçon d'une menace ou même sans raison aucune. Fils d'un riche homme d'affaires hessois, Armand était un jeune bourgeois allemand raffiné qui avait reçu une excellente éducation. Le nouveau milieu de la frontière où il évoluait lui avait enseigné sa dure loi: "*Tuer ou être tué*" et il l'appliquait sans états d'âme. Et pour cela, sans le savoir, il fit de son chien, sur le terrain, une "*arme personnelle*", une réalité dont le Général Bardin formulait la notion en France à la même époque.

Il nous reste maintenant à voir comment Armand était entré en possession d'un animal pareil. Il nous en a laissé une chronologie précise qui nous apprend beaucoup sur ce type canin.

Dans un de ses autres ouvrages (1) Armand décrit en détail comment il put s'approprier ce chien exceptionnel. Il vivait à cette époque à Louisville dans le Kentucky où il achevait des études de médecine. Le 4 juillet, jour de l'*Independence Day* les étudiants avaient organisé une grande fête et l'un d'entre eux arriva avec

une chienne magnifique ressemblant à une *lionne* qui éblouit littéralement l'auteur. Elle appartenait à un jeune étudiant en droit du nom de Hopkins, fils d'un riche planteur de Floride. Après avoir été présenté, Armand félicita Hopkins sur son bel animal, aussi gigantesque que svelte; ce dernier lui fournit alors l'explication suivante:

"Elle est d'une race particulièrement bonne et pure, car mon père possède ce genre de chiens depuis plus de quarante (40) ans, (soit vers 1790-1800). C'est le *chien de sang* parfait, le même avec lequel les Espagnols attaquaient jadis les Indiens et qui sert encore aujourd'hui dans le Sud à rattraper les nègres fugitifs".

Enthousiasmé, Armand fit part de son vif désir de posséder un chien pareil et Hopkins lui en proposa un immédiatement. Bella avait eu quatre chiots, six mois auparavant, deux mâles et deux femelles, que Hopkins n'avait pas voulu détruire, cultivant l'espoir de rendre service à d'éventuels acquéreurs. Ce fut donc avec un plaisir et une satisfaction réciproque que l'entente fut scellée.

Armand se rendit donc quelques jours plus tard chez le jeune Hopkins et trouva les quatre jeunes chiens qui s'ébattaient dans la cour, tous grands et déjà lourds pour de si jeunes chiens. Son choix se porta sur un mâle de couleur fauve sur tout le corps, sauf un plastron et une cravate blancs, les babines et le nez noirs. Il était l'image exacte de sa mère. L'animal grandit très vite et afficha très jeune toutes les qualités attendues de sa race. Il se montrait très attaché à son maître, extrêmement doux, mais une fois en colère impossible à maîtriser. Agé de seulement neuf mois, il tua l'un des chiens les plus forts de Louisville d'une seule prise.

Armand l'emmenait régulièrement dans ses promenades mais n'autorisait personne à le toucher ou à le caresser, même pas ses meilleures connaissances. Avec une pareille éducation il est certain qu'il se donnait un garde du corps incorruptible et au besoin un chien d'attaque hyper efficace. Cela lui servit peu après, lorsqu'il s'établit comme nous l'avons déjà constaté dans l'ouest du Texas, en territoire indien, sur les berges de la Leona.

Au Texas, à cette époque la situation sur la frontière était particulièrement violente.

Ainsi en 1854, quelques Indiens s'introduisirent dans une colonie, volèrent quarante chevaux et s'enfuirent vers un massif montagneux afin d'y disparaître. Les pionniers les poursuivirent avec des *limiers* bien dressés qui tinrent la piste nuit et jour. Ces chiens suivirent la piste sur 90 *miles* [145 km] et finalement conduisirent les Texans à six Indiens qu'ils tuèrent et ils récupérèrent tous les chevaux. Il n'est pas indiqué par la source si les chiens furent nourris de viande humaine mais au Texas, à cette époque, comme nous venons de le voir, les mœurs étaient extrêmement rudes et sauvages et rien n'empêche de faire des suppositions. Cela à plus forte raison qu'un exemple réel et non dissimulé par son auteur peut être cité à l'appui de cette supposition.

Dans un contexte identique d'emploi de chiens pisteurs, Armand raconte une anecdote édifiante sur les mœurs texanes de son temps. Revenant d'un long voyage et rentrant à son fort à cheval, il est surpris par la nuit. Il décide de dormir à la belle étoile mais est réveillé en pleine obscurité par les abois et les hurlements lointains d'une meute en chasse. Très étonné par l'heure

1) "*Bis in die Wildnis*".

inhabituelle de cette manifestation et un peu inquiet il se lève, passe les rênes à son étalon et boucle sa ceinture d'armes supportant ses revolvers puis attend la suite.

A peine a-t-il terminé ses préparatifs que la chasse s'oriente directement sur lui; il entend plusieurs chevaux au galop et des cavaliers encourager certains chiens par leurs noms. Finalement il entrevoit des lueurs de torches qui se reflètent sur les cimes de quelques arbres proches au moment où une douzaine de chiens se précipitent sur lui en hurlant sauvagement. Il s'en défendit à coups de cravache mais cela les rendit encore plus furieux. Le cheval, effrayé par ce tintamarre se cabrait et bottait de tous les côtés. Mis en colère, Armand apostropha vertement les huit chasseurs qui arrivaient sur lui, menaçant de tuer leurs chiens à coups de revolver s'ils ne les rappelaient pas immédiatement. Plusieurs des jeunes hommes, des voisins, reconnurent sur le champ celui qui les interpellait ainsi, sautèrent de cheval et chassèrent les chiens dans les broussailles. Le maître de la meute s'écria: "Enfer et damnation, les misérables chiens ont confondu votre piste avec celle de mon nègre. D'ordinaire les chiens sont parfaitement sûrs et je me fais fort de retrouver un nègre même s'il a trois jours d'avance; il y a cependant parmi eux quelques jeunes chiens que nous voulions mettre sur cette voie et ils ont fourvoyé les plus vieux vers la mauvaise piste. Ne nous en voulez pas d'avoir ainsi troublé votre repos". Sur ce, il s'en prit à une vieille chienne qui s'était glissée craintivement derrière lui et hurla: "La vieille, dois-je t'apprendre à distinguer la piste d'un blanc de celle d'un nègre" et il lui porta un furieux coup de cravache. A ces mots, Armand demanda au jeune Texan si un esclave s'était enfui et s'entendit répondre qu'il s'agissait seulement d'un "*frollic*", d'un divertissement auquel s'était livré la bande de jeunes amis qui s'étaient réunis chez lui en fin d'après midi. Ils avaient décidé pour se distraire de pister un noir afin que les vieux chiens ne perdent pas leur entraînement et d'en profiter pour mettre les plus jeunes dans la voie. Bob, leur esclave avait dû tracer une piste sur environ 8 miles, soit près de 13 km et après le dîner ils avaient lancé les chiens. Ceux-ci

avaient bien pris la piste mais s'étaient trompés au croisement des deux traces et avaient empaumé la mauvaise voie. Sur ce ils emmenèrent Armand afin de terminer la poursuite jusqu'à la ferme de la famille du meneur et lui offrir l'hospitalité.

Lorsque tous furent couchés, ils discutèrent de leur chasse et il apparut dans la conversation que le propriétaire de la meute ne voulait pas la rendre plus mordante qu'elle ne l'était déjà. Il avait de bonnes raisons pour cela. Il y avait deux ans, un de leurs jeunes esclaves noirs s'était enfui, avait été retrouvé et tué par les chiens, causant une perte sèche de mille dollars à la famille. La responsable du désastre n'était autre que la vieille chienne qui sautait toujours à la gorge des fugitifs alors que les autres chiens saisissaient aux mains et aux jambes.

Le jeune Texan précisa d'ailleurs, que quoiqu'elle soit le meilleur chien de la meute, il ne l'emploierait plus jamais pour rattraper ses propres esclaves, mais que pour des nègres étrangers, quand il était payé pour la reprise, cela lui était indifférent, car alors la consigne était "*mort ou viv*".

Cette anecdote est éminemment révélatrice des mœurs et de l'état d'esprit régnant sur la frontière texane au milieu du XIXe siècle et du rôle qu'on y faisait jouer aux chiens. Une vie humaine était évaluée d'après les dollars qu'elle représentait et une chasse au nègre organisée un soir pour distraire quelques jeunes fermiers qui s'ennuient. C'est pourquoi il n'est pas exagéré d'étendre cette situation à toute la "*frontier*". Du Rio Grande à la frontière canadienne, même là où il n'y avait pas de Noirs on trouvait un état d'esprit identique. On y trouvait des Indiens en nombre et le comportement des Blancs à leur égard était comparable, sinon pire. Les mentalités sortaient d'un moule semblable même si le Texas représentait probablement la quintessence de la violence, autant à l'égard des hommes que des animaux.

Autres temps, autres mœurs! Essayons de voir comment les chiens y ont été employés dans les tâches qui nous intéressent jusqu'en 1890, "l'année où la *frontier* fut officiellement déclarée révolue". (1)

Quelques glanes sur la situation dans le Far-West trans-mississipien

Voyons d'abord les renseignements relatifs aux chiens racés qui ont pu être rassemblés, et notamment, à ceux que les premiers explorateurs, trappeurs et voyageurs américains ont emmenés dans leurs pérégrinations à l'ouest du Mississippi.

Auparavant évoquons rapidement quelques tribus indiennes qui employaient des chiens comme gardiens avertisseurs. Les *Pimas* de l'Arizona du Sud, par exemple, reconnaissaient l'approche de l'ennemi Apache grâce aux avertissements de leurs chiens. Leur nombre, par lui-même, constituait une menace et une protection. La richesse pour les *Crows* résidait dans la possession de chiens de garde et le cheptel d'un seul clan pouvait compter de 500 à 600 chiens.

Un homme blanc souhaitant pénétrer dans un campement devait appeler un Indien pour éviter la ruée de la meute des gardiens, très capables de tuer un homme.

Pour le quitter il devait s'envelopper dans une couverture indienne pour tromper leur odorat; poltrons isolément, le nombre rendait ces chiens féroces. Au milieu du XXe siècle ces mêmes pratiques avaient encore cours chez les nomades du Tibet.

Les chiens protégeaient aussi les enfants indiens contre les animaux sauvages. Ainsi les *Black Feet* (Pieds Noirs) possédaient au Canada d'énormes chiens-loups "brutes grondantes et féroces" (2) qui n'hésitèrent pas à attaquer à trois un glouton, l'animal le plus féroce du Canada, pour protéger de jeunes garçons imprudents qui l'avaient pris malencontreusement au lasso. Le glouton tua deux chiens avant que le troisième, *Ponoka*,

"ce chien qui avait poursuivi et tué seul un élan adulte, plonge ses crocs blancs dans la gorge ébouriffée de la bête mourante".

Pour les hommes blancs, une seule phrase de John Baur résume bien la situation d'ensemble:

1) UTLEY, R. M. & WASHBURN, W. E. " *Guerres Indiennes - Du Mayflower à Wounded Knee*" P.133. Albin Michel. Paris. 1992. Edition originale américaine 1977.

2) Chef Fils de Bison Long Lance, 1977, p. 104.

"On virtually every frontier of North America that the English, French and Spaniards explored and settled, dogs were vital and they were always numerous". (1)

Commençons par le chien qui accompagna Lewis et Clark dans leur traversée des Etats-Unis entre 1804 et 1806. Des historiens en ont déterminé la race et le caractère. Il est question d'un Terre Neuve puissant, rapide et d'un bon tempérament sachant pister le gibier et signaler les dangers.

Le major Stephen H. Long emmena dans son exploration de la vallée de l'Arkansas en 1819-1820 un beau Mastiff nommé *Caesar* qui mourut rapidement d'épuisement. Sa mort priva l'expédition d'une sentinelle qui réveillait les hommes en cas de surprise.

Les trappeurs pittoresques et rudes qui parcoururent entre 1820 et 1850 l'Ouest, du Missouri au Pacifique et de la Californie du Sud jusqu'en Oregon britannique à la recherche des castors avaient pratiquement tous des chiens. Grâce à leur compagnon canin ces individualistes forcenés maintenaient un lien avec la civilisation. Certains de ces chiens étaient des chiens indiens mais beaucoup d'autres, comme leurs maîtres étaient des recrues du monde sédentarisé (2). Citons ainsi *Cuff*, un grand Greyhound qui veillait sur Sarpy, son maître, un des premiers trappeurs des plaines du Nebraska.

Cuff avait environ 12 ans quand de jeunes Indiens Omaha volèrent des biens de son maître qui l'envoya à leur poursuite; se sentant menacés les braves le tuèrent. Sarpy, fou furieux et ami des chefs Omaha, obtint d'eux que les jeunes voleurs soient chassés de la tribu. Il fit enterrer ensuite son ami canin dans une belle tombe et y fit fixer, sur un pieu à l'indienne, une queue de loup.

En 1807 l'équipe d'un certain Ezéchiel Williams échangea un Mastiff dressé à la chasse à l'ours contre un jeune cheval avec des Indiens Kansas à leur satisfaction mutuelle, mais qui ne dura guère. En effet après le départ des compagnons de Williams, le chien les rattrapa, au coucher du soleil, un lambeau de lien en peau brute au cou avec lequel ses nouveaux maîtres l'avaient attaché. C'était un chien vraiment exceptionnel car il avait du traverser plusieurs meutes de loups qui écumaient cette région dangereuse.

Je suis persuadé qu'une analyse détaillée de toute la documentation littéraire relative aux incursions, révoltes et "*guerres indiennes*" qui se sont produites entre 1830 et 1890 révélerait un emploi beaucoup plus significatif de chiens de protection et d'attaque sur la frontière par rapport à ce qui en est connu de nos jours. Afin d'illustrer ce propos je n'en citerai que quatre exemples.



Fig. 8 SMITH (Charles Hamilton), 1840, *The natural history of dogs*, vol. 2, Lizars, Edimburgh.

Tout d'abord un cas s'impose en Californie. Plusieurs voyageurs ont évoqué les grands chiens féroces que John August Sutter, le pionnier suisse bien connu, entretenait dans sa forteresse en adobe, à l'apparence formidable, située au confluent des rivières Sacramento et American. L'un de ces visiteurs fut intercepté à son arrivée par les chiens de protection alertés avec une férocité si intense qu'ils croyaient à une attaque de sa part. Leur

comportement n'est d'ailleurs pas si étonnant, car en une certaine circonstance Sutter ne fut sauvée d'un complot ourdi par des Indiens que par l'intervention d'un de ses fidèles chiens. Celui-ci sauta à la gorge des envahisseurs qui avaient pénétré en pleine nuit à l'intérieur de sa place forte. Il abattit l'un d'eux et dans la lutte confuse qui s'en suivit plusieurs Indiens furent blessés et le reste prit la fuite. [Sources J.-M. LETTS (1952) & S.-P. UPHAM 1978] in John BAUR, p. 134.]

Au Texas aussi, durant les années 1840 à 50, Armand explique en détail les mesures de protection employées contre les attaques des Peaux Rouges (Apaches et Comanches) lors des travaux agricoles. Les chiens étaient alors enchaînés autour des champs quand des

1) BAUR (John), 1964, *Dogs on the Frontier*. Les chiens étaient essentiels et toujours nombreux sur quasiment toutes les frontières de l'Amérique du Nord explorées et colonisées par les Anglais, les Français et les Espagnols.

2) John Baur, 1964.

défrichements ou d'autres activités y étaient effectuées. Les travailleurs portaient sur eux des armes de poing ou sanglaient des fusils sur les chevaux de trait, les charrues ou tout autre instrument aratoire mais sans l'alerte préalable par les chiens, ces armes se seraient révélées inutiles en cas d'attaque brusquée.

En Arizona, une à deux décennies plus tard, pendant et après la guerre de Sécession, le pays étant dans un état d'insécurité permanent, des meutes de chiens étaient lâchées la nuit dans les petites agglomérations et dans les rares ranchos encore habités. Le capitaine John G. Bourke relate ces faits comme des évidences durant les années 1870 pendant lesquelles il a servi contre les Apaches avec le général Crook.

En dernier il nous faut évoquer le "*scout California Joe*" que le général Sheridan décrivait comme un "*guide et combattant d'Indiens inestimable*". Moses Embree Milner était né en 1829 dans le Kentucky et avait participé à la ruée vers l'or de 1849 en Californie d'où son surnom. Il fit ses premières armes pendant la guerre de Sécession avec Kit Carson en 1864 à Adobe Walls et Jim Bridger. Ultérieurement il devint l'éclaireur attitré des généraux Custer et Crook pendant la période des guerres indiennes dans les hautes plaines entre 1868 et 1876. Custer fut tellement impressionné par son habilité de pisteur qu'il en fit son chef des éclaireurs tant Blancs qu'Indiens. California Joe était régulièrement accompagné de son fidèle chien garde du corps et avertisseur. Il fut tué finalement par un rival blanc, tiré dans le dos, à Fort Robinson dans le Nebraska en 1876.

Dans son ouvrage sur les chiens de la frontière, publié en 1960, John Baur a passé en revue les faits et circonstances dans lesquels la race canine a manifesté ses qualités exemplaires comme gardien et défenseur, aussi bien auprès des Indiens que des Blancs. Ce travail lui doit beaucoup, mais il n'a pas été jugé utile de reprendre tous les cas évoqués par lui séparément. Un regroupement géographique simplifié par occurrence a plutôt été préféré. Ainsi, par exemple, et selon les époques la Californie ou le Colorado émergent fréquemment en raison de leur forte population de chercheurs d'or ou de mineurs, grands utilisateurs de chiens de garde et de protection. Cependant les premiers chiens de ce type cités en Californie le sont dès 1817 dans les annales des Missions Espagnoles. Ils y protègent les troupeaux d'ovins, de bovins et de chevaux contre les prédateurs animaux et humains; ils gardent les champs, les vergers et les dépôts de briques en adobe.

Alors pour en revenir à la problématique de ce travail la vraie question qui se pose est la suivante: "A quoi ressemblait le phénomène polyvalent du *sturdy settlers dog* évoqué à son début"?

La documentation consultée fait surgir un premier fait: la présence de chiens de race auprès de tous les colonisateurs sur le continent américain. Comme John Baur l'a formulé parfaitement et honnêtement (p. 70) (1):

"in a sense, the entire frontier was a perpetual war zone in American history, a battlefield in the struggle between the modern world and the Stone Age, where, whether cold war or hot, war prevailed, injustice and misunderstanding on both sides ran wild."

Baur a plutôt restreint son affirmation à l'histoire des Etats-Unis à partir de leur fondation, mais nous

pouvons l'étendre aisément à toute l'Amérique du Nord. Les Espagnols au Mexique et les Français au Canada ont employé des pratiques identiques dans des circonstances comparables, sans oublier les Anglais dans les treize colonies d'origine.

Que trouve-t-on alors en fait de cheptel canin de protection? Les sources parlent de chiens courants, de Mastiffs, de Dogues et de Bulldogs, de *Buscadores* des Antilles, de lévriers de Terre Neuves, de *Bloodhounds anglais*, de *chiens de berger* pour lesquels il faut comprendre dans un premier temps chiens de défense des troupeaux puis bien plus tard chiens de conduite.

Or si l'on se réfère à Freeman Lloyd (1937, p. 466.) (2) les premiers *Bloodhounds "fashionably bred"* (3) importés d'Angleterre arrivèrent seulement aux Etats-Unis aux environs de 1890. Il cite aussi les meilleurs éleveurs dont certains originaires de Grande Bretagne ont immigré avec leurs chenils au complet. Ce processus concernant le *Bloodhound* de grande race s'est aussi produit pour d'autres races en Amérique à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, période où une standardisation des races s'est produite d'une manière particulièrement active. Mais bien avant nombre de chiens de race ont été transférés sur le continent américain où ils ont fait souche, même si ce n'étaient pas des animaux de concours.

Les *Foxhounds* de lord Fairfax et les *Staghounds* de George Washington n'en étaient pas moins des types raciaux très purs. Pour les lévriers et les Mastiffs anglais, voire les *Galgos corredor* chasseurs d'hommes au Mexique, le même constat s'impose.

Dans ce cadre évoquons un certain nombre de cas et d'exemples analysés par John Baur. Ainsi vers 1880 ne faut-il pas s'étonner de trouver en Californie, où entre autres tâches ils chassent l'ours, un "*Cuban Bloodhound*" et un autre "*halfbreed Bloodhound*" originaire de Louisiane.

Toujours dans le même état, les mineurs emploient des chiens de garde et de protection contre les Indiens. Or pendant les années 1850 déjà une Française possédait un chenil à Dogtown la bien nommée, en Californie où elle élevait des chiens courants, des mastiffs et des caniches.

Lors des années 1846-48 les militaires américains qui envahirent le Sud-ouest trouvèrent près de Santa-Fé des chiens de troupeau "qui affichaient un aspect hirsute, une teinte presque toujours jaunâtre et ressemblaient à des loups", mais qui au contraire de ces derniers s'occupaient des ovins avec une attention fantastique (*wonderful loyalty*). Et lorsque, après la fin de la guerre contre le Mexique en 1848, de grands troupeaux d'ovins de race furent introduits dans la région en provenance de l'Illinois, de l'Ohio et du Tennessee, les grands et forts chiens de défense autochtones se vendirent à des prix très élevés. Par malchance pour nous aucune information raciale n'a été rapportée.

Les propriétaires de ranchs possédaient eux aussi de nombreux chiens de protection contre les Indiens. Dans

1) Voir traduction page 32.

2) *The National Geographic Magazine*. Oct. 1937, p. 453-484.

3) Soit élevés en fonction d'un standard officiel strict en vue de futures expositions.

la vallée du Yellowstone chaque ranch disposait de veilleurs canins. Un témoin oculaire décrit

"quelques six ou huit *chiens de berger* très étranges mais d'un aspect remarquablement beau. Ils ressemblaient à la race des *Colley anoures??* [sic] mais avec des queues et des robes plus soyeuses, des têtes adorables et étaient tous blancs et noirs".

Au Texas, chaque ferme avait plusieurs chiens et plus le fermier était pauvre et plus nombreux étaient ses chiens. En Arizona il est question d'un grand Bulldog arrivé de Pennsylvanie qui se bat contre un croisé de Mastiff anglais et de *Danish bloodhound*. A quoi celui-ci pouvait-il bien ressembler? Dans les garnisons de l'Ouest les officiers tenaient souvent des chiens de grande race afin qu'ils protègent leurs familles quand ils devaient s'absenter pour le service; c'était le cas notamment à Fort Grant à l'époque des raids des Apaches. Dans les postes de garde des installations militaires on trouvait aussi des chiens que les soldats y cantonnaient, d'une part comme mascottes aidant à surmonter l'ennui et d'autre part comme avertisseurs éventuels d'un danger ou d'une présence indienne.

Les premiers trappeurs, prospecteurs, mineurs et fermiers amenèrent dans l'Ouest toutes sortes de chiens, des chiens de race, des croisés de première génération et d'innombrables bâtards. Sir George Gore, un aristocrate irlandais fortuné comptait en 1854 dans son expédition de chasse dans les Montagnes Rocheuses 14 chiens, mais il n'était pas le premier à y importer des chiens de race. En 1850 déjà, Frank Marryat était arrivé d'Angleterre avec son valet et trois Bloodhounds de race pure. Bien plus tard, lors de la première exposition canine qui se tint à Denver (Colorado) en 1887 furent primés des *Mastiffs*, des *Saint-Bernards*, des *Terres-Neuves*, des *Greyhounds*, des *Deerhounds*, des *Bloodhounds*, des *Pointers*, des *Setters anglais et irlandais*, des *Gordons* et des *Spaniels*, des *Collies*, des *Bulldogs*, des *Scotch-terriers*, des *Skye*, des *Levrettes italiennes* et des *Carlins*. Mais là nous approchons de la fin de la frontière qui, comme relaté précédemment, sera déclarée officiellement close en 1890. Il n'empêche que très tôt des chiens de chasse de races européennes avaient fait souche en race pure ou en croisement.

Ainsi en Californie des *Greyhounds anglais* étaient arrivés directement en provenance d'Angleterre sur des navires britanniques dès l'époque espagnole. Après 1860 apparaissent au Nouveau-Mexique des *Setters*, des *Foxhounds anglais* et des *Fox-terriers*. Un chien à ours du Minnesota, croisé de Mastiff et de Greyhound pesait 94 livres (42,63 kg) et son partenaire était un trois-quarts Pointer, un quart Foxhound américain. Dans un contexte de temps identique sont mentionnés en Californie des croisements entre des Foxhounds et des "*Russian Terriers*" (déjà – mais à quoi pouvaient-ils bien ressembler?) et des "*Siberian bloodhounds*" animaux qualifiés de *sauvages* mais redoutables gardiens et chasseurs d'ours. D'autres croisements entre Deerhound et Mastiff ou Dogue allemand apparaissent régulièrement dans la littérature comme d'autres entre Greyhound et Bulldog et Bull-terrier.

En 1894 encore des "*Texas mongrels*" ou bâtards du Texas sont décrits comme fidèles, affectueux et excellent gardiens, issus à l'origine de Collies mais croisés

en de nombreuses occasions avec des loups, ce qui les aurait rendus féroces.

Dès le XVIIIe siècle les haciendas espagnoles de Californie se caractérisaient par un nombre énorme de chiens – entre soixante et quatre-vingt – qui servaient à éliminer les quantités formidables de déchets de boucherie des fréquents abatages de bovins. Toujours en Californie durant les années 1850, des Indiens étaient parvenus à tuer des chercheurs d'or dans leurs cabanes fermées, en insérant leurs flèches dans un trou ou une fente dans le mur. Aussi les chiens de garde vigilants étaient-ils très recherchés par les mineurs des concessions, car ils évitaient à leurs maîtres de monter des gardes nocturnes. Et un contemporain de s'étonner qu'à une date très précoce les mineurs aient été en possession de chiens d'une qualité supérieure, même dans les régions les plus isolées. Ces chiens pouvaient atteindre des prix élevés. Un bon chien, entraîné à chasser le cerf et à garder le camp contre une menace animale (loups ou ours) fut vendu 400 dollars de l'époque. Un autre contemporain qui parcourait les montagnes et les vallées du Colorado relate que

"dans presque chaque maison il trouva un énorme chien... Les Mastiffs étaient plus grands et plus puissants que ceux aperçus dans les expositions à Londres ou ailleurs. Leur taille ne conférait cependant aucun air de noblesse à leur aspect mais bien plus celui d'une sauvage brutalité. Tels étaient les protecteurs de la poudre d'or des mineurs et de leurs autres biens".

Les chiens des caravanes de chariots formaient une autre catégorie. En 1849 on compta plus de cent chiens dans l'une d'elles. Les Mormons en particulier avaient compris très tôt leur grande utilité et s'en servaient tout au long du voyage pour diverses fonctions auprès du bétail et une fois les villages bien établis, ils leurs en confiaient la garde. Beaucoup de caravanes faisaient monter à leurs chiens des gardes nocturnes et comme les mineurs, n'avaient qu'à s'en louer. Ainsi en 1852, sur la rivière Platte une caravane qui craignait une attaque par les Pawnees, parqua les animaux au centre du cercle des voitures et chaque homme se saisit de son fusil. Il y avait quatre chiens avec cette caravane, l'un d'eux un grand Terre-Neuve. Il fut conduit trois fois de suite autour de l'enceinte avec l'ordre de la garder et fut ensuite lâché en liberté. Il apparut rapidement que les chiens avaient parfaitement compris ce qui était attendu d'eux et ils montèrent la garde autour du camp jusqu'au lendemain matin. Juste avant les premières lueurs de l'aube les hommes entendirent des hurlements terribles et virent partir les chiens dans les hautes herbes en grondant féroce, puis revenir à leurs postes comme pour faire comprendre aux hommes d'être sur leurs gardes. Ensuite l'un après l'autre ils poussèrent un cri plaintif quand une lance les eut transpercés. En cinq minutes ils étaient tous morts mais lorsque les Indiens approchèrent et se virent mis en joue par quarante fusils, le chef ordonna la retraite. La caravane put repartir sans être molestée, et cela grâce en grande partie, aux avertissements donnés par la garde canine.

Au Texas, sur le fleuve Brazos près d'Elm Creek, le 13 octobre 1864 un vieux chien du ranch Fitzpatrick fit courageusement face aux Indiens Kiowas du chef Aperiaan Crow, protégeant une femme, Elisabeth Carter-Fitzpatrick, sa fille Mildred et trois jeunes enfants. Les Texas Rangers le retrouvèrent le lendemain montrant les crocs et avec 15 flèches dans le corps à côté des morts et l'ensevelirent

dans la tombe commune. En 1882 est relaté en pays Apache le cas d'un énorme Mastiff qui se précipita "comme un tigre" sur les attaquants. Un Pointer est célébré comme un excellent chien de garde. Au Kansas durant la période trouble des années 1850, où s'affrontaient esclavagistes et antiesclavagistes, les chiens de garde étaient nombreux et féroces. En Oregon, la garnison américaine de Fort Umqua se composait en 1842 de cinq hommes, deux femmes et neuf chiens. Toujours en Oregon et à la même époque, la menace indienne entraîna l'acquisition intense de chiens pour monter la garde. Les bébés étaient notamment confiés à la surveillance d'un ou deux grands chiens robustes, tous couchés devant la cheminée sur une peau de bison. Dans le même territoire une autre source précise que ses chiens étaient très courageux et vigilants car ils ne permettaient pas qu'un Indien s'approche de la cabane à moins de trente ou quarante yards même en plein jour. Les autobiographies et autres mémoires de l'époque mentionnent avec gratitude la protection que les chiens manifestaient à des femmes de pionniers courageuses mais plutôt sans défense en l'absence de leurs maris.

Au moment de conclure cet inventaire il faut rappeler ce grand et beau chien bringé foncé, rencontré seul sur la piste, qui a suivi ses maîtres adoptifs jusqu'en Oregon où pendant de nombreuses années il se révéla un fidèle serviteur. "C'était un excellent chasseur, conducteur de bétail, gardien et ami". Nous sommes ainsi parvenus à retrouver le "settlers dog" de notre problématique, le phénomène polyvalent. Racé, croisé ou sans race bien

définie il accomplissait un travail plein de risques et de dangers.

Nous venons de parcourir l'immensité nord-américaine, du Canada au Mexique et les diverses étapes historiques de sa colonisation par les Européens par rapport à leurs relations avec les chiens. Qu'ils soient Français, Espagnols, Anglais, Hollandais, Suédois, Finlandais ou Allemands, ils ont tous contribué, peu ou prou, à l'introduction de représentants de la race canine sur ce continent. Que dans le vieux Sud des Etats-Unis le "Catahoula" ait pu représenter le type caractéristique du "settler's dog" est une forte probabilité, mais ne rend pas justice au reste du continent. Au Mexique et dans les anciens territoires hispano-mexicains d'avant 1846, les grands chiens de défense étaient issus des "Mastinos" espagnols, venus avec les conquistadors et devenus les gardiens attitrés des immenses troupeaux d'ovins et de chèvres, les protégeant contre tout prédateur animal ou humain. L'espace américain est tellement vaste et varié, que de nombreuses introductions se sont manifestées et superposées; les exemples dans le Colorado et dans le Mid-West en sont la preuve; il s'avère donc extrêmement ardu de dégager un type unique. L'essai n'en valait pas moins la peine d'être tenté.

L'évocation de toutes les races "pures" rencontrées dans ces lignes, permet néanmoins de conclure, que les qualités présentes chez tous ces animaux rencontrés devaient conférer au dit **Settlers dog** une base solide sur laquelle se construire une réputation.

Bibliographie

- 1) ARMAND – [STRUBBERG (Friedrich, August)], 1858, *Amerikanische Jagd- und Reiseabenteuer aus meinem Leben*, Gotta'scher Verlag, Stuttgart und Augsburg Stuttgart.
- 2) ARMAND – [STRUBBERG (Friedrich, August)], 1863, *Bis in die Wildnis*. Verlag von Eduard Trewendt, Breslau.
- 3) AUDUBON (John, James), 1866. *Viviparous Quadrupeds of North America*, J.-J. Audubon.
- 4) BAKELESS (John), 1939, *Daniel Boone*, William Morrow & Co., New York.
- 5) BAUGY (chevalier Louis-Henry de), 1883, *Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1687*, E. Leroux, Paris.
- 6) BAUR (John), 1964. *Dogs on the Frontier*, The Naylor Company. San Antonio. Texas. 238 p.
- 7) BUCHANAN-JARDINE (Sir John), 1937, *Hounds of the World*, Methuen & Co. London. 233 p.
- 8) CHEF FILS DE BISON LONGUE LANCE, 1977, *Long Lance ou l'Education d'un jeune Indien*, Western-Librairie des Champs-Élysées. 173 p.
- 9) CREVECŒUR (Michel-Guillaume-Jean), 1801. *Voyages dans la Haute-Pennsylvanie et dans l'état de New York par un membre de la nation Oneida*, tome II, Imprimerie Crapelet, Paris.
- 10) DELAGE (Denys), 2008, Vos chiens ont plus d'esprit que les nôtres, *Cynophilie française* n° 141.
- 11) GERSTÄCKER (Friedrich), 1844, *Streif- und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten von Nord Amerika*. Arnoldischen Buchhandlung, Leipzig.
- 12) DUMAS (Alexandre), 2011. *La Camorra et autres récits de brigandage*. Vuibert. Paris. 402 pages.
- 13) JORDAN (Terry, C.), 1985, *American Log Building. An Old World Heritage*. Chapel Hill. University of North Carolina Press. 196 pages.
- 14) JORDAN (Terry, C.), 1989, *New Swedens Role on the American Frontier: A study in Cultural Preadaptation*, Geografiska Annaler, 71 B. 2. 71-83.
- 15) JORDAN (Terry, C.), & KAUPS (Matti), 1989. *The American Backwoods Frontier. An Ethnic and Ecological Interpretation*. Johns Hopkins University Press. Baltimore & London. XVI + 342 p.
- 16) JORDAN (Terry, C.), 1993, *North American Cattle Ranching Frontiers. Origins, Diffusion, and Differentiation*. University of New Mexico Press, Albuquerque. 439 p.
- 17) LE BON (Walter), 1970. *The Catahoula Hog Dog. A Cultural Trait of the Upland South*. Louisiana State University. New Orleans.

- 18) LUTZ (Georges, H.), 1984. Catahoula Hog Dog ou Catahoula Cur. Une opinion européenne ou le retour aux origines du chien. *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, XXXI. 3-4. p. 148-168.
- 19) LUTZ (Georges, H.), 2003, Un avatar de la domestication des animaux: les chiens à esclaves Buscadores de Cuba et de Saint-Domingue, *Outre-Mer – Revue d'Histoire*. T. 90. N° 340-341. p. 61-81.
- 20) LUTZ (Georges, H.), 2009. Les chiens de guerre depuis le Moyen-âge jusqu'au début du XXe siècle, *Ethnozootecnie* N° 87.p. 63-77.
- 21) PLANHOL (X. de), 1969. Le chien de berger: développement et signification géographique d'une technique pastorale, *Bull. de l'Association des Géographes français*. N° 370. p.355-368.
- 22) REVOIL (Bénédict, Henry), 1873, *Chasses dans l'Amérique du Nord*.
- 23) REVOIL (Bénédict, Henry), 1867, *Histoire physiologique et anecdotique des chiens*. Paris. 390 p.
- 24) ROHRBOUGH (Malcolm, J.), 1978. *The Trans-Appalachian Frontier*. Oxford University Press. New York, 356 p. 20 cartes.
- 25) SCHNEIDER-LEYER (Erich), 1960. *Die Hunde der Welt. [Müllers Grosses Hunde buch]*. Rüscliikon Zürich, Stuttgart, Wien. 320 p.
- 26) SMITH (Ch. Hamilton), 1840. *Mammalia: Dogs*. Vol. II, Lizars, Edingburgh & London.
- 27) UTLEY (R. M.), WASHBURN (W. E.), 1992, *Guerres Indiennes. Du Mayflower à Wounded Knee*. Albin Michel, Paris (Edition américaine originelle 1977).
- 28) WELD (Isaac), 1799, *Travels through the states of North America and the provinces of Upper and Lower Canada during the years 1795, 1796 and 1797*. Stockdale.



Seite 19.

Armand, *Amerikanische Jagd- und Reiseabenteuer*, 1858

"Il y avait du sang sur les racines du vieux chêne. J'ai envoyé Trust pour voir si la voie était libre et si nous pouvions entrer sans danger dans la sombre forêt. Nous suivîmes prudemment le chien qui suivait la piste ensanglantée et arrivâmes à la rivière au bord de laquelle dormait l'indien Weico. Il était froid et raide, la balle avait traversé son côté brun, le plaie était bourrée d'herbe et son tromblon était au sol à côté de lui. C'était un très jeune homme très beau, probablement âgé d'à peine vingt ans, que la mort avait frappé sous ce feuillage sombre."

SHIKAR AVEC DES CHIENS: CHASSE AU GROS GIBIER DANS L'INDE ANGLAISE.

Résumé. – Le 21 octobre 2016 un entrefilet de presse informait qu'une tigresse "mangeuse d'hommes" avait été abattue dans le nord de l'Inde dans l'état d'UTTARAKHAND sur les marges du parc nation Jim Corbett. Cette chasse avait mobilisé des moyens matériels considérables mais aussi des chiens de chasse. Ce fut le déclic qui mit en marche le processus de cette recherche. Elle consista à remonter le temps jusqu'au tout début de l'arrivée des Britanniques aux Indes afin de découvrir si ces chasseurs invétérés avaient employé des auxiliaires canins dans leurs innombrables poursuites des fauves. Comme un certain nombre de ces sahibs a laissé des récits fort intéressants de leurs campagnes cynégétiques, il fallut en établir un inventaire aussi complet que possible afin d'en extraire ensuite la matière cynologique.

La période parcourue s'étend de la fin du 18^{ème} siècle à leur conservation. Sur le plan documentaire j'ai éprouvé un grand regret de ne pas avoir réussi à mettre la main sur les récits de chasse de deux grands nemrods indiens, le maharadja NRIPENDRA NARAYAN de Koch Bihar (1862-1911) et le maharadja SADUL SINGH de Bikaner (1902-1950) qui sont très rares et peu accessibles. Sinon il me semble avoir réussi à passer en revue la majorité des auteurs pertinents regroupés dans le tableau chronologique des sources à la fin du volume.

21 octobre 2016

Inde: une tigresse "mangeuse d'hommes" abattue – le Parisien

Une tigresse "mangeuse d'hommes" a été abattue jeudi dans le nord de l'Inde, à l'issue d'une impressionnante chasse de 44 jours qui a mobilisé drones, hélicoptères, éléphants et chiens de chasse, informent des responsables locaux. Des villageois ont fêté cette mort, paradant pendant près de trois heures avec la carcasse de l'animal, tué par balle par des gardes forestiers.

La tigresse âgée de trois ans était accusée d'avoir tué trois villageois et blessé trois autres depuis septembre, ce qui avait déclenché une importante opération de recherche dans les forêts denses de l'Etat himalayen de l'Uttarakhand. "Il y avait du ressentiment parmi les villageois, qui étaient saisis d'une peur panique après une série d'attaques", a raconté le responsable des forêts et de la vie sauvage de cet Etat du nord de l'Inde, D.V.S. Khati.

Abattue à défaut de pouvoir la capturer

"Bien qu'elle soit une mangeuse d'homme, notre priorité était de la neutraliser mais nous avons dû tirer à balles réelles après plusieurs tentatives malheureuses pour la capturer", a-t-il expliqué. Chasseurs et villageois ont mené ensemble, pendant un mois et demi, cette éprouvante opération pour retrouver la tigresse, après qu'elle a tué une femme début septembre à l'extérieur du *Parc national Jim Corbett*, un des plus anciens du pays."

Dès le commencement de la colonisation anglaise du sous-continent indien une partie importante des représentants de l'autorité de la Compagnie des Indes orientales, tant civils que militaires, s'adonnait aux sports dont les Britanniques ont été friands depuis toujours. Les courses de chevaux, la chasse à courre, la chasse au fusil étaient les distractions favorites dans l'Inde comme au Royaume-Uni. En outre ces activités ont donné lieu assez rapidement à des comptes-rendus sous la forme d'articles dans les premières gazettes et revues de Bombay, de Calcutta ou de Madras. Ensuite ces récits divers étaient parfois repris afin d'être insérés dans des ouvrages de souvenirs plus complets ou "reminiscences" de carrières entières passées aux Indes. Cela infère qu'il existe aujourd'hui une masse substantielle de livres divers dont la matière est constituée pour la plus grande partie de récits de chasse. Tous ne livreront pas des références intéressantes sur notre sujet d'étude, à savoir l'emploi de chiens pour la chasse aux fauves et aux grands animaux, que ce soit avec des chiens d'origine locale ou des importations du Royaume-Uni, mais parfois un seul auteur

apporte des renseignements nombreux et variés, comme cela est le cas du général E.F. Burton dans ses *"Reminiscences of Sport in India"* qui se déroulent pendant une période de quarante ans entre 1840 et 1880.

Le nombre de ces sources est tellement important qu'une étude exhaustive est quasi impossible pour une personne seule. On se bornera donc à couvrir un maximum de ce qui sera rendu accessible.

En 1961, dans son livre *"The call of the Man-Eater"*, Kenneth ANDERSON évoque dans le chapitre sur "The creature of the jungle" un animal de chasse qui lui tient beaucoup à cœur: le porc sauvage. "Un autre animal sur lequel il n'existe que peu de témoignages c'est le porc sauvage de l'Inde ou sanglier. Dans les temps anciens des histoires ont été relatées dans lesquelles des veneurs audacieux se livraient au "pig-sticking" - c'est-à-dire la chasse du sanglier à cheval avec des lances. Quelques uns de ces vieux veneurs sanguinaires aimaient varier leur sport préféré en entretenant des meutes, des bâtards parfois, mais le plus souvent des chiens de souche bull-terrier qu'ils employaient pour traquer non seulement des

sangliers mais aussi des ours, et dans un cas, même des bisons. Quand l'animal de chasse était à l'hallali, le veneur arrivait sur scène et réglait son sort à la bête soit en le tirant soit en le transperçant de sa lance du haut de sa selle.

Comme cynophile je pense que ce soi disant sport était décidément brutal, particulièrement quand la méthode était employée contre un sanglier sauvage. Le chien le plus courageux a peu de chances contre un sanglier en furie et de nombreux chiens d'une meute étaient taillés en pièces par les défenses du porc en fureur. Et même quand le vaillant sanglier était finalement tué, il n'avait pas vraiment eu la possibilité réelle de montrer son courage car uniquement occupé à se défendre contre les attaques d'une horde canine".

Cette prise de position de K. Anderson, homme du XXe siècle (1910-1974) sensible à la douleur animale quoique grand chasseur, pose bien la problématique de cette recherche. En fait Anderson devant les beautés de la jungle indienne comprend mal ou pas du tout l'acharnement des vieux veneurs géorgiens et victoriens des siècles précédents. Nous comprenons, nous aussi, cette manière de ressentir ces situations, mais là n'est pas le but de ce travail. Par ailleurs il ne faut jamais oublier qu'Anderson est un pur produit de ces "coloniaux"

britanniques, nés et élevés en Inde. Il est le descendant de six générations d'Ecossais ayant vécu dans l'Inde anglaise n'ayant jamais connu l'Europe. Or en France à la même époque le comte Le Coulteux de Canteleu, le vicomte de la Besge et beaucoup d'autres veneurs chassaient loups et sangliers avec des meutes de chiens d'ordre et l'animal était servi à la dague après avoir été immobilisé par les chiens. A chaque sortie sur un ragot il y avait de la casse avec des chiens tués et blessés. D'autres chasseurs moins fortunés attaquaient la bête noire avec des mâtins et à l'épieu, comme Gridel ou Morel dans les Vosges par exemple. Le vieil adage des chasseurs Allemands est bien connu:

"Wer Schweinsköpfe haben will muss Hundsköpfe daran wenden". (Qui veut des têtes de porc doit sacrifier des têtes de chiens).

Anderson ne le partageait pas, visiblement

Notre problématique consiste à recenser à quoi étaient employés les chiens par les chasseurs en Inde, quels qu'ils soient, à quel morphotype ils appartenaient et en essayant de dresser une chronologie, aussi précise que possible, de leur arrivée sur le terrain d'après les sources disponibles.



Fig. 1 - Emile Gridel, *Mâtins*, Baccarat, Vosges.

Les pseudo-doctrinaires

Une première réponse nous est fournie dès 1807 par le Captain Thomas Williamson dans son "*Oriental Field Sports*". Il consacre la plus grande partie du livre à la chasse du sanglier à cheval à la lance avec une multitude de détails et y précise d'entrée de jeu le rôle que les chiens locaux peuvent remplir.

"Les chiens se trouvant dans les villages appelés parias, et qui n'ont pas de maîtres attirés, sauf s'ils s'avèrent aptes à attraper des lièvres, etc... sont très utiles pour dépister les sangliers dans les joncs et à les pousser hors du couvert. Ces chiens sont très anguleux de corps, avec des têtes minces, de courtes oreilles dressées, des queues fines, des poitrines profondes bien descendues, des ventres levrettés et d'excellentes pattes légères. Ils sont très rapides et féroces. Certains saisisrent un sanglier de bonne taille à l'écoute en crochant ferme; mais ce faisant beaucoup

écopent de blessures graves, ce qui les rend plus prudent et les incite à borner leurs attaques à l'arrière train. Ils sont de couleur variée mais la plus fréquente est un brun-roux que la teinte terre de Sienne rendra au plus juste.

"Quand quelqu'un chasse seul, ces chiens sont de la plus grande aide car non seulement ils aident à mettre le sanglier aux abois, mais au cas où une lance venait à manquer son but, ou encore à ricocher, ils montrent par leurs aboiements par quelle voie l'animal se dérobe. Dans une végétation plus haute que le dos du sanglier ceci est d'une grande utilité; le cavalier étant contraint de mettre pied à terre pour retrouver sa lance cela fournirait à l'animal une occasion de s'échapper. Quand on chasse à plusieurs par contre cette aide n'est en rien souhaitable. Alors les chiens houspillent le sanglier et le rendent ainsi tellement imprévisible qu'il devient difficile de lancer un

javelot de manière correcte en garantissant la sécurité des chiens."

Voilà comment le premier témoin de cette époque révolue, qui a commencé à chasser vers 1780 au Bengale, a codifié l'emploi des chiens parias indigènes pour la chasse au sanglier à cheval et à la lance.

Les ouvrages d'experts vont se suivre régulièrement à partir du tout début du XIXe siècle et nous allons tenter d'en extraire tout ce qu'ils apporteront sur le sujet. Avant de passer leurs écrits en revue et après l'avis de Williamson sur les chiens parias locaux et leur emploi, il est indispensable avant de tester toute autre référence de citer ici la prise de position du capitaine Henry Shakespeare sur l'emploi des chiens d'une manière générale pour la chasse aux Indes. Il est le premier à s'être prononcé sur le sujet explicitement même si son ouvrage paru en 1860 est loin d'être le premier à avoir évoqué la question. Daniel Johnson (1827) et Henry Bevan (1839) l'ont précédé et fourni de multiples exemples de leur utilité mais sans le dessein de théoriser comme le fit Shakespeare.

Dans son livre "*the Wild Sports of India...*" Henry Shakespeare donne aux pages 121 à 123 son avis définitif sur l'emploi des chiens à la chasse en Inde et indique en détail les raisons qui entraînent quasiment un échec certain sinon un résultat pour le moins peu probant. Il en annonce d'entrée de jeu la cause principale:

"L'une des difficultés principales dans la recherche et la récupération du gibier tiré en Inde réside dans l'impossibilité d'utiliser des chiens."

Ce sont selon lui les raisons suivantes:

- l'abondance et la diversité du gibier qui font que la quête d'un gibier particulier est rendue impossible;
- la chaleur intense qui tue les chiens, qui très tôt dans la journée efface toute odeur et empêche les chiens de suivre une piste avec une chance raisonnable;
- le climat indien qui débilite rapidement les chiens de race importés d'Europe d'autant qu'ils sont de haut lignage et donc le résultat d'un élevage ayant connu une consanguinité certaine (*Foxhounds, Pointers, Greyhounds*);
- le risque couru par tous les chiens tenus par des Européens, quels qu'ils soient, du fait du grand nombre de chiens indigènes enrégés;
- le risque d'avoir le meilleur chien étripé par un ragot ou bien si les chiens se perdent et qu'ils restent dans la jungle la nuit, d'être tués et dévorés par un léopard, une hyène ou un loup.

Toutes ces bonnes règles ne l'ont pas empêché de lâcher deux chiens à la poursuite d'une tigresse. Ils la poursuivirent mais la perdirent. Après quoi très normalement ils retournèrent auprès de leur maître. Comme quoi, selon les circonstances, les actes ne correspondent pas toujours aux postulas. Shakespeare ne fournit hélas aucune indication sur la race de ces animaux ni sur leurs origines, locale ou britannique. Comme de nombreux chasseurs de son temps l'auteur pense que si l'emploi de chiens aux Indes peut s'avérer intéressant la classe des "*Terriers*" s'impose, car elle fournit les éléments les plus valables, mais élevés dans le pays à partir de souches anglaises. Son argument est le suivant: "Ils sont plus faciles à remplacer que les autres races parce que les soldats européens en élèvent en grand nombre dans leurs casernes et que dans les garnisons importantes on peut en trouver un bon pour trente shillings".

Il prouve aussi que son opposition à l'utilisation des chiens n'est pas totalement doctrinaire par une autre prise de position en déclarant:

"Un bon chien courageux de la race des dogues serait sûr de récupérer celui-ci dans tous les cas. Cela aurait de plus l'avantage de vous éviter un accident à vous et à vos hommes".

Nous retrouvons là le problème récurrent des chiens de prise, les fameux *seizers* tellement prisés par Baker à Ceylan et Sanderson à Mysore, comme nous le verrons plus loin. Déjà en son temps Williamson avait signalé la présence de chiens de prise anglais:

"des mastiffs ont été importés en Inde mais le climat est trop rude pour eux. Ils ne sont pas assez rapides pour la chasse; mais un veneur qui a réussi un croisement moitié mastiff moitié lévrier autochtone les trouva inappréciables pour la chasse au sanglier; sa résidence se trouvait loin de toute possibilité de communication avec des Européens et rendait de ce fait toute aide à la chasse comme une acquisition extrêmement bienvenue".

Le sujet de ces chiens de prise est loin d'être épuisé car il existait dans l'Inde des gros chiens indigènes comme le *Combaï bear hound*, ou chien à ours de l'Inde du sud par exemple, dont il faudra analyser la présence et la localisation à mesure de l'avancement du dépouillement des sources.

Les deux experts que nous venons de rencontrer ont posé des lignes de conduite qu'ils jugeaient bonnes pour la situation de la chasse aux Indes mais entre les règles et l'action quotidienne, de nombreux chasseurs et veneurs surent s'adapter aux conditions locales et tirer un grand profit des chiens sur lesquels ils auront réussi à mettre la main.

Un expérimentateur praticien: Daniel Johnson

Le premier sur la liste est Daniel Johnson, médecin recruté par la Compagnie des Indes orientales, arrivé aux Indes en 1808. Il y restera neuf ans et s'intéressera à la vie des autochtones, à la chasse et à la faune en général. Dans son livre "*Sketches of Indian Field Sports as followed by the natives of India*" paru en 1822, il insiste sur toutes les manières de chasser des populations locales, toutes classes, ethnies et castes confondues, en partant des rajahs et des zamindars jusqu'au plus humble Bheel. Il a vécu longtemps dans la présidence du Bengale, notamment dans le district de Ramghar et évoque des

races de chiens indigènes dont il est difficile de trouver trace de nos jours.

Ainsi il raconte comment

"le rajah de Koonah élève une race de chiens particulière, différente de tous les chiens ordinaires de l'Inde, plus grands et dotés d'un sens de l'odorat très fin. Ces chiens sont dressés à chasser le cerf et quoiqu'il soit raisonnable d'affirmer que la voie s'évaporerait rapidement et disparaîtrait donc par un temps très chaud, j'ai entendu les autochtones affirmer qu'ils prennent la voie des cerfs plusieurs heures après leur passage."

Toujours à propos des chasseurs indiens il indique

"qu'ils ont aussi des lévriers, qui quoique peu rapides et par nature déjà très féroces, le sont rendu plus encore en étant privés de nourriture le jour avant la chasse".

Concernant les mêmes lévriers Johnson avoue avoir été dégoûté de voir de beaux chiens anglais, propriété du même rajah, mis au couple avec des chiens locaux mal conformés, "*sans aucun poil sur aucune partie de leur corps*." En fait il nous dépeint les *Poligars* blancs purs ou *Radjapalayam*, les lévriers du sud de l'Inde, qui visiblement ne trouvaient pas grâce chez Johnson, imbu de la supériorité esthétique des *greyhounds* anglais.

On ne peut qu'être intrigué par la remarque qu'il fait relative aux hyènes et à leur attaque:

"J'ai souvent vu quelques terriers les tenir aux abois, et même les mordre cruellement à l'arrière train; leurs mâchoires, cependant, sont excessivement fortes et une seule morsure, sans même tenir plus longtemps que quelques secondes, suffit à tuer un grand chien."

Comme nous le verrons avec d'autres auteurs la réaction des chiens lors de rencontres avec des fauves dépend en grande partie des circonstances, de la valeur des

chiens individuels et de celle des meutes en général. Johnson sera le premier à soulever le cas ainsi:

"Un jour quand je battais un petit fourré à la recherche de gibier, aidé par quelques rabatteurs indigènes et quelques terriers et lévriers, plus avec l'intention de prendre à lévrier que de tirer, les chiens en émergèrent en trombe et courant vers moi avec la queue entre les jambes, comme s'ils avaient été effrayés, et quand après les avoir exhorté à y retourner ils refusèrent et vinrent encore plus près de moi, et je ne pus par aucun moyen les inciter à quitter mes talons; cela m'indiqua clairement qu'un grand animal de proie s'y trouvait".

Ce type de situation se retrouve fréquemment dans la littérature cynégétique indienne notamment chez Bevan et chez Gerard, comme cela apparaîtra plus loin. Par contre ce qui est mis en évidence chez Johnson, donc très tôt au XIXe siècle, c'est l'emploi de meutes mixtes de terriers britanniques et de lévriers indiens plus ou moins importantes, probablement selon les moyens financiers des chasseurs. Au cours des dépouillements des sources ce phénomène ne fera que s'amplifier.

Les praticiens empiriques

Commençons par les trois personnages les plus précoces de cette catégorie: Henry Bevan, Walter Campbell et le général E.-F. Burton. Bevan est arrivé en Inde en 1808 comme jeune cadet et y est resté jusqu'en 1838. Campbell a servi à la même époque et la première édition de son ouvrage serait de 1842 mais la 2^{ème} est de 1853, date à laquelle il avait retrouvé son Ecosse natale. Burton lui est plus tardif, étant arrivé seulement en 1840 sur le territoire de l'Inde, mais ses premières années recourent celles de Shakespeare. Les divers témoignages de ces auteurs vont être traités ensemble avec l'essai d'en extraire un embryon de groupement thématique même si ces auteurs n'ont pas chassé dans des régions identiques.

Walter Campbell dépeint dans son "*The Old Forest Ranger or Wild Sports in India*" une meute de chiens "*à l'allure magnifique*" chassant dans les montagnes des Nilgris en Inde du sud ouest.

"Pour un observateur profane, ces chiens avaient tous l'apparence de *Fox-hounds* Anglais ordinaires, mais pour l'œil d'un chasseur, il était évident que la race originelle avait été croisée avec le bull-dog, ou le grand chien *poligar* de l'Inde, un croisement, qui bien que diminuant la beauté et la vitesse de l'animal, répond mieux que n'importe quel autre aux exigences des montagnes Nilgiry, où des antagonistes aussi formidables que l'ours, le grand sanglier, la panthère ou même le tigre sont affrontés." Et quelques pages plus loin il trace un portrait canin précis: "*Regarde ce diable féroce de Rodney, ce grand chien bringé, mépris de courant et de bull-dog*". Cela n'empêche pas quelques pages plus loin le maître d'équipage de pester après le tigre qui a mis à mal sa meute. Quand son piqueux Ismaël Khan annonce que le fameux Rodney et deux autres de ses meilleurs chiens sont tués. "Le diable emporte ces maudits tigres. Cela fait dix-sept chiens que j'ai perdus de leur faute depuis mai dernier. Attachez les chiens, je n'ai pas le cœur de les relancer à nouveau".

Nous avançons là une belle description du cheptel canin employé à Ootacamund dans les années 1830 à 1835.

En fait il est question de la meute du juge Lushington que Campbell décrit dans son "*Indian Journal*" de 1860 de la manière suivante comme "*un croisement entre des fox-hounds anglais et le grand chien*

poligar de l'Inde". Il insiste sur le fait que cette meute est d'une meilleure qualité raciale que celle d'un autre veneur local du nom de Little dont il fournit aussi une description détaillée.

"La meute se compose d'une trentaine de couples de chiens d'une qualité raciale élevée ou faible; *fox-hounds*, *harriers*, *spaniels*, authentiques parias et de tous les croisements et compositions possibles des dites races. Ils forment une drôle de bande quand on les regarde mais accomplissent leur tâche qui consiste à lancer le cerf et à le mener jusqu'aux cols où se tiennent les tireurs de façon admirable. Ils ont aussi le grand avantage de ne pas poursuivre leur gibier trop loin. Des chiens sûrs de change pousseraient le cerf par-dessus les gaths et des basses jungles et des chiens qui opèrent ainsi sont rarement retrouvés car ils sont à coup sûr pris par un tigre ou un léopard avant de pouvoir retrouver le chemin de leur chenil. Ce qui arrive souvent aux chiens de Lushington".

On ne peut mieux expliquer la situation de ces meutes d'Ootacamund.

Pour la même époque Burton relate dans "*Reminiscences of Sport in India*" aux pages 47/48 l'arrivée en 1841 dans son régiment d'un nouvel "*ensign*", un jeune sous-lieutenant de l'Armée des Indes d'extraction anglaise mais locale. Il parle d'une "*curious figure on a yellow pony, and accompanied by a troop of English-looking dogs of sorts*" qui se présente à lui. Je ne peux résister à citer en anglais la description de cette meute.

"His half-bred bull-dogs and poligars – a hairless, very powerful and fierce Indian greyhound – were a great acquisition to us subalterns, and were used, I am ashamed to say, in the baiting of many Brahminy bulls and village pigs which often issued from the native town and invaded our cantonment". (1)

1) "Un curieux personnage sur un poney jaune et entouré d'une meute de chiens d'un aspect vaguement anglais. Ses bull-dogs métissés et ses *poligars* - un lévrier indien sans poils très puissant et féroce – s'avèrent une acquisition formidable pour nous autres officiers subalternes et furent utilisés, je suis honteux de l'avouer, à harceler de nombreux taureaux Brahma et porcs villageois qui sortis de la ville indigène envahissaient notre cantonnement".

La description est claire et précise. Dès 1841 nous sommes en présence de bull-dogs croisés. Et comme le bull-terrier est né en Angleterre au début du siècle ainsi que l'attestent des illustrations de 1806 et de 1812 notamment il est très probable que par *half-breed bull-dogs* il s'agisse déjà de *bull-terriers*. Pour les *poligars* la question est résolue mais cette indication montre que les chasseurs anglais en Inde se sont aussi servis de cette race indigène très tôt comme nous allons le voir maintenant avec Bevan.

Au début de sa carrière Bevan, jeune cadet impécunieux chassait surtout du petit gibier et de la sauvagine à tir, notamment la bécassine. Il signale donc (p. 83) qu'un simple terrier écossais noir à poil dur lui était particulièrement utile au commencement de la saison quand les oiseaux sont rares et difficiles à trouver. Cette observation mérite d'être signalée car il resta fidèle à cette race pendant tout son séjour de trente ans, formant ses meutes de Scotchs noirs et de Poligars blancs et les faisant chasser ensemble n'importe quel gibier. Il note d'ailleurs que lors de batailles rangées avec des fauves ses chiens étaient souvent "punis" par de méchants coups de griffes et des terriers en mouraient assez souvent.

En ce qui concerne ses *Poligars* il est dithyrambique.

"Le chien *poligar* que j'ai employé souvent dans mes sorties de chasse, est la meilleure des races canines de l'Hindoustan. Il ressemble quelque peu à un greyhound, mais plus robuste; le poil est très ras et dur; la tête fait à peu près la moyenne entre celle du mastiff et celle du greyhound. De tempérament il ressemble au bull-dog, étant très sauvage, hardi et téméraire; il peut être facilement dressé à connaître et à suivre son maître, mais il est très dangereux pour les étrangers. Il saute sur sa proie sans avertissement et maintient sa morsure avec une ténacité extraordinaire. Quand il est croisé avec le greyhound il produit une lignée très bonne, bien plus robuste, quoique pas aussi rapide que le lévrier, mais moins exposé à la boiterie qui constitue le plus gros inconvénient des chiens européens en Inde".

Bevan fournit encore les précisions suivantes sur les *poligars*.

"On trouve la race la plus pure du chien *poligar* vers Madeira et Tenevelly [en fait Madurai et Tiruneveli] mais il n'est pas rare dans les provinces méridionales de la présidence de Madras et dans le Carnatic".

Il ajoute que certains chasseurs préférèrent un croisement entre le chien arabe et le chien courant car le produit est obtenu avec plus de facilité. Le chien arabe peut être considéré comme une espèce grossière de lévrier; sa couleur est en général brune; ses pattes sont moins fragiles que celles des chiens européens, mais bien plus que celles des *poligars*, auquel il est aussi inférieur en force et hardiesse.

Les deux volumes des "*Reminiscences of Native and European life in the presidencies from 1808 to 1838*" de Bevan sont une véritable mine de renseignements sur les divers modes de chasse pratiqués par l'auteur et en conséquence sur les chiens rencontrés et employés par lui ou ses connaissances en ces circonstances.

En 1816 il évoque par exemple le fait que des autochtones aient prêté leur concours à son parti de chasseurs "*avec leurs chiens qui sont d'une nature particulièrement robuste et hardie*". A une autre occasion un de ses amis qui possédait un "*chien puissant qui avait le courage de s'attaquer à n'importe quoi*" fut témoin de

sa prise par un gigantesque boa-constrictor dans une jungle touffue. Le lieutenant réussit à loger deux balles dans la tête et dans le corps du serpent, le tuant sur place. Celui-ci déroula alors ses anneaux et le pauvre chien broyé à mort retomba à terre.

L'épuisement était aussi une cause fréquente de mortalité des chiens. Alors qu'ils étaient en marche avec le régiment les officiers se livraient en marge à la chasse au renard avec leurs lévriers. Lors d'une course particulièrement longue un renard se coucha auprès de quelques rochers et le seul lévrier qui avait tenu la distance se coucha à son côté, également à bout de souffle. Les deux étaient tellement exténués qu'ils moururent tous deux peu de temps après.

Une autre fois un de ses terriers qu'il estimait énormément fut croqué par un crocodile alors qu'il rapportait un paon tiré et tombé dans la rivière. Les paons alors nombreux constituaient une volaille très prisée pour la table. A Budnapoor ses chiens lancèrent un porc-épic d'une taille exceptionnelle qui en s'enfonçant dans son terrier fut poursuivi par deux terriers dont l'un fut tellement malmené qu'il mourut des blessures reçues à la tête, les piquants ayant pénétré très profondément. Le deuxième fut touché sévèrement et rendu indisponible pendant un temps assez long, ce qui entraîna un manque de "service" que Bevan regretta longtemps.

Une autre de ses aventures mérite d'être connue. Un jour Bevan chassait le sanglier et ses chiens entrèrent dans un épais couvert où ils aboyaient furieusement. Pensant entendre le grognement d'un porc il y pénétra aussi, lorsqu'il se retrouva au sol, quasi inconscient et son fusil ayant volé au loin. Il avait perdu complètement la notion des réalités après ce coup violent que seule une touffe de poils clairs qu'il trouva dans une main lui fit comprendre qu'il s'était colleté avec un léopard. Il avait de profondes blessures et des griffures sur le corps et les bras. Son palefrenier lui certifia qu'une panthère s'était couchée sur lui un court instant et qu'elle avait été forcée de quitter sa proie par une attaque combinée de tous ses chiens, auxquels par conséquent il devait son sauvetage et sa vie. Malheureusement ses chiens le payèrent chèrement car il trouva l'un tué sur place et un autre si durement lacéré qu'il mourut peu après. Par contre Bevan réussit à traiter ses plaies de manière à éviter la septicémie et s'en remit assez vite. Et de conclure: "Les chiens étaient des races Poligar et Scotch terrier. A cette occasion comme dans plusieurs autres je dois ma vie à leur hardiesse et à leur intelligence."

Bevan a quitté l'Inde en 1838 mais il relate une affaire qui eut lieu à la même époque et qui met en scène une race de chiens locaux. Une équipe de 4 chasseurs avec une meute importante battait le terrain et leva un tigre dans une jungle. Un plan de bataille fut mis sur pied et on décida d'attaquer l'animal par deux côtés. La meute était composée de ce que Bevan appelle des "*Chittawarry*" mais aujourd'hui il est connu sous le nom de "*Chippiparai*". Il s'agit d'un lévrier de l'Inde du sud montrant un corps élancé avec de longues pattes. Le capitaine Drummage, le meneur choisit quatre couples de ses chiens et les fit entrer dans la jungle. Ces chiens sont catalogués comme une race admirablement qualifiée pour la chasse dans la jungle par Bevan. Laissons lui la parole: "Après avoir avancé pendant environ un quart d'heure le capitaine D. remarqua que son Chittawarry favori, un bel

animal bringé, montrait des signes étranges d'impatience et d'inquiétude en se précipitant dans le fourré et revenant à toute vitesse comme pour inciter à une approche plus rapide vers l'endroit où le tigre était caché. Le capitaine D. donna donc le signal et les chiens, muets jusque là, donnèrent de la voix et plongèrent à travers le fouillis de broussailles et de hautes herbes, tandis que leurs abois

recevaient en écho les cris de la meute du lieutenant M. distante d'environ 150 yards. Encouragés d'aller en avant les chittawarrys attaquèrent mais le tigre rendu furieux par les blessures reçues en écrasa trois dans la poussière de son énorme patte et saisissant dans sa gueule un quatrième, en l'occurrence le brave chien bringé, le broya entre ses dents et le jeta dans la ravine."



Fig. 2 - Groupe de Brinjarries (James Grant, 1880, *Cassell's illustrated history of India*, volume 1, Cassel, Petter, Galpin, London, New York.)

Bevan a aussi rencontré les nomades Banjarrahs, en fait des marchands de grains Brinjarries, et a été séduit par leurs chiens. Voilà comme il en parle:

"Ils ont une race de chiens spéciale, telle que je n'en ai jamais vu sauf avec eux; ils font grand cas de ces animaux et relatent des histoires extraordinaires sur leur intelligence. Leurs campements sont conçus de telle manière que leur sécurité est presque entièrement dépendante de leurs chiens qui sont confinés complètement à l'extérieur du cercle dans lequel hommes et animaux se mettent à l'abri et ni homme ni animal ne peut s'en approcher pendant la nuit sans être repéré."

D'après d'autres renseignements ces chiens seraient des lévriers ressemblant au lévrier persan mais seraient relativement plus robustes et auraient un museau plus carré. Ceci est attribué au fait que l'animal est rarement de race pure mais souvent croisé avec des parias. Ces observations datent des années 1960 et ne sont probablement plus en adéquation avec celles de Bevan faites 150 ans au paravent. Ainsi la race pure serait à peine moins élancée que le Rampur, atteignant une hauteur au garrot entre 62 et 70 cm avec un poids de 20 à 30 kg. La robe est soit à poils durs ou soyeux et habituellement

noire, mouchetée de gris ou de bleu, parfois de couleur sable, fauve, ou bringée. Les oreilles, les pattes et la queue sont frangées. Les chiens *Banjaras* (?) chassent aussi bien à vue que par le nez. Ils seraient aussi rapides que des *Deerhounds* et dotés d'un grand fonds. Ils attaquent toujours à l'arrière train.

Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'au XIXe siècle presque tous les chasseurs britanniques de gros gibier en Inde possédaient des chiens. Quand ils étaient bien éduqués ils servaient à la chasse mais parfois aussi de garde du corps nocturne, auquel cas ils étaient attachés seuls ou souvent par deux, soit devant, soit dans la tente ou la chambre à coucher et à plus forte raison quand l'intéressé dormait à la belle étoile. Cette situation s'est perpétuée bien après 1857, date de la grande mutinerie des cipayes de l'armée du Bengale. Ensuite les conditions se sont modifiées car la répression ayant été sévère la population craignait trop un retour de bâton pour se risquer à des agressions.

Aussi les attaques de panthères contre les chiens se produisaient-elles souvent la nuit sur ces chiens favoris couchés près de leur maître. La plupart des auteurs en ont

éprouvé au moins une. Revenons donc à Burton qui raconte qu'en 1845 un de ses amis qui voyageait dans la région d'Hyderabad, qui dormait en plein air et avait pris la précaution de se garder en enchaînant deux gros chiens anglais à son châlit eut l'aventure suivante. Une panthère survint pendant son sommeil et se saisit de l'un des chiens et si le collier et la chaîne n'avaient pas été des plus robustes le chien aurait été emporté. Or le matériel s'avéra solide et le chien lourd, mais la traction manqua de renverser de peu le couchage et son ami sauta à terre juste à temps pour voir à la faible clarté lunaire la panthère s'enfuir et de trouver son chien fortement lacéré, mais pas blessé mortellement. Les sources sont remplies de genre de récit car les chiens constituaient avec les caprins les proies idéales des panthères.

Voyons un deuxième cas. Le lieutenant William Rice qui s'est livré à cinq campagnes de chasse au tigre dans le Rajpootana à pied, donc sans éléphant, entre 1850 et 1855 évoque une situation identique. Alors qu'il campait à la belle étoile avec tous ses serviteurs et animaux se produisit un énorme vacarme. Une panthère s'était glissée subrepticement entre les dormeurs et avait tué une chèvre. Celle-ci ayant été fermement attachée pour la nuit le fauve n'avait pas réussi à l'emporter. Il eut alors le culot d'emporter les deux grands lévriers "Goldie" et "Bessie" couplés et attachés à un piquet de tente à côté du châlit de Rice. Les abois de Bessie ont réveillé tout le campement et tout le monde s'est précipité à la poursuite avec des fusils, des torches et des brandons. Après avoir traîné les chiens sur 300 yards et la poursuite devenant chaude le fauve les abandonna.. Le chien *Goldie* avait été tué parce qu'il avait eu le crâne broyé d'un coup de patte mais la chienne *Bessie* s'en tira sans dommage sauf pour la peur qu'elle eut à endurer.

L'année précédente Burton a assisté lors d'une sortie de chasse à une grande bataille entre trois ours et trois grands chiens puissants que les chasseurs avaient

emmenés avec eux dans la région de Chicacole. Il précise aussi qu'en 1847 il était en possession d'une grande chienne bull-terrier noire d'un tempérament "instable" qui ne supportait ni les mendiants ni les joueurs de tambour. Bien plus tard la majorité des Anglais aux Indes considéraient que les chiens indiens en général et les chiens de chasse en particulier ne valaient pas leur nourriture mais jusque vers la fin des années 1870 il n'en était pas de même. Dans ce sens Burton signale qu'en 1849 un petit féodal indien, propriétaire terrien, avait fixé un rendez-vous au groupe de Burton et avait amené avec lui une "meute de puissants chiens de belle allure et une troupe de rabatteurs pour la chasse au cerf".

Dans cette même optique Rice, comme Bevan avant lui, parle avec admiration des chiens des marchands de grain "*Brinjarries*"[que l'on nommerait aujourd'hui "*Banjarra*" (?)] qui sont toujours aux côtés de leurs maîtres quand ils se déplacent avec leurs animaux de bât et qui sur les bords du chemin se lancent immédiatement à l'attaque d'un sanglier quelconque qu'ils pourraient éventer. Ils le tiennent aux abois jusqu'à l'arrivée de leur maître qui expédie l'animal avec un épieu très particulier car lesté d'un gros poids à sa base. D'ailleurs Rice est l'heureux possesseur d'un grand chien favori, *Wull*, alias *Vulkan*, un croisement *bizarre* comme il dit lui-même, entre un lévrier pers an et une chienne bull. Mais il ne précise pas bull-dog ou bull-terrier. La deuxième évocation est la plus vraisemblable. Le pauvre *Wull*, après avoir averti Rice de la présence de voleurs et contribué à retrouver un tigre blessé, participa à une bagarre avec une panthère en compagnie des deux lévriers fit un faux mouvement et passa par-dessus le bord d'un précipice, tomba de haut et se fracassa le crâne. Après la description de *Wull* nous rencontrerons de nombreuses curiosités interraciales parmi les chiens, souvent de grande qualité cynégétique, employés aux Indes.



Fig. 3 - *Wull* alias *Vulkan*, le chien de William Rice, poursuit le tigre...

Voyons ce qu'en dit le colonel Julius Barras. Il nous a livré deux documents dont chacun comporte deux volumes. Le premier s'intitule "*India and tiger hunting*" (1885) et le deuxième "*The new Shikari at our Indian Stations*" (1894). Ce titre est trompeur car il ignore une

grande partie de l'Inde dont notamment le Deccan et le Bengale. Barras faisait partie de l'armée de Bombay et a beaucoup parcouru l'Inde centrale et occidentale jusqu'au Baloutchistan (Pakistan actuel), l'Afghanistan et jusqu'au Teraï himalayen. Dans un souci de cohérence Barras doit

être analysé dans l'ordre inverse de la publication de ses livres. C'est pourquoi, *Indian stations* qui retrace les débuts de sa carrière militaire, de chasse sportive et de sa vie indienne dans lesquels la participation de chiens s'avère de loin plus importante que dans son *Tiger hunting* dont seul le volume deux recèle quelques rares informations sur la problématique de cette étude, sera scruté en premier.

En fait l'auteur a séparé, ou volontairement ou par intuition, les deux volets de sa carrière cynégétique. Il a choisi de parler en premier de ses chasses au tigre où il conduisait lui-même son éléphant de chasse parce qu'elle lui semblait la plus intéressante pour son public de lecteurs, la plus spectaculaire et donc la plus prometteuse pour les ventes. Cela se vérifia lors de la publication. Mais Barras était avant tout un veneur, complètement fou de ses chevaux arabes et de ses lévriers de toutes races: persans, afghans, indiens et même anglais mais aussi de ses lourds chiens d'attaque et parias qu'il utilisait abondamment pour coiffer ses animaux de chasse.

En effet il est affecté dès le début de sa carrière dans le Kutch à Rajkot et ensuite dans le Sind à Karachi et Hyderabad (Pakistan actuel). Partout il se livra à la poursuite incessante des chacals et des renards indiens, espérant tous les jours lancer un loup, un chat sauvage ou un ragot. Dans le Kutch il aura en sa possession des lévriers persans à poil ras et de puissants parias dont l'un, du nom de Roti était aussi rapide qu'un bon foxhound. Avec un autre *Lion* ils expédiaient tous les chacals rattrapés par les lévriers, mais il ne négligeait aucun secours notamment celui d'un petit chien à poil dur du nom de Chloë qui était le résultat improbable d'un petit paria et d'un terrier anglais montrant un courage exemplaire.

Barras arrive en Inde en 1855 et commence à chasser immédiatement. Toujours basé à Rajkot il laisse entendre être l'heureux propriétaire de neuf lévriers divers dont un seul greyhound anglais, tellement il était ardu de les maintenir en vie du fait du climat. Il nous informe néanmoins qu'un très beau greyhound de la variété Newmarket appelé Vulkan et payé 34 shillings a été mordu par un chien rabique. Sur ce il est rappelé à Bombay où malheureusement un chien d'attaque n'est pas à sa place et où il n'y a pas d'emploi pour lui, alors il le laisse sur place mais en le confiant à un boulanger indien où il ne manquera pas de nourriture. Pendant son séjour à Bombay il a été très gravement malade, a failli mourir et n'a pas pu s'occuper de ses autres chiens. Sa chienne persane Fox qui était très rapide et endurante mais extrêmement fragile est morte. A peine guéri il est envoyé en Perse pour participer à la guerre de 1856-1857 et quand il en revient l'armée apprend le soulèvement des cipayes de l'armée du Bengale.

Comme tant d'autres chasseurs Barras se lamente parce que du fait du climat et du terrain

"un bon lévrier ne pouvait fournir une bonne course sans être fourbu pendant au moins une semaine".

En conséquence il n'aurait pu chasser qu'une ou deux fois par semaine ou alors il lui fallait entretenir un chenil important. Comme il voulait chasser tous les matins de la semaine, très tôt avant de prendre son service, il devait avoir un grand nombre de chiens, mais en cette occasion précise son chenil fut réduit à un seul lévrier qu'il complétait par un ou deux parias emprunté à ses soldats.

Pendant la mutinerie Barras est affecté à Poona où il continue à se livrer sans freins à son activité favorite car il a pu remonter son chenil en lévriers et il prend deux loups coup sur coup. Quand il se trouvait à Karachi il précise que la jungle s'étend jusqu'aux limites de la ville et qu'elle est infestée de chacals et de renards. Il commente ainsi certaines appréciations désobligeantes sur ses activités cynégétiques:

"La vénerie du chacal peut être considérée par certains avec dédain, mais elle est à même d'être hissée au niveau d'un sport de première classe". De son temps, soit vers les années 1855-60 de nombreux marchands Baloutchs, Afghans, Persans venaient aux foires à bestiaux de la ville pour vendre des chiens et en particulier "un grand nombre de lévriers ainsi que quelques rares variétés de chiens étrangers".

Cela lui avait permis de se livrer à quelques acquisitions dont un Persan bleu avec de longues oreilles soyeuses qu'il appela *Iran* mais il constata qu'un gros chacal très mordant n'était pas vraiment à son goût.

Quand il est transféré à Hyderabad, à 75 km plus au nord, il admet que dans la ceinture irrégulière de hautes herbes qui entoure les jungles on avait la possibilité de tomber sur toutes sortes de gibiers qui pouvaient fournir une bonne séance de sport aux chiens. Cela pouvait n'être qu'un lièvre mais aussi un chat sauvage, un lynx, un renard, un chacal, une hyène et même un loup. Une grande variété en vérité même s'il avoue que les spécimens de chaque étaient rares. Il n'empêche que les chiens lâchés sur certains de ces gibiers devaient posséder un courage affirmé pour les affronter. Ainsi par exemple (p. 110) ses lévriers persans chassent un chien paria divaguant dans la nature, l'attrapent et le tuent. Cela n'était pas si évident car dans cette région du Sind des meutes de parias sauvages et hostiles parcouraient le pays. Ils étaient réputés pour leur grande taille et leur courage à la chasse. Lorsqu'une amie anglaise de Barras rentre en larmes de sa promenade à cheval et lui relate comment son petit terrier favori a été attrapé et dévoré par ces parias, notre veneur entre en fureur et en quelques jours en tue 22, ce qui dit-il les a un peu calmés. Bien plus tard, en 1879, il relate aussi une attaque d'un gros paria contre un groom indien qui s'est très mal terminée, l'intéressé y laissant la vie.

Concernant les animaux pouvant devenir individuellement dangereux il est intéressant d'intercaler ici le témoignage d'un autre connaisseur de la vie sauvage indienne. Ainsi Burton relate dans le chapitre XI, entre autres cas, celui d'une hyène qui a attaqué une femme, la saisissant par un bras, et qui malgré l'intervention des villageois l'a blessé à mort. Sur ce il enchaîne sur les parias dont il met en scène une anecdote édifiante de leur férocité parfois paroxystique.

"Le paria encore plus couard et méprisé (que la hyène) est aussi connu pour exploser de cette manière en certains cas. Il y a quelques années à Jullundur, un garçon indien a été tué et dévoré par des chiens. Il avait lancé une pierre à un chien et celui-ci s'est jeté sur lui; d'autres chiens se joignirent à l'attaque et ayant réussi à le mettre à terre et goûté son sang ils le dévorèrent comme une meute de loups. Les villageois qui se ruèrent à la rescousse arrivèrent trop tard pour faire quoi que ce soit, sauf pour tuer quelques chiens."

Revenons à Barras.

Entre temps il a été muté à Aden et Perim où il se livre à l'élevage de chiens d'attaque anglais qu'il dénomme "*chiens à loups*". Il opère des croisements entre

lévriers anglais, mastiffs et Saint Bernard (à poil court) qu'il va emmener aux Indes où la dernière chienne "Countess Dasha" finira ses jours car une *pleuro-pneumonie* [sic] emportera tous ses chiens anglais. Lors de son retour en Inde il peut acheter quatre lévriers asiatiques et il possède alors entre 8 et 10 lévriers qu'il va emmener avec lui en Inde Centrale où il vient d'être affecté. Trois de ses favoris notamment, Prince, Enam et Gus y prouveront leur valeur en s'attaquant à une grosse hyène, alors que certains sont de "petits chiens" ne pesant pas plus de 35 ou 40 livres. Par contre il avait aussi un autre spécimen, un grand chien très puissant élevé en caserne, qu'il avait acheté à un soldat européen et appelé Monarch.

Dans ces paysages de l'Inde Centrale, près du fort de montagne d'Assirgurh il va se livrer à une autre forme de chasse avec son ami Sandford. Tous les deux en compagnie d'une meute improvisée "scratch pack" de chiens indéterminés il brosse les versants montagneux et les ravins abrupts à la recherche de léopards, ce qui selon ses dires lui procure le plaisir le plus complet et le plus fréquent.

Fortuitement Barras fournit une indication intéressante sur la vénerie du loup en Inde. Il informe ses lecteurs que sur la grande route d'Ahmadnagar se situent quelques hautes collines qui de son temps étaient des repaires à loups. Il convient être venu souvent sur place et en ces occasions avoir vu plusieurs de ces fauves mais que ses chiens d'alors n'étaient pas assez bons pour lui permettre de les prendre. Et de conclure:

"Cela prend du temps et de la patience pour former une meute à loups efficace. Comment je procédais pour y parvenir et avec quel succès doit être raconté dans un autre volume".

Volume contenant, entre autres, ses chasses au loup en Afghanistan, qu'il n'a jamais publié.

En 1877 lors de sa montée homérique à Delhi avec son régiment pour le premier grand *dârbar* (darbar) du couronnement de la reine Victoria comme impératrice des Indes, Barras raconte comment il procédait pour maintenir ses lévriers et chiens de prise en forme et à l'abri du soleil. Il sortait à cheval pour la journée avec deux chiens rapides. Ces derniers étaient transportés dans un petit tombereau à deux roues tiré par un bœuf et recouvert d'un toit les protégeant du soleil de midi même pendant la saison la plus fraîche. Ce dispositif lui permit de faire de belles courses, surtout sur des chacals dont il tua quarante têtes de cette manière pendant l'aller et le retour de Delhi.

Toujours durant ce long voyage le régiment fit une halte d'un jour après un mois de marche. Le matin même Barras sortit avec ses valets de chiens et quatre lévriers. Après avoir arpenté le pays pendant longtemps il aperçut plusieurs chacals et il donna l'ordre de lâcher les chiens. Les petits fauves réussirent cependant à gagner un terrain de cultures et de hautes herbes. Voyant ses chiens en défaut Barras donna l'ordre de les rattacher mais avant qu'il puisse être exécuté il vit une masse noire fonçant à grande vitesse à travers un champ de blé. Cela s'avéra être un sanglier, un beau lévrier nommé Budli à ses trousses. Craignant le pire pour son chien Barras résolut de le tuer. Il n'avait pas d'autre arme qu'une cravache mais l'un de ses serviteurs porteur d'un fusil chargé de petits plombs n'était qu'à 150 mètres. Il se précipite donc vers le porteur de l'arme, la saisit par le canon et se lance à la rescousse de Budli qui se trouvait déjà hors de vue. Budli ente temps

avait été incapable seul de freiner la vitesse de la bête qui était sur le point de s'échapper lorsque Barras aperçut deux autres chiens arrivant derrière lui. Il les mit sur la voie et lorsqu'ils arrivèrent près de lui, le cochon chargea. A la vue de la belle crinière et de la masse importante de soies le chasseur pensa avoir à faire à un jeune ragot, or l'animal s'avéra être une vieille laie.

Après maintes péripéties trop longues à évoquer ici la laie finit par se rembucher dans un fourré, Barras rechargea le fusil avec une cartouche à balle et s'avança vers elle. A dix pas le cochon chargea mais fut saisi à la nuque par son demi-mastiff et dans l'instant même Barras lui tira une balle dans le cœur. A la détonation le chien s'enfuit à quelque distance et eut l'air tout penaud. A l'examen on s'aperçut qu'il avait reçu quelques éclats de métal provenant de la bouche du canon du fusil dont environ 5 centimètres avaient sautés lors de la décharge du coup. A l'inspection, trop tardive hélas, il apparut que de la terre était entrée dans la bouche du canon, ce qui provoqua la ruine de cette arme de trente guinées.

Pour en revenir à ses chasses à la panthère avec des rabatteurs Barras nous a réservé une information vraiment spéciale sur notre problématique. Un fauve avait été localisé dormant dans son repaire et toute la chasse s'était dirigé vers ce lieu et l'avait encerclé de loin sans bruit. Notre chasseur insiste tout particulièrement sur ce silence car l'un des rabatteurs avait amené avec lui deux chiens parias très expérimentés, Baja et Buchi. Ceux-ci, dans un moment d'oubli ou d'excitation et malgré leur excellente éducation, auraient pu aboyer et réveiller la panthère. Et là il faut donner la plume à Barras lui-même pour narrer la suite avec son style personnel.

"Comme ces deux là étaient les seuls chiens que je visse jamais utilisés à la chasse au gros gibier, je les considère comme des animaux extrêmement intéressants et dignes de la meilleure description que je puisse en donner.

Les deux étaient d'une couleur jaune-citron et blanche, et par la taille, la texture de la robe et beaucoup d'autres points ressemblaient au chien collie d'Ecosse. Baja était de beaucoup le plus grand des deux, mais autrement très ressemblant à Buchi avec laquelle il n'était cependant aucunement en parenté. Il serait inutile d'indiquer leur poids car une nourriture insuffisante et encore plus une exposition constante au soleil, les avaient réduit à un état si pitoyable de peau et d'os qu'il était étonnant qu'ils puissent non seulement trotter de ci de là toute la journée par intérêt sportif, mais encore galoper aux trousses d'un léopard en fuite. Le pauvre Baja, lors de moments de pause montrait toujours un air touchant de patience tandis que Buchi poussait un gémissement faible et continu comme si elle était rôtie sur un grill. Ainsi s'étaient déroulées leurs vies avec leurs maîtres indigènes qui refusèrent toutes les offres que nous fîmes pour les acheter. Aurais-je pu prévoir leur destin final, que j'en aurais pris possession par la force.

Sur ce la chasse suit son cours et après avoir lancé le fauve de retraite en retraite celui-ci finit par se trouver coincé mais impossible de savoir où exactement. Alors les deux chiens entrent en scène.

A ce moment critique Baja et Buchi furent lâchés et encouragés à montrer leur adresse. Naturellement, avec les conditions de chaleur et de sécheresse ambiantes il ne pouvait pas se trouver du fumet dans le sens courant du terme, et les deux chiens, bien que bien conscients de par les ordres reçus que l'un de leurs ennemis mortels se tenait tout près, pouvaient seulement trotter aux alentours dans un état de surexcitation impuissante. Tout d'un coup, cependant, Buchi se figea dans un arrêt comme si elle avait

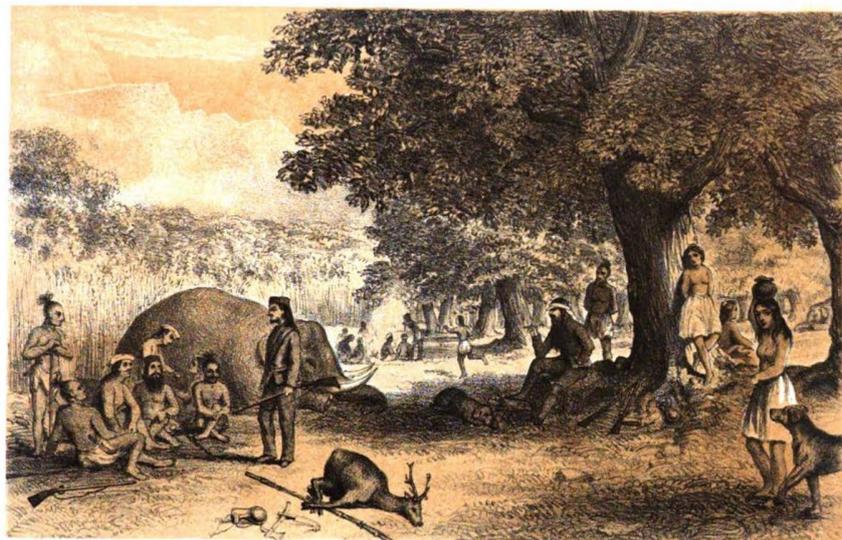
été atteinte d'un coup de feu, et pointa devant une petite fissure dans la roche sur laquelle nous étions juchés. La panthère était sous nos pieds."

Après plusieurs péripéties la partie s'est achevée par la mort du fauve mais lors du coup de feu final de Barras, Baja a été frappé par un ricochet de la balle qui avait traversé l'animal. La blessure s'avéra spectaculaire mais peu profonde et Barras put extraire le projectile aplati de dessous la peau du chien. Afin d'activer la guérison et la convalescence Barras paya une ration de lait journalière pour Baja avant de retourner à sa garnison. Plus tard, lors

d'autres chasses Barras revit le chien qui était alors selon ses dires:

"non seulement bien rétabli de sa blessure mais montrant l'aspect d'un chien autrement plus beau et plus élégant qu'il n'avait jamais été auparavant."

L'histoire de Baja et de Buchi s'est poursuivie encore quelque temps avant de finir par un destin tragique hélas, une mort brutale provoquée sous la dent d'un fauve, par la négligence de leur propriétaire en dehors de la chasse et cela malgré l'appui de Barras, mais la suite serait trop longue à relater et n'a pas sa place ici.



From a Sketch by H.A.L.

THE OLD SHEKARRY AND HIS GANG.
(A good Day's Sport.)

Printed by F. Neubauer.

Fig. 4 - Henry Astbury Leveson (HAL), *The old Shekarry and his gang*, lithographie illustrant *The hunting grounds of the Old world*, by "The old shekarry", H.A.L

Nous en venons maintenant à l'une des plus extraordinaires personnalités de la chasse britannique dans l'Inde et en outre la plus médiatisée à l'époque et ce dès son vivant: Henry Astbury Leveson, alias H.A.L. "*The Old Shekarry*". Cet auteur prolifique a chassé dans le monde entier mais seuls ses débuts comme jeune officier sur le subcontinent indien nous intéressent ici. Il en a rendu compte avec abondance et précision, parlant de ses chiens avec une rare compétence et une grande affection. A ce propos il convient de nuancer le jugement quelque peu vigoureux pour ne pas dire brutal d'Anderson sur "*les vieux veneurs sanguinaires*" évoqués au début de cette étude. Ces vieux chasseurs éprouvaient au contraire une grande amitié pour leurs animaux et les soignaient au mieux des circonstances. L'exemple du comportement de Barras envers Baja est significatif et ce n'était pas son chien. A l'évidence la chasse aux fauves et aux grands herbivores n'est pas un déduit de tout repos et l'homme était très souvent aussi durement blessé que ses chiens sinon plus. Et cela était considéré comme faisant partie du "*sport*".

Le premier chien que Leveson pratique, le fameux **Ponto** est un héritage qui lui vient de son ami et mentor dans le métier de St Hubert et qui a été tué. Ce chien était un croisement *nondescript* comme il le qualifie entre un *Foxhound* anglais et un lévrier *Bringarry*, race qui a déjà été mentionnée, dont les oreilles et la queue avaient été amputées au ras des bases afin de lui permettre d'entrer plus facilement dans la jungle. Je soupçonne que cette ablation a été opérée à cause des sangsues et aussi peut-être, comme le cite Anderson bien plus tard, pour éviter

que les "*mouches équine: horse flies*" espèce voisine de la tsétsé africaine ne s'accumulent sur les oreilles du chien.

Ponto était un chien ultra doué dans toutes les chasses au gros et entretenait avec son maître une relation quasi psychique. Aussi quand Leveson l'a perdu lors d'une expédition dans la forêt du Wynand il en fut très malheureux. Or peu de temps après il est averti par un ami résidant dans la jungle que son chien était arrivé chez lui, "éreinté, les pattes en sang et affichant un air tout triste quand il ne put retrouver son maître après avoir traversé 70 miles de forêt dense, sans chemins et traversé plusieurs cours d'eau à la nage grâce à son instinct".

Leveson possédait aussi beaucoup d'autres chiens. Il nous parle de ses chiots Brinjarry dont la mère était morte de *convulsions* [coliques post-partem]. Il les avait confiés à la femme de son valet de chien qui venait d'être mère afin qu'elle officie comme leur nourrice. Le mari trouvait cela très bien et proposa rapidement de trouver une autre femme-nourrice pour conforter la portée des chiots des grands chiens Poligars. Plus tard H.A.L. explique que ses deux Kutywallas:dog-boys mènent l'un un couple de lévriers "Anglo-Persans" et l'autre "quatre énormes créatures de la race Poligar, des animaux "excellents dans la poursuite d'un cerf blessé ou pour mettre un ours ou un sanglier aux abois". Nous voyons par là que Leveson avait des aides canins issus de races indigènes et qu'il savait s'en servir selon leurs capacités. Il aimait aussi innover et ses deux fameux chiens Hassan et Ali étaient le produit d'un croisement Poligar-Bloodhound et donc d'une rare force. D'ailleurs ces trois chiens, lors d'une grande expédition de chasse dans l'Himalaya

immobilisèrent une panthère blessée à une patte, Ponto la saisissant au tendon d'une patte arrière tandis que Hassan la prit par l'oreille d'un côté et Ali de l'autre à la gorge. Le fauve réussit par deux fois à faire lâcher les Poligars alors que Ponto restait accroché à sa prise. Ce que voyant,

Leveson craignant le pire pour son favori tira son couteau de chasse et le plongea derrière l'épaule de la bête. Voilà le genre d'évènement que les chasseurs de ce temps rencontraient dans l'Inde du milieu du XIXe siècle.

La meute de Samuel White Baker à Ceylan

Ce grand chasseur et veneur a hanté les montagnes et les plaines de cette grande île en poursuivant les cerfs Sambours et Axis et les sangliers avec une meute composite de chiens courants et de chiens de prise, les *seizers* comme il les dénommait parmi lesquels des dogues et des lévriers gigantesques, mais tous issus de races ou de croisements d'origine européenne. Il n'avait pas à sa disposition de chiens indigènes.

Dans son livre "*Eight years in Ceylon*" il raconte l'aventure d'une rencontre de son ami Palliser et de sa meute avec un léopard.

"Une fois E. Palliser a eu la chance d'une rencontre avec un léopard seulement avec ses chiens et son couteau de vénerie. A cette époque il possédait une meute à Dimboola, à environ neuf miles de ma maison. Le vieux Bluebeard lui appartenait alors et il possédait aussi un fameux chien appelé "Pirate" qui était le plus lourd et le meilleur de ses chiens de prise [un croisement de mastiff et de bloodhound]. Il chassait avec deux ou trois amis, quand

soudainement un léopard bondit de la jungle sur l'un de ses plus petits chiens Matchless, [un croisement entre foxhound et pointer] alors qu'ils suivaient tranquillement un sentier forestier. La meute ralliant à l'instant, chaque chien se rua en chasse et une courte poursuite mit la bête aux abois; laissant tomber sa prise, le fauve se réfugia dans la fourche d'un arbre, la place habituelle.

Or, par hasard, le sol de cet endroit était couvert d'une grande quantité de grosses pierres anguleuses et avec ces munitions tout l'équipage se livra à un bombardement énergique du fauve jusqu'à ce que à la fin un tir mieux ajusté atteignit l'animal à la tête. A l'instant il tomba ou sauta au milieu de la meute. Alors Pirate entra en scène en grand style et le saisit à la gorge tandis que toute la meute venait le soutenir sans aucune exception. Naturellement il y eut une "glorieuse" bagarre qui s'acheva grâce au long bras de notre ami Palliser qui lui plongea le couteau de chasse dans le corps et gagna la partie. Ceci est le seul cas que je connaisse où un léopard a été chassé et coiffé par des chiens et tué au couteau."



Fig 5. - *Smut et Lena à la prise* (Samuel White Baker, 1874).

Le temps passant il dut réviser sa position car environ quarante ans plus tard (1890) S.W. Baker raconte l'aventure vécue par la meute de feu Downall à Newera Ellia avec un léopard.

"La meute comptait plusieurs chiens de prise énormes et puissants et l'ennemi fut largement dominé. Quoique les grands chiens aient immobilisé l'animal ils ne réussissaient pas à l'occire. Le général Wilkinson se trouvait présent et il lui planta son couteau de chasse dans le cœur. Il fut cependant trop lent en retirant la lame et le léopard mourant le frappa d'un rapide coup de patte, lui infligeant une blessure sérieuse à la main, lacérant les muscles du pouce au point qu'elle nécessita un traitement chirurgical pendant plusieurs semaines".

Baker insiste par ailleurs sur la grande dangerosité des léopards pour tous les chiens. Il relate

comment, se promenant à Newera Ellia avec un bull-terrier très fort qui courait dans la jungle à quelques mètres de lui, celui-ci disparut soudainement sans aucun bruit. On ne le revit jamais. Ce même chien se serait certainement défendu à outrance s'il avait été confronté au léopard face à face. Il souligne aussi combien il est décourageant de perdre de bons chiens du fait des attaques furtives des léopards. Quand il regarde la liste des pertes dans sa meute il est affligé par le grand nombre imputable à cet animal "impitoyable". Et pourtant Baker insiste sur la grande utilité des chiens pour la chasse aux Indes en l'expliquant ainsi:

"Je ne peux comprendre pourquoi les personnes qui vivent aux Indes négligent l'aide des chiens pour les divers modes de chasse. Des bull-terriers seraient inestimables pour le pistage d'un tigre ou d'un ours blessé et ce dernier

pourrait être chassé même sans être blessé. En tout cas, des chiens bien entraînés seraient d'une aide énorme, mais je ne les ai jamais vus être employés. Pendant la saison fraîche en Inde Centrale et Septentrionale le climat est tout à fait

favorable et les chiens pourraient travailler même pendant les heures les plus chaudes sans fatigue exagérée. M. Sanderson a donné l'exemple il y a quelques années."



Fig. 6 - Le dernier cerf de Killbuck (S.-W. Baker, 1874)

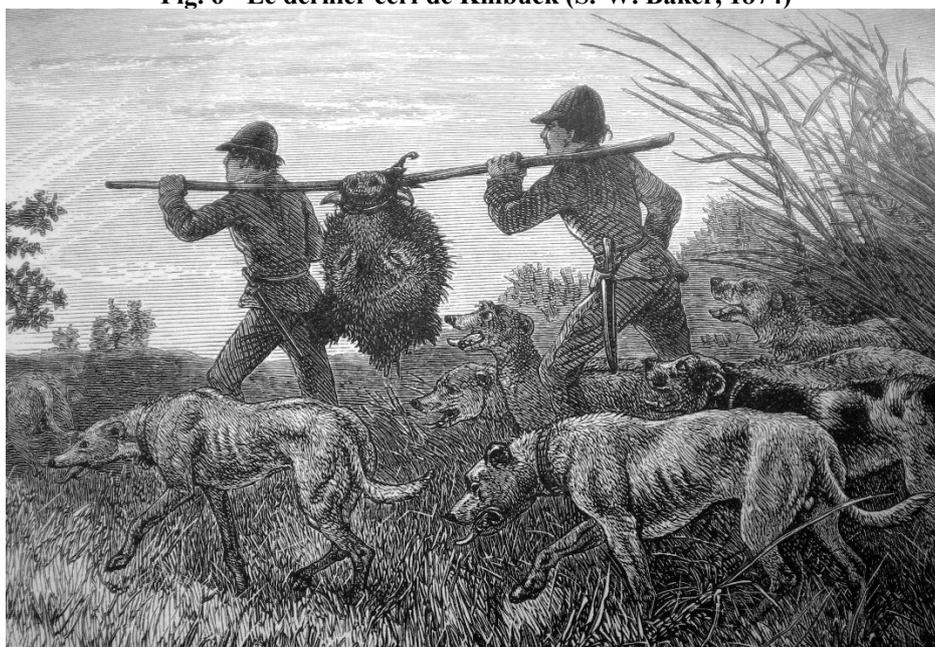


Fig. 7 - Retour de chasse (S.-W. Baker, 1874)

Voyons comment Baker avait procédé pour former sa meute à Ceylan. Quand li débarqua en 1848 il amenait avec lui une petite meute de foxhounds provenant de deux des meilleures meutes du Royaume Uni, dont celle du duc de Beaufort avec lesquels il voulait chasser le cerf sambar dans les jungles montagnardes. Ce fut un fiasco total et immédiat. Les chiens à renard poursuivaient tout ce qui dégageait un fumet épicé, chats sauvages, genettes et petits cerfs rouges – en fait tout sauf le gibier désiré, le grand sambar. Il dut donc reconstituer sa meute de fond en comble et arriva à rassembler environ quatorze couples de chiens de toutes races et de tous croisements. Il resta quelques foxhounds de race pure; les autres furent des croisements foxhound et pointer, bloodhound et pointer, foxhound et bloodhound, mastiff et bloodhound, croisement de mastiff-bloodhound avec lévrier à kangourou australien, croisement greyhound anglais avec

chien à kangourou. Trois types de chiens étaient indispensables et il fallut les produire: 1) des pisteurs, 2) des combinaisons de pisteurs – chiens de prise, 3) de grands lévriers puissants pour la course finale et la prise. Tout ceci était rendu indispensable par la configuration des terrains de chasse et les comportements nocturnes du sambar.

Envisageons donc le problème sous l'angle de quelques citations explicites de Baker relatives à ses chiens les plus remarquables et les plus typés.

"Le premier qui répond à l'appel magique, c'est *Smut*, le héros d'au moins quatre cents mises à mort de cerfs et de sangliers. Il apparaît – le même air de force toujours présent, le grondement hargneux qui saluait même son maître, les nombreuses balafres et cicatrices sur tout le corps: voilà le vieux *Smut*. Son père était un *chien de sang de Manille* – *Manilla Bloodhound*, ce qui expliquait l'extrême férocité du fils. Son courage était indomptable.

C'était un grand chien, mais pas haut si l'on considère sa longueur et ses membres étaient immenses en proportion. Sa hauteur au garrot était de 66 cm, son tour de poitrine de 82 cm... Il s'évadait parfois du chenil et allait chasser seul la nuit. Lors de ces sorties il eut plusieurs batailles rangées avec des léopards desquelles il revint effroyablement déchiré, mais avec son poil jaune tout hérissé, la tête haute

et le dos bien droit; et le profond grondement avec lequel il faisait un accueil équivoque à tout le monde, homme ou animal, était doublement menaçant à ces occasions. Je n'ai jamais connu de chien qui réunissait une vaillance supérieure et en même temps du discernement autant que le montrait *Smut*."



Fig. 8 - Le vieux Smut le tient!... (S.-W. Baker, 1874)

D'après cette description nous apprenons avec certitude que ce chien est un croisé obtenu d'un étalon *chien de sang espagnol* des Philippines mais nous ignorions la race de sa mère. Une recherche récente a permis de la localiser. C'était une "*Cape mastiff*, une grande chienne d'Afrique du Sud," en fait une ancêtre du *boerboel* actuel. Il faut croire que le père a fortement tracé pour que nous obtenions un portrait aussi représentatif de la race ancestrale.

La deuxième référence de Baker porte sur la progéniture du premier.

"Comme descendant du vieux *Smut*, Bertram à l'âge de douze mois mesurait 72,4 cm au garrot et il était très lourd. Sa robe était fauve et le poil lisse; il avait une tête de mastiff avec un masque noir. La vaillance de son père s'était transmise intacte au fils, et pour un chien d'un âge si jeune, il était le plus courageux que j'eusse jamais rencontré. Son aspect était celui d'un grand *chien de sang de Manille* avec la force d'un jeune lion; d'un naturel très affectueux il était devenu le favori de tout le monde car il avait acquis l'estime générale. Chaque fois qu'un grand cerf était aux abois, malmenant les chiens de tête, il était le premier à assurer sa prise; quel que fut le danger il n'attendait jamais, mais se ruait avec une grande témérité... C'était un chien prodigieux mais je prédisais pour lui une tombe prématurée car aucun chien au monde qui se précipite avec une telle insouciance sur un gibier

aussi dangereux ne peut échapper à la mort. Il fut tué à 14 mois, empalé sur les bois d'un grand cerf."

Pour Bertram nous connaissons la mère avec précision car il est né à Ceylan dans le chenil de Baker en 1852: elle s'appelait *Lena*, chienne *lévrier à Kangourou australienne* de très grande taille avec un poil rude de *Deerhound*. En conséquence la haute taille du fils ne peut pas nous étonner et même s'il n'avait plus, selon les lois de l'hérédité, qu'un quart de *Manilla Bloodhound* dans les veines, Baker voyait en lui un parfait spécimen de cette race.

Voilà le type de chiens avec lesquels Baker montait sa meute à Ceylan.

Beaucoup plus tard, vers la fin des années 1880, S. Baker entreprit une expédition de chasse dans le district de Damoh, au Madhya Pradesh, en Inde Centrale. Il put alors vérifier ses assertions sur l'emploi des chiens à la chasse en Inde. Il rencontra fortuitement au village de Bertulla où il campait, deux chiens indigènes qui s'immiscèrent de leur propre initiative dans une traque à l'antilope menée par Baker. D'un coup de feu il avait cassé la patte à un mâle et ces chiens sortis de nulle part le mirent à bas rapidement. Leurs maîtres, arrivant après la prise, voulurent leur faire lâcher par force la bête mais les deux chiens restèrent accrochés et Baker intervint pour leur défense avant de les prendre immédiatement à son service ainsi que leurs maîtres. Il les caractérise ainsi:

"C'étaient des croisements entre le chien local ordinaire et la grande race qui est connue pour appartenir aux Bandjarahs." Puis il explique ce que sont ces derniers et leurs activités de transporteurs avec des bœufs de bât et il spécifie qu'"ils sont accompagnés par une race de chiens spéciale, grands et féroces, qui gardent leurs animaux pendant les bivouacs nocturnes". Les deux chiens recrutés s'appelaient Cabré et Mora. Cabré qui avait un an était de robe noire et à poil lisse. Mora était de la même teinte mais avec un poil long. Les deux mesuraient 66 cm au garrot. Ils devinrent les compagnons dévoués de Baker, bien que Cabré ne devint jamais familier avec les Européens mais à la chasse il était enragé et un coup de feu suffisait pour le ravir parce qu'il comprenait qu'une bête avait été tuée ou blessée. Mora par contre était très affectueux mais extrêmement féroce quand un gibier quelconque allait être attaqué. Nous voyons par là que S. Baker a tenté de concrétiser ses affirmations par une expérience personnelle et qu'elles peuvent être considérées comme concluantes, comparables en tout cas avec ceux de ses prédécesseurs qui ont employé des chiens Bandjarahs ou Brinjarries.

Toujours à propos des léopards et de leur propension à s'en prendre aux chiens, il semble intéressant

Les lévriers *Polygar* de Sir Montagu Gilbert Gerard

Gerard présente ses chiens d'une manière très simple, expliquant qu'avec un ami officier subalterne comme lui, ils possédaient quelques couples de chiens "persans" (probablement des *Salukis*) et *Polygars* – des lévriers grossiers (*coarse greyhounds*) avec lesquels ils couraient à l'occasion des chacals ou des renards.

De quoi ces chiens étaient-ils capables et à quoi pouvaient-ils ressembler?

Le futur général Gerard raconte la première affaire dans ces termes:

"le 28 février 1868 nous avons chassé le sanglier à la lance pendant que notre campement marchait en avant vers un village nommé Girhur et après que nous eussions cessé la battue, nous nous sommes séparés afin de chasser à pied le long du trajet jusqu'aux tentes. J'avais avec moi mes deux chiens *Polygar* et vers le couché du soleil ils filèrent dans la jungle à la poursuite d'un cerf qui avait coupé la piste. Après les avoir vainement attendu et appelé je fus obligé de continuer afin de gagner le camp avant la nuit.

Le lendemain à l'aube j'envoyais à notre emplacement de camp précédent où l'un des chiens fut retrouvé, et comme la jungle où ils avaient été perdus était infestée de léopards je perdis tout espoir de revoir l'autre. Il réapparut cependant à mon bungalow à Kampti trente six heures après avoir été perdu, presque cinquante miles (80 km) à vol d'oiseaux, ou quasiment une centaine de miles (160 km) s'il a retracé par la route qu'il avait déjà parcourue."

Voilà le type de lévrier indigène que Gerard avait à son service.

Un peu plus loin Gerard nous décrit une expédition de chasse dans l'Inde centrale et comment les chiens y figuraient.

"Avec un compagnon de régiment nous avons engagé depuis le mois de janvier (1867) deux chasseurs-pisteurs indigènes et le 1^{er} avril 1867 nous étions à notre premier camp de chasse près du village de Nagri à environ 75 miles de Kampti. Notre logistique – tentes et autre équipement – était transportée sur seize bœufs de bât engagés pour la circonstance.

d'intégrer ici l'aventure que R.-H.-W. Dunlop vécut dans l'Himalaya. Robert Dunlop qui a chassé dans le Pré-Himalaya et dans le massif lui-même raconte que durant ses pérégrinations dans la jungle il n'a pas rencontré plus d'une demi-douzaine de léopards parce qu'ils se dissimulaient si soigneusement que même en étant en grand nombre, causant de gros dégâts aux caprins et aux chiens et souvent pris dans des pièges, ils ne pouvaient être aperçus que difficilement et rendant un tir impossible.

Un jour cependant, alors qu'il marchait sous la pluie, suivi de son valet de chien qui tenait en laisse un grand chiot de dogue du Tibet du nom de Pluto, il entendit celui-ci émettre un léger bruit. Il se retourna juste à temps pour voir un léopard qui avait sauté sur Pluto en sortant des hautes herbes à côté du sentier, s'enfuir vers le bas du chemin. L'animal avait suivi les marcheurs pendant quelque temps à l'affût d'une opportunité pour se saisir du chien mais avait raté son assaut. Aucunement intimidé cependant le fauve revint sur le talus juste au-dessus des chasseurs et courant parallèlement à leur avance il fixait avec "une admiration affamée" les belles proportions de Pluto, quand une balle de revolver dans l'estomac lui fit même oublier "la contemplation d'une diète plus digeste".

Nos lits de camp sous la responsabilité respective de deux coolies qui portaient nos armes de réserve et quelques diverses bricoles précédaient le reste de nos bagages et se présentaient à notre futur camp aussitôt que nous y arrivions nous-mêmes. En plus des deux traqueurs mon camarade et moi disposions de deux domestiques, d'un cuisinier, d'un *dhobi* (blanchisseur) de deux porteurs de fusils, de deux valets de chiens (dog boys), de 4 palefreniers, de 4 faucheurs (grass-cutters) et d'un *nalbund* (maréchal-ferrant). Chacun de nous avait aussi deux chevaux arabes et deux couples de chiens *Polygar*, qui s'avèrent de la plus grande utilité concernant les tigres (which proved of the greatest service with tigers)."

Un peu après il signale que les deux couples de *Polygars* prouvèrent leur grande utilité dans l'attaque des tigres et il précise que Rover et Ranger attaquèrent le fauve. Après cet épisode un tigre ayant échappé à l'observation des deux chasseurs

"trois de nos chiens qui avaient découvert sa cachette entrèrent dans la fissure mais en émergèrent comme des fusées, serrés par le tigre qui rugissait furieusement".

Aujourd'hui nous constatons en Inde un grand intérêt pour ces races autochtones et le *Poligar* ou *Rajapalayam* compte parmi elles. La race fait l'objet d'expositions dans son pays d'origine et de concours; les illustrations sur la toile sont nombreuses et explicites. Grâce à cette situation actuelle nous sommes informés sur cette race. A la lecture de cette description nous voyons que Gerard avait à sa disposition un matériel canin indigène tout à fait adapté à la chasse aux fauves dont il deviendra un grand spécialiste au XIXe siècle.

Certains chasseurs anglais ont manifesté une véritable obsession pour la prise des grands fauves avec des chiens afin de pouvoir les servir avec un épieu ou une dague de chasse. Pour cela ils ont monté des meutes dans ce seul but et dans des circonstances particulières. Ce n'était pas le cas de Gerard dont tous les tigres ont été tirés même quand il employait des chiens. Comme il le relate dans un épisode resté fameux dans les annales indiennes il

poursuivait à cheval, dans une jungle claire et ouverte, un tigre chassé par ses terriers et à quarante yards il l'a tiré du haut de la selle de son arabe. L'existence de ces meutes

diverses nous fournit aujourd'hui des renseignements sur des races canines à des moments précis formant ainsi des marqueurs chronologiques.

La meute de chiens à fauves de G.-P. Sanderson

Pendant les années 1860 George Sanderson était l'officier en charge de l'Etablissement de capture des éléphants sauvages à Mysore. Il relate ses aventures dans les jungles indiennes dans un ouvrage intitulé: "*Thirteen years among the wild beasts of India*" paru en 1878. Né en 1848 aux Indes il avait alors trente ans dont une bonne partie vécue dans la campagne indienne.

A une époque de sa vie il a vécu complètement dans la jungle afin de pouvoir se livrer à sa tâche de la manière la plus rationnelle en évitant les longs trajets avec les éléphants domestiqués, absolument indispensables dans ce genre d'entreprise.

Fanatique de chasse et de vénerie et grand admirateur de Baker il n'eut de cesse de pouvoir réaliser les mêmes prouesses que son modèle à Ceylan. Baker y avait monté une meute très puissante pour chasser le cerf sambour et le sanglier. Sanderson s'inspira du modèle et créa une meute selon ses besoins et selon ses désirs. Grand amateur de bull-terriers (selon son vocabulaire) il les employait en cas de rencontres avec des chacals, des chats sauvages ou des civettes (*Viverra zibetha*) et s'était toujours émerveillé de leurs potentialités lors de rencontres fortuites avec de grands animaux. Il conçut donc l'idée:

"de monter une meute d'une demie douzaine de couples de chiens vraiment courageux, avec lesquels, seulement muni d'un couteau tuer des ours, des panthères, etc."

Pour cela un seul animal devenait possible:

"la seule créature dans le monde qui ne craint aucun objet animé ou inanimé – le bull-dog anglais."

La seule manière de chasser envisagée par Sanderson consistait à œuvrer avec des chiens qui coifferaient n'importe quel animal et le maintiendraient jusqu'à ce qu'il puisse être tué à l'épieu ou au couteau. Il n'exclut de ce procédé que le tigre. Pour celui-ci l'aboi suffit, notamment quand l'animal est blessé et que le tireur met du temps pour l'achever. Il recommande ces chiens de prise pour des chasseurs capables de trouver des ours, des bisons (gaurs) ou des buffles.

Selon Sanderson une meute destinée à la chasse du gibier dangereux devrait se composer de trois couples de chiens de prise et de trois ou quatre couples de bons

terriers et/ou de croisés pour trouver le gibier et le mener aux abois en attendant l'intervention des chiens de prise. Ces chiens de "recherche" comme il les nomme, ne devraient pas être trop petits, car autrement ils n'aboieraient pas assez fort et un ou deux devraient être rapides. Ils devraient aussi être assez courageux pour contenir un animal qui se livrerait à quelque charge contre eux mais pas assez hardis pour l'attaquer vraiment. Il les décrit ainsi: "Les chiens de prise devraient être des bull-dogs ou des bullmastiffs. En employant le terme de bull-dog j'entends les chiens -habituellement bull et terrier – appelés communément bull-dogs. Je n'ai pas besoin de dire que de purs bull-dogs sont peu fréquents, ni, si même il était possible d'en obtenir, qu'ils ne seraient pas aussi capables que le métis entre bull et terrier. La race pure est rarement assez grande et le bull pur est un animal particulièrement inintelligent et pacifique. Il est nécessaire de viser une bonne moyenne. Le courage déterminé du bull-dog et son attaque immédiate doivent être joints à la vivacité et à l'intelligence du terrier. Les chiens de prise ne doivent pas peser moins de 35 à 40 livres. D'excellents chiens de cette catégorie peuvent être obtenus en Angleterre pour quelques souverains. Cependant la meilleure façon de constituer une meute serait de se procurer deux chiennes bull-terrier élevées dans le pays (Inde) et d'importer pour elles un mâle. Les produits vivent mieux en Inde que les chiens importés.

Sanderson décrit en détail ses six premiers chiens d'attaque avec lesquels pour le tout premier essai il attaqua un couple d'ours.

Marquis: un bullmastiff importé pesant 40 livres anglaises, soit 18,14 kg. *Lady*: une chienne bull-terrier locale de 35 lb. 15,875 kg. *Bismarck*, *Viper*, *Fury*: jeunes chiens de 9 mois, issus des deux premiers et pesant chacun 30 lb. 13,67 kg. *Turk*: bull-terrier élevé localement et pesant 40 lb. 18,14 kg.

Sanderson admet lui-même que cette meute n'était pas bien forte car *Marquis* était vieux et trois autres n'étaient encore que des chiots, mais il tenta l'essai néanmoins et il fut parfaitement concluant.

General Douglas Hamilton (1818 –1892)

Venons en maintenant à un autre grand connaisseur de la faune et de la chasse indienne qui a parcouru les jungles et les montagnes du Deccan de 1840 à 1870 et laissé des relations de ses faits et gestes entre 1844 et son retour en Angleterre en 1870. Pendant toutes ces années il a tenu un journal quotidien mais sans jamais rien publier. Après être revenu au pays ses amis l'amenèrent à en extraire un ensemble de textes cohérents en vue d'une édition qui ne vit jamais le jour. Enfin en 1892 son frère Edward réalisa la publication sous la forme de dix chapitres à thèmes des divers gibiers: antilopes, loups, ours, ibex, bison, fauves, cervidés. Les événements sont datés avec précision mais le rôle des chiens est peu mis en

valeur alors que le général Hamilton en a possédé de nombreux spécimens pendant sa longue carrière de chasseur. Par contre il nous livre quelques renseignements précieux sur leur emploi à la chasse. Citons d'abord une observation générale faisant date à ce sujet concernant les chasseurs indigènes:

"Les habitants des Nilgiris ne découvrirent la peur du tigre de la part des chiens que peu de temps avant que je ne quitte l'Inde [1870]. Ces montagnes sont vallonnées et entrecoupées de boisements isolés (des *sholas*) et de forêts; à l'occasion un tigre établira ses quartiers dans une de ces *sholas*; et quand cela est connu un parti va se réunir pour le tuer. Le plan qui était adopté dans les derniers temps consistait à rassembler une meute hétéroclite de toutes

espèces de chiens et de les lancer sur la piste du tigre; ils le chassèrent invariablement hors des bois ou dans un arbre et d'une manière ou de l'autre ils arrivaient généralement à le tuer. Il est à noter qu'un tigre ne grimpera presque jamais dans un arbre à moins d'être ainsi terrorisé par des chiens".

A un autre endroit il insiste pour que les sholas soient battues par des hommes et par des chiens.

Au début de sa carrière cynégétique Hamilton se lance à la poursuite des antilopes qu'il traque à pied mais en étant accompagné de chiens destinés à rattraper et à mettre bas les blessés. Écoutons-le en parler:

"J'avais avec moi deux chiens supérieurs. Noble et Judy, des croisements de lévriers arabes et anglais avec juste assez de sang *poligar* pour leur donner du courage, aussi je les lâchais et ils partirent avec élan. La course produisit bientôt son effet sur la bête et Noble la saisit au quartier arrière. L'antilope lui fit lâcher prise mais le chien la rattrapa et la saisit au cou et la jeta à terre. La course avec les chiens avait couvert trois quarts de mille avant qu'ils ne la mettent à terre."

Toujours à propos de ses chiens il évoque *Bevis* et *Snob* mais sans les caractériser sur le plan racial ni les décrire. Cependant un jour qu'il a envoyé chercher ses chiens pour déloger un tigre nous apprenons qu'il possède deux *lévriers à kangourous australiens* et Victor un croisement de chien courant (probablement *foxhound*) et de *bloodhound*. A un autre moment il cite une lettre de son ami le colonel Geoffroy Nigthingale, le grand chasseur de tigres. Celui-ci écrit:

"Je vous assure qu'emmener des chiens à la chasse au bison (gaur indien) n'est pas un travail aussi farfelu que

vous ne pensez; ils mettent vite une bête aux abois et vous êtes certain d'être chargé furieusement dès que vous arrivez sur place, ainsi le plaisir est encore plus grand. Je ne veux pas dire que je vais faire une règle du fait d'emmener des terriers chaque fois que je chasse le bison, mais à cette occasion j'ai fait l'essai et cela a réussi. Par contre quand je suis après des tigres j'ai systématiquement un ou deux terriers avec la ligne des rabatteurs. Cela rend la situation des pauvres coolies bien plus sûre, car j'ai donné l'ordre que si un chien aboie ils doivent faire attention, grimper aux arbres, etc., ainsi je ne cours pas le risque d'avoir mes hommes mis en pièces. L'autre jour ma ligne de battue aurait donné tête baissée sur un tigre dans un bosquet si mon chien *Crib* n'avait pas donné l'éveil, à la suite de quoi j'ai immédiatement fais sortir les hommes des broussailles".

Dans son chapitre sur la chasse des cervidés Hamilton explique la technique de son chien *Snob* pour les immobiliser.

"Mon chien *Snob* se montrait très ardent pour attaquer les cerfs et pour les clouer par le nez. Un cerf aux bois peu développés s'avancait tandis que j'attendais à l'orée d'un bois à quelques 80 yards plus bas; il me vit et se bloqua de flanc. L'instant suivant il était abattu sur place avec une balle dans l'épaule. *Snob* qui l'avait levé se précipita sur lui dès qu'il tomba. Le cerf se débattit violemment et se redressa avec *Snob* pendu à son nez, mais il retomba vite à l'intense satisfaction de *Snob*. Pauvre vieux *Snob*! C'était l'un des chiens les plus courageux que j'eus jamais en ma possession. Il eut une triste fin à cause d'une morsure de léopard et cela me créa une perte infinie."

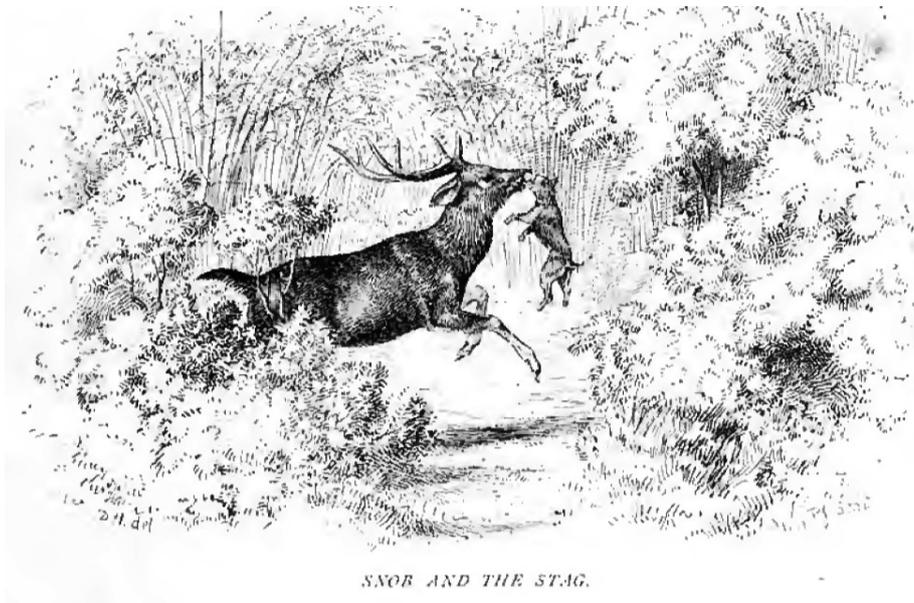


Fig. 9- General Douglas Hamilton (1892), *Snob and the stag*,

Cela se passa ainsi. Hamilton rentrait chez lui après une matinée de chasse et le brouillard était si dense qu'il ne pouvait voir au-delà de 10 mètres. Tout en avançant il fit battre par ses chiens un petit bois. A peine étaient-ils entrés qu'il entendit un cri moitié glapissement moitié gémissement et le valet de chiens de s'écrier qu'il y avait un tigre. Il se précipita à l'extrémité du bois et trouva *Bevis* en train d'aboyer mais peu enclin à y retourner. De la jungle sortait une série de bruits divers impossibles à définir avec précision. Les appels et coups de sifflet restaient sans effet. Enfin, entendant distinctement *Snob* gémir Hamilton força son passage à

travers la jungle dense et pendant cette descente le chien recommença à glapir. Le fauve venait de s'en prendre à lui une nouvelle fois. Alors Hamilton tira un coup de fusil et se mit à hurler vigoureusement. Il trouva rapidement le pauvre chien, couché sur le dos et atrocement meurtri à la tête, la cervelle s'échappant par une morsure juste au-dessus de l'oreille; il était aussi mordu à la nuque et aux épaules et par les morsures il était aisé de voir qu'un léopard s'en était pris à lui. Il disposa le chien dans une couverture locale et se précipita à la maison. Le pauvre *Snob* mourut le lendemain.

William Gordon-Cumming (1828-1908)

Jeune officier, William Gordon-Cumming (1828-1908) arrive en Inde à l'âge de 18 ans le 8 janvier 1847. Il y restera pendant plus d'un quart de siècle. Comme les autres "*griffin*" il a relativement peu de moyens financiers même s'il vient d'une famille de la noblesse écossaise. Il servira dans l'armée de la Présidence de Bombay, notamment dans le Gujerat mais à ses débuts ce sera le Deccan où dans les alentours de la garnison de Kolapur le gibier était vraiment rare, dit-il! Cela était dû à l'absence de grandes forêts à moins de trois jours de marche et à la nature rocheuse du sol. A part des léopards il n'y avait ni grands fauves ni grands herbivores. Il fallut donc se rabattre sur le "*coursing*" des petits renards indiens et des chacals très abondants. Dans ce but, ses camarades et lui se mirent à rassembler des *greyhounds* ou plutôt "des chiens à longues pattes de toutes sortes".

Les lévriers persans qu'ils purent se procurer ne supportèrent pas les grandes chaleurs; ils languissaient et finissaient pas périr. Avec les poligars ils eurent plus de succès;

"mais les meilleurs chiens de la meute furent les croisements obtenus d'une grande chienne arabe et d'un *greyhound* anglais pur-sang qui avait été amené par un officier de son régiment. C'étaient des chiens grands et beaux, avec la fougue et la vitesse du chien anglais, tandis qu'ils avaient hérité de leur mère des pieds durs et résistants qui leur permettaient d'affronter les collines rocheuses et les ravins où se terraient habituellement leurs proies".

Il ajoute qu'en Angleterre ces animaux n'auraient pas pu passer pour des *greyhounds* mais qu'ils étaient bien adaptés au travail qu'ils devaient accomplir. Cela d'autant plus que chaque chien pratiquait une course maline et rusée et qu'en fait, s'ils ne l'avaient pas fait, leurs maîtres auraient réalisé peu de prises du fait de la nature rocheuse et broussailleuse et le grand nombre de terriers. Nous retrouvons bien là la manière très pragmatique de procéder de nos voisins d'outre-manche.

Lors des sorties, très tôt le matin, parce que après sept heures l'intense chaleur empêchait toute action des chiens, ils prenaient de 2 à 4 lévriers. Avec eux il emmenait toujours un petit terrier qui se révélait bien utile quand un renard rentrait au terrier, car il réussissait souvent à l'incommoder suffisamment pour l'en faire ressortir. Le *coursing* qu'ils pratiquaient n'était guère académique selon les règles anglaises mais ils rentraient très rarement sans une ou deux queues.

Par contre les rencontres avec des antilopes entraînaient les lévriers au loin et étaient l'occasion de longues recherches à l'issue desquelles les chiens étaient complètement épuisés et donc plus bons à rien. Bien plus tard et ayant monté en grade, ce qui lui permettait de véritables expéditions cynégétiques, il relate une aventure,

qui même si elle n'est pas nouvelle pour nous parce qu'elle est arrivée à des témoins que nous avons déjà entendus, n'en est pas moins intéressante parce qu'elle contient des renseignements précieux. Écoutons-le:

"Cette nuit-là je dormais dans ma tente à Baug, quand mes rêves furent brutalement interrompus. Mes trois chiens – Bugler, Boomerang et Batchelor – des bêtes sauvages, moitié bull-dog et moitié *greyhound*, étaient enchaînés à mon lit, l'un à la tête, l'autre sur le côté et le dernier au pied. Près de ma tête, dans le coin de la tente étaient disposés mes fusils et carabines au nombre de quatre. Sous mon oreiller j'avais deux revolvers à cinq coups et sous la mince couverture sur laquelle je dormais se trouvait mon épée nue. La nuit était très noire et les quelques gardiens envoyés par les autorités villageoises dormaient profondément autour des feux qui achevaient de s'éteindre quand je fus réveillé par un horrible hurlement de chien. Une bagarre terrible se passait à côté de moi. Les chiens se jetaient de côté et d'autre et tiraient sur leurs chaînes, mais je ne pouvais rien voir. Je devinais cependant que l'un d'eux avait été saisi par un léopard. Bien qu'armé d'un fusil, d'un pistolet et d'une épée je craignais de les utiliser dans l'obscurité. Aussi, sautant du lit, je hurlais à tue tête en secouant ma couverture en l'air. La bagarre s'arrêta, j'entendis une course précipitée et tout redevint calme hormis les geignements des chiens. Sur ce, mes domestiques qui dormaient dans une tente à quelque distance, réveillés par le vacarme arrivèrent avec une lanterne.

Le pauvre Boomerang avait le cou horriblement lacéré et dans la poussière devant ma tente les empreintes d'une grande panthère étaient bien visibles. Si le chien n'avait pas été à la chaîne il aurait été sans nul doute emporté et dévoré. Sa tête et son cou furent fortement enflés pendant quelques jours, mais il se rétablit rapidement et il ne s'en trouva pas plus mal après. Pendant plusieurs nuits j'ai posé mon piège en fer appâté avec un paria mort mais le fauve ne revint pas."

A une autre occasion Gordon-Cumming raconte que lors d'une chasse à l'ours nocturne, son autre chien "le fidèle Batchelor" se précipita sur la bête et se suspendit à son oreille. L'ours "poussant des hurlements diaboliques".

Avec Gordon-Cumming nous retrouvons tous les ingrédients de la chasse avec des chiens aux Indes au milieu du XIXe siècle: des lévriers asiatiques, arabes, persans et indiens, des *greyhounds* anglais, des croisements avec des *greyhounds* de race pure et des asiatiques, des terriers et des chiens de prise moitié *greyhounds* et moitié bull-dog. Ces derniers enchaînés autour du lit du maître pendant la nuit comme gardes contre toute intrusion, animale ou humaine. Nous avons déjà rencontré cette disposition précédemment et l'avancement de la recherche semble démontrer qu'elle était une mesure largement employée dans les camps de chasse et de voyage en ce temps.

Franck B. Simson

Avec les deux personnages suivants Franck B. Simson et Edward B. Baker nous allons fréquenter une autre sphère. D'une part un environnement géographique très différent, celui du Bengale oriental soit les régions de Calcutta, Dacca et Chittagong; donc un milieu aquatique très prononcé avec le delta du Gange, les Sundarbans, les

îles et tout ce qui s'en suit. D'autre part un nouveau milieu socio- professionnel. Jusqu'à présent nous avons rencontré en quasi-totalité des militaires. A présent nous aurons à faire à un haut-fonctionnaire de l'Indian Civil Service et un haut gradé de la police.

Simson a construit son ouvrage "*Letters on Sport in Eastern Bengal*" sous la forme de lettres destinées aux néophytes afin de les éclairer sur toutes les erreurs à éviter quand on commence à chasser dans sa région de prédilection. C'est pourquoi dans sa lettre N° 61 il traite explicitement de la chasse avec des chiens, ce qu'il intitule "*sport with hounds*". Il précise que des greyhounds et des foxhounds sont utilisés au Bengale oriental même si le *sport* obtenu ne peut en rien se comparer avec celui pratiqué en Grande Bretagne.

La chasse à cour avec des foxhounds au Bengale ne se fait que sur le chacal qui n'est de loin pas aussi rapide que le renard et n'a pas la puissance lui permettant de fournir une course d'une certaine durée. Simson a entretenu une petite meute de foxhounds pendant environ six saisons et il nous informe que des meutes entières sont importées chaque année au Bengale en provenance d'Angleterre. Une meute se trouve à demeure à Calcutta et une ou deux autres de plus dans le reste de la région. Selon lui, tôt le matin la chasse fournit un exercice agréable et rappelle les bons moments du pays au loin. Mais le chacal est un piètre adversaire pour des chiens anglais en bonne santé même si la voie est d'ordinaire mauvaise et au bout de dix minutes de course les chiens sont à l'hallali, pour peu que le paysage soit ouvert. Cependant un chacal est un méchant mordeur et à chaque mise à mort l'un ou l'autre des foxhounds était si cruellement mordu qu'il était indisponible pendant quelques jours et avec leur petit nombre de chiens cela posait un vrai problème. Afin de le pallier il fit recouvrir le manche de sa cravache avec de la peau de cerf et dès qu'un chacal était cerné il sautait de cheval et lui tendait le manche à mordre et de l'autre main il lui plongeait un couteau dans le cœur. L'animal ainsi tué les chiens ne risquaient plus rien.

Il fait aussi le même constat que tous les autres veneurs. Les chiens anglais maintenus dans les terres basses de l'Inde pendant la saison chaude dégénèrent considérablement en vitesse et en puissance olfactive. De toute façon après 10 heures tout s'arrête car le soleil monte et la voie s'évapore. Les petits renards gris sont chassés au Bengale avec des greyhounds mais deux chiens sont de trop pour un si petit animal.

Simson vivait dans une région où les léopards étaient très nombreux et quand il chassait le chacal avec ses foxhounds il en mettait debout souvent comme quand

il courait le sanglier à l'épieu ou qu'il tirait de la plume. A leur propos il a vécu une rencontre fort intéressante avec un jeune Français, régisseur de plusieurs domaines dans la région de Tippera. Le Français s'adonnait à la chasse au léopard en permanence et en avait tué un grand nombre. Simson campait dans le voisinage et l'a accompagné dans ses expéditions. Sa méthode était très simple: il avait un *shikary* indien en permanence sur le terrain qui traquait des signes et en particulier des traces dans la terre meuble. Le Français qui pouvait disposer d'un ou deux éléphants marchait cependant à pied avec une "espèce de chien *nondescript*, moitié *spaniel*, moitié *paria*, ou quelque corniaud de ce genre". Quand ce chien sentait un léopard (dont le fumet est assez fort) il dressait les oreilles et désignait de loin l'endroit où se trouvait le fauve en se tenant à une distance respectable. Si le léopard était en mouvement le chien continuait à marcher et à signaler mais sans aboyer ni montrer quelque signe d'excitation. Simson ajoute qu'il n'avait jamais vu un chien aussi mou, aussi paresseux et ayant l'air aussi abruti, mais qu'il était inestimable dans son genre. Le Français se contentait d'épier et de scruter le terrain sans se soucier de ce que le léopard pourrait entreprendre en vue d'une attaque, jusqu'à ce qu'il put apercevoir l'animal. Alors il le tuait délibérément, à coup sûr, d'un seul tir. Simson le vit tirer un léopard de cette manière alors qu'il l'accompagnait silencieusement, fusil à la main. A l'occasion le Français montait un éléphant mais c'était seulement pour faire bouger le fauve quand il se trouvait dans une jungle tellement touffue qu'on ne pouvait pas le voir autrement. Et Simson de regretter de n'avoir jamais pu suivre cette technique car il ne put jamais se procurer un tel chien.

Par contre il a chassé des léopards avec des chiens et suivi des chasses de ce genre avec les chiens d'autres participants. Il est peu convaincu de cette manière d'opérer car, ou bien les chiens ne faisaient rien ou bien ils étaient beaucoup trop hardis. Quand ils attaquaient le fauve il les tuait inmanquablement. Pour illustrer son propos il raconte comment il a acheté un bull-terrier célèbre, dur et féroce, qui appartenait à un officier mort du choléra à Dacca et qui fut vendu avec ses biens. Il réceptionna le chien et celui-ci fut tué par le premier léopard rencontré. Comme les léopards se nourrissent principalement de chiens ils n'en sont guère effrayés. Les conclusions de Simson sur ce sujet sont sans appel.

Edward B. Baker

Edward B. Baker a fini sa carrière comme "Deputy Inspector-General of Police" du Bengale et son livre "*Sport in Bengal*" s'avère une mine de renseignements pour les néophytes chasseurs ou voyageurs. Comme les *Letters* de Simson il est destiné à éviter les bévues ordinaires et les risques extraordinaires aux nouveaux venus. Sa longue expérience de quarante années de service au Bengale, à la fois policier et cynégétique lui fournissait des cas de toutes espèces sur lesquels fonder ses argumentations.

Ainsi à propos des chiens parias des shikaris locaux il raconte comment il a vu souvent maîtres et chiens, les corniauds du pays, mais dressés pour le "sport" rapides et musclés mettre bas un sanglier. Leur but était atteint par endurance et non par vitesse. La bête, trouvée dans des buissons sera d'abord harcelée par les chiens

pour la faire jaillir du couvert puis un ou plusieurs tireurs vont tirer. S'ils ratent ils repartent tous à travers le terrain dégagé jusqu'au prochain village ou parcelle de jungle suivante, le porc loin devant, les six ou huit chiens suivent à distance respectueuse et sans entamer leurs forces par une course trop rapide et enfin une demi-douzaine de shikaris armés de vieilles pétoires à silex ou d'épieux à tête plombée fermant le cortège en trotinant. Avec ce procédé, renouvelé à trois ou quatre reprises, le cochon tenant tête, les chiens le harcelant et écopant d'un ou deux coups de boutoir, et enfin à la fin les chasseurs arrivant pour achever l'animal. Baker et son ami, qui dans leurs courses sportives avec leurs indigènes arrivaient toujours à les battre voulurent tenter cette aventure par eux-mêmes. Un matin de février ils sortirent avec leurs "shikaris" et leurs chiens et un beau sanglier fut bientôt mis debout.

Après les préliminaires habituels il fut lancé et obligé de débouler vers une jungle à tamarisques à deux lieues plus loin. Le processus suivit son cours et le sanglier après s'être retiré dans une jungle plus touffue fit tête aux chiens et Baker arriva sur les lieux et lui planta son épieu dans les côtes. La bête le chargea mais fut tenue à distance grâce à la longueur de l'épieu et aux chiens qui gênaient. Sur ce, son compagnon qui arrivait tout essoufflé tua alors le cochon. Baker conclut:

"Ce n'était pas mal comme sport mais nous le trouvâmes trop épuisant et restèrent sur nos selles à l'avenir".

Le climat du Bengale n'est sûrement pas le plus approprié pour des Européens où se livrer à la vénerie de la bête noire à pied comme elle était pratiquée par des spécialistes avec des mâtons dans les forêts des Vosges ou en Haute-Marne notamment. Le pig-sticking à cheval convenait bien mieux.

E. Baker raconte aussi par le menu l'intrusion nocturne répétée d'un léopard dans les diverses bâtisses de la résidence qu'il partage avec un ami. Pour commencer il pénètre dans la basse-cour de l'ami et tue une demi-douzaine de canards et d'oies. Puis après avoir essuyé plusieurs coups de feu il revient et s'attaque au chenil de Baker. A travers la porte restée entrebâillée il extirpe un greyhound favori qui reposait côte à côte avec le valet de chien. Le lévrier était enchaîné à un poteau et l'on retrouva la chaîne brisée et le collier. Or le chenil contenait dix chiens en tout: lévriers, bull-terriers, terriers, tous attachés, ce qui les empêcha de poursuivre le maraudeur qui s'enfuit avec sa proie. On la retrouva à une centaine de yards du chenil, la gorge ouverte après son rapt et une ouverture dans la poitrine d'où le cœur avait été extrait et dévoré. Ce léopard ne put être retrouvé malgré une veille près du cadavre du chien et une recherche le lendemain.

A plusieurs occasions E. Baker a participé à des chasses au léopard avec des chiens mais les pertes parmi ses braves compagnons étaient tellement lourdes qu'il en a été découragé comme Simson. Il observe que les tigres quand ils sont levés par des chiens, surtout des petits comme des terriers par exemple, n'ont qu'une envie, échapper à leurs persécuteurs alors que les panthères se précipitent dans la bagarre avec un plaisir non dissimulé.

En une certaine occasion Baker chassait le chacal avec sa meute composite – deux lévriers, cinq ou six bull-terriers et terriers – et fut surpris par des aboiements prolongés. Il pensa avoir à faire à un porc-épic mais en arrivant sur place il trouva les chiens se comportant de manière étrange, avançant et reculant dans les fourrés,

alors que d'habitude ils fondaient bille en tête. Ils semblaient en rage et très excités mais aussi vaguement inquiets. Quand il les encouragea de la voix toute la meute s'élança en bloc et un léopard surgit sous le nez de son cheval et s'enfuit dans les champs. Poursuivi par les terriers et bull-terriers il garda son avance mais quand ils furent rejoints par les lévriers que leur valet avait libérés sans ordres la situation changea pour le fauve et faisant un virage il revint sur ses pas et grimpa immédiatement dans un arbre. Baker rattacha les greyhound et laissant l'animal dans l'arbre gardé par les autres chiens galopa à la maison pour y prendre un fusil. Il revint vingt minutes plus tard avec un fusil double et envoya une balle dans les côtes du fauve tout près du cœur. Dès qu'il toucha terre toute la meute se rua sur lui, le plus petit des chiens – un Scotch terrier – le tirant par la queue tandis que les autres le saisissaient à la gorge et aux oreilles. Mais ce petit "incident" couta cher à Baker parce que pendant son absence le léopard était descendu de l'arbre pour engager la bataille avec la meute qui l'a forcé à remonter au prix de deux des meilleurs bull-terriers qui sont morts de leurs blessures peu après. A peine Baker était-il hors de vue que le léopard a bondi au sol et les chiens ont attaqué, trois d'entre eux étant blessés plus ou moins grièvement. Ainsi il est prouvé que le courage des chiens ne suffit pas comme cela a été relaté en de nombreux cas.

Avant d'en finir avec E. Baker il nous reste à reformuler ses conseils de sécurité aux chasseurs et autres voyageurs européens en Inde en général et dans le Bihar en particulier, état à la réputation particulièrement douteuse à son époque du fait des nombreux voleurs qui infestaient les routes et les campagnes. En résumé il conseille vivement une garde nocturne très vigilante mais pour laquelle le campeur devra compter beaucoup plus sur l'efficacité de ses chiens plutôt que sur celle de ses domestiques ou des policiers villageois locaux. Afin d'illustrer ses dires, il raconte comment lorsqu'il campait à côté d'un poste de police rural, trois tentatives d'intrusion s'étaient produites pendant la même nuit sur son bivouac, mais que grâce à la vigilance de ses chiens une seule avait réussi et cela sur un policier qui était censé monter la garde mais qui dormait si profondément que sa bourse lui fut subtilisée dans la poche de sa tunique. On comprend mieux après ces faits pourquoi les familles de camping attachaient leurs chiens à leurs lits et gardaient leurs armes chargées quand ils dormaient sous la tente. D'un léopard affamé ou de brigands audacieux on se demande d'où venait le plus grand danger!

James Mowray-Brown

James Mowray-Brown était officier dans un régiment écossais stationné aux Indes et qui fut impliqué dans de nombreuses batailles et campagnes. Son ouvrage "*Shikar sketches with notes on Indian Field Sport*" ne fournit que peu de renseignements sur notre problématique mais ils sont très intéressants.

Tout d'abord il attire l'attention sur un emploi de lévriers contraire à leur vocation première. Il évoque sa chienne greyhound *Fanny* qui se passionnait à brancher les petits oiseaux de la jungle après les avoir piétinés en silence, lui permettant ainsi de les tirer dans la jungle touffue. Il réitère ce fait à Ceylan, où séjournant chez son frère,

possesseur d'un grand deerhound écossais et d'un lévrier à kangourou australien, Brown qui sortait tirer de la plume observe le même comportement d'arrêt avec ces énormes créatures sur de minuscules volatiles blottis entre leurs pattes et qui les font trembler d'excitation. Il confirme par là que ces très grands lévriers étaient bien présents à Ceylan à cette époque et qu'ils y poursuivaient le *sambar* dans la jungle.

Dans le chapitre sur les hyènes et chiens sauvages *dholes* Brown nous offre une analyse fine du comportement du tigre face aux chiens, sauvages ou domestiques. Selon lui ils n'ont pas assez de courage pour

affronter une meute de chiens des plus petits et il infère que l'instinct et l'expérience du tigre lui viennent de ses rapports avec les *dholes*. Ceux-ci n'hésitent pas à l'affronter pour lui voler des proies ou s'en prendre à lui

directement alors qu'ils ne dépassent jamais le poids de vingt kilos. L'effet de meute joue à plein contre le tigre seul.



Fig. 10 - Bedlamite, gagnant de la Hornby Park Cup 1851, et du Puppy Stakes à Ashdown Park et de la Druid Cup à Amesbury, 1852 (collection particulière) (voir aussi

<http://www.pedigreedatabase.com/greyhound/dog.html?id=2460667-bedlamite-1850-mr-browns>)

Brown emprunte à un exemplaire du *Field* du 24 septembre 1869 repris dans *l'Illustrated London News* du 9 octobre de la même année un épisode homérique de la meute des *Madras hounds*. Cette meute était envoyée chaque année pendant la saison chaude dans les Nilgiris pour s'y refaire une santé comme les maîtres européens. La meute, à une ou deux exceptions près avait été importée six mois avant en provenance du chenil de Pytchley. Le 22 juin 1869 les chiens firent une chasse derrière un chacal qu'ils tuèrent lorsqu'un léopard adulte jaillit d'un ravin boisé et s'enfuit avec toute la meute à ses trousses. Les chiens le rattrapèrent rapidement, le coiffèrent et le roulèrent sur la pente d'une colline herbeuse. Le léopard réussit cependant à se dégager et à s'enfuir pour se réfugier dans une petite parcelle de couvert avec un ruisseau dans son fond. Les chiens suivirent et fauve et chiens culbutèrent dans l'eau. Le

léopard se libéra encore une fois et fut remis aux abois. Après une demi-heure de difficultés sérieuses la meute fut reprise et les treize couples étaient toujours vivants bien que six chiens étaient blessés grièvement. Brown cite les noms des vingt-six chiens qui furent de la partie ce jour là; une seule lice était née à Madras, tous les autres étaient des nouveaux venus. Pendant ce temps on avait été chercher des fusils et le fauve fut finalement abattu. La seule explication valable pour le petit nombre de blessées se situe dans le grand nombre de chiens et le fait qu'ils attaquèrent tous ensemble et de tous les côtés. Brown en tire la conclusion suivante. Si des *foxhounds* s'attaquent ainsi à un léopard adulte pourquoi des *dholes* n'en feraient-ils pas autant avec un tigre? Ce genre de question préoccupait beaucoup certains chasseurs aux Indes au XIX^e siècle.

John Fife-Cookson.

Le lieutenant-colonel John Fife-Cookson servait lui aussi dans l'armée métropolitaine et fut détaché aux Indes pendant un certain temps. Il en profita pour s'offrir quelques expéditions de chasse aux fauves dans le Doon et en Ulwar. Cela lui a permis de constater quelques faits intéressants. Ainsi il affirme que les léopards sont coutumiers de pénétrer dans les maisons comme dans les tentes afin d'enlever des chiens, nourriture favorite de ces animaux.

Lors d'une chasse au tigre dans un paysage accidenté les bêtes avaient été blessées et il était impossible d'envoyer des éléphants à cause du relief ni des rabatteurs sous peine d'avoir des accidents. Les shikaris locaux avaient donc donné des instructions pour que des chiens appartenant au Rajah soient amenés sur place en même temps que les éléphants. Les shikaris affirmaient que ces chiens étaient employés pour extraire si besoin des

tigres, des léopards, etc., hors des grottes où ils se réfugiaient, que ces chiens étaient féroces à souhait et attaqueraient n'importe quel tigre. Les chiens étant arrivés, Cookson donna l'ordre de les lâcher dans la brousse et de sa position dominante put les voir opérer. L'un des chiens courut le long de la sente à gibier montant sur la colline. Quand il arriva à un niveau d'où il pouvait voir sous la roche il jeta un rapide coup d'œil inquiet dans cette direction et ensuite hâta le pas nettement jusqu'à ce qu'il soit bien hors de vue dans un autre coin de la brousse. Comme un autre chien montait par le même itinéraire Cookson, intrigué, observa le comportement du nouveau venu pour voir s'il se comportait pareillement. Or il ne pouvait subsister aucun doute car l'animal lança un coup d'œil pardessus son épaule vers le fond de la cavité et fila ensuite d'un trot bien plus rapide qu'avant comme son compagnon avait fait avant lui. Cookson fut donc assuré

que le tigre se trouvait bien là; il changea de place et vit une patte; cela lui permit de se positionner et d'achever l'animal. La férocité de ces chiens avait été surfaite mais non leur astuce. Au lieu de harceler le tigre comme prévu,

les chiens avaient juste laissé deviner sa position. Ils avaient fait preuve de plus de discernement qu'on ne leur en supposait.

* * *

A ce stade de l'étude, après l'écoute de 21 témoins dont trois non pertinents, à savoir Heber Drury, D.-F.-G. Newal et J.-T. Newal, je conçois fort bien ce que ce passage en revue d'auteurs anciens peut se révéler répétitif pour le lecteur d'aujourd'hui même si les récits individuels sont souvent passionnants, mais c'est le prix à payer pour trouver des renseignements indispensables à l'avancement de la problématique qui est et reste la présence des chiens et leurs divers emplois dans le "*Sport*" indien. Il faut donc poursuivre dans cette voie parce que les résultats déjà obtenus sont encourageants. Le *Wull* de Rice; le *PONTO* de Leveson; *Smut*, *Bertram* et *Killbuck* de Sam Baker; *Roti*, *Lion*, *Baja* et *Buchi* les parias de Barras ainsi que ses demi-mastiffs et le *Snob* de Hamilton sans parler des *poligars*, des *brinjarras*, des *demi-bloodhound*, des *lévriers à kangourou* venus d'Australie, des petits *Scotch-terriers noirs* de Bevan sont autant de petites touches de peinture en vue du tableau final. D'autant plus que celui-ci ne cesse de se nuancer du fait de l'exploration de territoires géographiques nouveaux comme le Bengale oriental par exemple. Il peut même s'avérer intéressant de procéder à un bilan provisoire sans pour autant que cela puisse être considéré comme une conclusion.

Une première évidence apparaît et elle se situe sur un plan géographique. Il s'agit schématiquement d'une opposition nord-sud. Les chasseurs qui ont évolué dans l'Himalaya et ses contreforts ont négligé en quasi-totalité l'emploi des chiens alors que ceux qui ont pratiqué l'Inde centrale et le Deccan en ont fait un usage fréquent et diversifié.

Un deuxième facteur s'impose dès maintenant. Il se situe dans les dispositifs de garde canine dans les campements et bivouacs, les nuits d'après chasse. Que ce soit sous la tente ou en plein air les chiens chasseurs se

transforment en garde du corps et sont quasi systématiquement enchaînés au châlit où repose leur maître. Le fait de l'attaque d'un chien ainsi attaché, saisi et entraîné au loin par un léopard est tellement récurrent qu'il est possible d'ériger la mesure en règle générale à cette époque. Parfois un chien est tué, souvent il n'est que blessé et en réchappe mais si les maîtres anglais avaient pris la mesure élémentaire de les doter de colliers à pointes de fer acérées comme cela se pratique encore aujourd'hui chez les éleveurs semi-nomades de L'Inde Centrale de nombreux chiens auraient été sauvés assez facilement car le plus souvent le fauve attaquait à la gorge.

Une troisième observation s'impose. On ne peut que s'étonner devant une certaine insouciance des veneurs britanniques aux Indes quand ils se livraient à la poursuite des chacals et des renards avec des lévriers, des foxhounds et des terriers. Ce subcontinent était réputé pour l'abondance de ses fauves et ceux-ci étaient souvent débusqués de manière fortuite, les léopards notamment. Or combien de chiens ont été occis dans ces circonstances parce que le veneur ne disposait que d'une cravache ou éventuellement d'un couteau de chasse. Les chasseurs continentaux, Français surtout mais aussi Allemands portaient à leur selle, celle du piqueux principal du moins, sinon du maître d'équipage une arme à feu courte et puissante dans une botte. Cela pouvait être une carabine rayée, soit un gros pistolet de fonte, soit encore une arme à canon lisse, court, chargé à balle de gros calibre. Sur une terre où les "*howdah pistols*" ont été en service régulièrement dans les nacelles des éléphants, pourquoi ces armes, courtes, lourdes et puissantes n'ont-elles pas été transférées sur les selles des chevaux. Elles auraient évité une casse considérable parmi des chiens braves mais peu protégés, même s'ils avaient porté des colliers cloutés.

LES VICTORIENS TARDIFS ET LEURS NOUVELLES RACES CANINES [SUITE]

Après une interruption impromptue due à une rupture de connexion avec l'internet la recherche a pu reprendre sur les sources répertoriées. Il s'est cependant produit un phénomène curieux dans la nature des témoignages. Ils s'avèrent d'une essence différente car les hommes sont d'une génération plus tardive. Ce sont toujours des Victoriens, sujets de sa gracieuse majesté Victoria devenu impératrice des Indes en 1876. L'empire britannique est à l'apogée de sa puissance jusqu'à la Grande Guerre et ceux qui l'ont bâti et consolidé disparaissent peu à peu. Or certains ont survécu à leur époque bien après sa fin. Le cas du général R.-G. Burton est caractéristique à cet égard. Il fait un témoin de premier choix que nous analyserons plus tard. Pour le moment voyons son destin. Né aux Indes en 1864, fils d'un colonel à la tête d'un régiment de cavalerie de l'armée des Indes, il perd sa mère à l'âge de six ans et son père à onze, tué à l'ennemi. Il deviendra officier à son tour, général de brigade, historien militaire et grand chasseur. Il décèdera en 1951 à 87 ans. Il revendiquait hautement sa qualité de Victorien en clamant dans son dernier ouvrage "*The Tiger Hunters*" paru en 1937 que dans cette misérable période moderne ni les garçons à l'école ni même les chiens ne se battent plus. Voilà ses affirmations:

"Nous étions une race virile à l'époque victorienne, quand nous étions bien préparés pour une vie dangereuse,

quoique la vie fut plus sûre quand il n'y avait ni véhicules à moteur ni avions. Dans cette grande période de l'histoire anglaise des mères victorienne engendraient de grandes couvées de fils destinés à commander les navires de la flotte et l'armée du roi pour conquérir et conserver l'Empire des Indes et de vastes colonies. Les Victoriens, leurs fils et leurs petits-fils qui étaient aussi des Victoriens fournirent toutes les forces combattantes de la Grande Guerre."

Le général poursuit sur le même thème sur deux pages de ce livre qu'il faut considérer comme la synthèse de sa vie et de sa carrière. Grâce à lui nous apprenons à pénétrer les mentalités de ses contemporains militaires, fonctionnaires ou professionnels de l'Empire. Cela nous permet aussi de comprendre leur passion quasi fanatique de la chasse, de la nature, des animaux et surtout de la chasse exotique menée avec des chiens ou sans leur implication. Les Britanniques fournissaient les effectifs les plus nombreux mais d'autres nations ont aussi fourni leurs contingents, notamment de Français en Indochine. Mais revenons à nos témoins.

Le premier à parler fera la liaison entre les Victoriens de première génération et les Victoriens tardifs dont les ouvrages couvrent les années 1890 à 1914 voire 1920 pour les rescapés de la guerre 1914-1918. Ce sera James INGLIS.

James Inglis

Avec James Inglis, il convient de se pencher sur son environnement car ce témoin a encore plus que les autres besoin d'un état-civil. Profitons-en pour situer le personnage. Inglis n'est pas Anglais; c'est un Australien de Sydney, donc un *colonial* lui-même, venu aux Indes pour être planteur d'indigo au Bihar. Il fut alors envoyé tout près de la frontière népalaise au pied de l'Himalaya et restera douze ans aux Indes avant de retourner en Australie. Durant ses années indiennes il parcourait à cheval tous les matins très tôt, ses champs d'indigo et contrôlait les paysans indiens qui s'en occupaient. Il était accompagné de son *syce* ou palefrenier qui trottait à son côté à pied et de son *mehter* ou valet de chiens qui tenait en laisse son lévrier à kangourou, ramené d'Australie et essayait de maintenir en ordre "*une meute bigarrée de petits terriers espiègles qui gambadent et folâtraient derrière lui*". Ce ramassis métissé est connu sous le terme de "*Bobbery Pack*" ou *meute composite*, que nous avons déjà rencontré chez Edward Baker au Bengale et bien plus tôt avec Bevan dans le Deccan. La définition de ce terme en anglais est la suivante

"a mixed pack of hunting dogs, often not belonging to any of the hound breeds" [Collins English Dictionary].

La première apparition du terme "*bobbery pack*" que j'ai réussi à dénicher remonte à une citation de l'"*Asiatic Journal*" de 1842 (p.95) et relatant la fondation du *Vellore Hunt Club* avec les termes suivants:

"that is to say, a congregation of all sorts of animals of the canine species, terriers, curs, pariahs, et hoc genus

omnes"; c'est-à-dire un rassemblement de toute sorte d'animaux de l'espèce canine, terriers, roquets, parias, et tous ceux de ce type".

Henry Bevan et les autres pionniers chassaient donc déjà avec ces meutes tous les gibiers qu'ils rencontraient, fauves inclus.

La traduction française de cette définition pourrait se formuler ainsi: "*une meute composite de chiens de chasse qui souvent ne sont pas de la famille des chiens courants*". "*Bobbery*" viendrait d'une déformation de l'expression Hindi "*Baap Re*" qui signifie "*une chasse à des gibiers variés et indiscriminés avec une meute de chiens tout aussi divers*". Il est probable que les Britanniques ramenèrent des Indes la pratique à la maison en même temps que le terme. En tout cas elle connaît toujours de nos jours une vogue certaine en Grande Bretagne comme l'attestent les illustrations nombreuses actuelles de ces meutes.

Il ne m'a pas été possible de trouver une traduction française plus exacte ou plus concordante, je le confesse. Inglis nous dit que ce type de meute forme un accessoire de chaque bungalow occupé par un planteur assistant dans son district. Il précise aussi que sa "*meute de terriers* était composée de spécimens canins de toutes espèces, races, tailles et couleurs". Parmi eux émerge un phénomène tout noir, *Pincher* le leader de la meute, qu'il décrit comme le petit chien le plus courageux, le plus chasseur, le plus enragé tueur de vermines et de chats du lot de neuf ou dix chiens. Quand dans un village un paria

osait se manifester toute la meute lui tombait dessus car lis chassaient des chacals tous les jours et avec l'aide du chien à Kangourous ne craignaient aucun quadrupède. Sur ces faits, Inglis arrivait à cheval et avec son fouet de chasse mettait fin à la bagarre. Inglis a peu d'estime pour les parias des régions environnantes qu'il qualifie de lâches et de couards. A en juger d'après ses dires ceux du Bihar ne sont en rien comparables avec ceux que Barras employait à Rajkot et dans le Sind et Sam Baker dans l'Inde Centrale. Il faut avouer que *Pincher* en comparaison était un vrai démon. Suscitant des troubles incessants et entraînant la meute dans toutes sortes de mauvais coups. Extrêmement téméraire il était courageux comme un lion. Il volait de la nourriture, harcelait chèvres et ovins et se mettait tout le temps dans le pétrin. A la fin cela lui fut fatal car en voguant sur une rivière avec toute la meute il entendit japper un chacal sur la berge. Il sauta à l'eau et se mit à nager mais les roseaux de la rive l'empêchèrent de grimper vite, un crocodile fendit l'eau, le happa et ce fut sa fin. A part ces chasses quasi-journalières au renard et au chacal, Inglis n'a pas évoqué l'emploi de chiens lors de ses expéditions contre les grands fauves, tigres ou léopards. Par contre il est le seul auteur jusqu'à présent à fournir une analyse du lévrier *Rampur*, un chien selon lui avec une forte ossature et des membres robustes. Il pense qu'ils ont été obtenus par des croisements entre le lévrier persan et le chien de la "haute région" qu'il ne précise pas. Serait-ce la montagne himalayenne ou la partie septentrionale de l'Inde? Conjoncture? Certaines personnes le nomment lévrier de l'Inde et ils sont élevés principalement dans la région de Rampur-Bareilly. Mais selon lui on trouve généralement un ou plusieurs Rampur dans chaque meute de planteur. Ils sont rapides et forts mais Inglis les a

souvent trouvé mous à l'attaque et ils sont trop attachés à leurs gardiens indigènes pour faire un chien affectueux et fidèle pour un européen.

Son opinion sur le Tazi est plus favorable. Bien que moins grand que le Rampur il est qualifié de bien plus courageux. Quand il est bien dressé il s'attaquera à un chacal avec une extrême détermination. Il aurait une robe très fine et ridée, serait d'humeur inégale et peu disciplinable. Tazi est le nom générique persan pour lévrier et ce sont les Afghans de Kaboul qui descendent chaque année dans les plaines avec leurs fruits séchés, leurs épices et autres produits végétaux qui amènent avec eux les chiens de leurs contrées. "Les chiens afghans sont de grandes brutes avec de longues pattes, en majorité blancs avec une gueule longue et fine, des oreilles très longues couvertes de poils soyeux et ils portent aussi des touffes de poils aux pattes et sur la queue, un peu comme les franges des épagneuls, ce qui les fait paraître plutôt lourdauds. Ils ne supportent pas bien la chaleur des plaines et sont difficiles à dresser, mais ils sont rapides et chassent bien avec une meute anglaise."

J. Inglis quitte l'Inde en 1878 et publie ses souvenirs la même année, décrivant les diverses facettes de sa vie professionnelle et sociale. La chasse y tient un grand rôle mais seulement dans la mesure où elle s'accorde avec ses obligations professionnelles car il est lié par contrat à ses employeurs et n'a pas les facilités de certains militaires. Son livre connaîtra le succès en Australie et au Royaume Uni avec plusieurs rééditions mais en ce qui concerne la thématique de cette recherche les renseignements qu'il distille, quoiqu'utiles, nous laissent un peu sur notre faim.

Harry Storey et *alii*.

"*Hunting and shooting in Ceylon*" est un cas un peu particulier qui comporte un texte de base de la plume de Storey et des contributions de dix autres spécialistes des chasses dans cette île à la géographie très diversifiée. Le livre parut en 1907 simultanément à Londres, à New York, à Bombay et à Calcutta et comporte un texte de base de Storey et dix apports de spécialistes chasseurs d'éléphants, de buffles, de cerfs, un chapitre spécial sur le léopard, un autre sur les sangliers et un dernier sur la pêche sportive.

Notre intérêt se concentrant uniquement sur les chiens que les divers utilisateurs ont employé, de nombreuses contributions seront éliminées d'office. Nous pourrions donc attaquer immédiatement le sujet central.

Storey évoque longuement la chasse au petit gibier à poil et à plume et énumère les races de chiens dont il s'est servi. Selon lui 99 planteurs sur 100 à Ceylan possèdent au minimum un chien et ceux qui sont chasseurs souvent plusieurs. Ceux qui en ont les moyens importent d'Angleterre des *harriers* et des *beagles*; ceux qui ne peuvent pas se permettre de telles fredaines se contentent de produits d'élevage locaux issus de chiens importés ou de croisements issus d'étalons et de lices aussi bons que possibles. Les *foxhounds*, *harriers* et *beagles* d'Angleterre sont performants sur toutes les espèces de cerfs dans l'île mais des croisements tels que *beagle-terrier*, *beagle-teckel* qu'il nomme "*dachshund*" le terme allemand originel, *beagle-spaniel* ou même *beagle-paria* sont les meilleurs chiens pour la chasse du lièvre particulièrement s'ils

doivent couvrir des fourrés de "*lantana*" ou autres couverts très denses. Il s'en explique:

"...les chiens de race pure perdent trop de temps à démêler les voies froides, les métis non, parce que dès que la piste devient faible ils abandonnent la poursuite et vont *cercler* au loin afin de la retrouver plus forte. Les chiens de race pure vont coller à la voie et perdront beaucoup de temps. Le change ici est un défaut majeur".

D'autre part, si un chien de race pure tombe sur une trace de ce que Storey appelle une "*vermine*" telle une mangouste ou une civette il va s'y coller pour le reste de la journée et même toute la nuit. Les croisements ne possédant pas le même cran ni la même ardeur fatigueront après quelque temps et la lâcheront. Ce sera une bonne chose.

Comme exemple de chiens de ce type il cite sa jolie petite beagle-terrier "*Vic*" et "*Patch*" une espèce de retour de race, un minuscule terrier à oreilles tombantes, tellement petite qu'elle n'était évoquée par tout le monde que sous l'appellation de "*chior*". En fait elle était le chasseur le plus ferme de tous les petits animaux qu'il eu jamais possédé. A la même époque il avait aussi une chienne curieuse, issue d'un paria et d'une mère bull-terrier anglaise et qui par son aspect ressemblait à un grand et beau terrier "*black and tan*" avec une tête un peu bull-terrier.

Dans son chapitre sur la chasse avec un *bobbery pack* Wilkins l'un des auteurs insiste sur la difficulté dans

ce genre de déduit et signale le grand nombre de chiens qu'il a perdu du fait de la dureté du milieu. La pneumonie lui a occasionné des pertes particulièrement lourdes. En ce qui concerne les chiens il a trouvé que des croisés de *harriers* et des beagle-terriers étaient les plus utiles et que dans sa région des chiens importés ne pouvaient pas supporter le climat.

La description de l'occurrence du *sambar* dans les zones basses de l'île où il était devenu très rare à cette époque donne lieu au récit d'un incident curieux. Deux chasseurs étaient sortis pour tirer des pigeons et autres oiseaux quand ils entendirent des abois de chiens. A leur grande surprise deux biches traversèrent la plaine devant eux. Ils se cachèrent derrière un buisson avec l'espoir d'en voir surgir d'autres mais seul un chacal apparut qui encaissa une décharge de petits plombs mais qui s'enfuit néanmoins. Par contre le coup de feu provoqua des abois renouvelés et se rapprochant mais à l'intérieur de la forêt. Les chasseurs coururent dans cette direction pour intercepter la bête de chasse et virent apparaître sur la route à leur grand étonnement un grand cerf sambar

tellement épuisé qu'il ne pouvait plus que marcher suivi par trois grands parias, langues pendantes, tout aussi rendus qu'ils ne pouvaient plus que trotter aux talons du cerf en cherchant à le mordre aux jarrets. Ils traversèrent la route et entrèrent dans une savane boisée où les deux tireurs s'étaient postés qui envoyèrent chacun une charge de plombs au cerf qui poussa un faible galop sur vingt-cinq mètres et s'effondra. L'un des chasseurs courut l'achever au couteau mais il était déjà mort et fut raide en cinq minutes. Il se révéla un cerf adulte avec des bois misérables qui avait été littéralement poursuivi à mort par les trois parias qui avaient chassé pour leur propre compte. A l'approche des hommes deux chiens s'éloignèrent furtivement mais le dernier, un animal blanc et jaune se mit à mâchouiller le cerf et à grogner de temps à autre contre les chasseurs, puis il s'éloigna et se coucha. Les traqueurs indigènes arrivèrent sur ces faits et reconnurent les chiens comme appartenant à des Veddahs, habitant à huit miles de l'hallali. Les chasseurs essayèrent de se lier avec le chien le plus hardi mais il ne voulut rien savoir.



Fig. 1 - Bobbery pack anglais actuel

<https://www.shootinguk.co.uk/features/bobbery-packs-mixing-it-up-on-the-downs-1437>

E. Gordon-Reeves avait écrit un article sur la chasse du cerf avec des chiens dans la haute région pour la revue *Field* en 1904 et il fut intégré dans le volume. Il en sera extrait la composition de la meute qui dénote un éclectisme tout à fait particulier. Elle comptait un couple de *bull-terriers* demi-sang, un couple de croisés teckel-terriers qui sont dénommés *dachshund-terriers*, un couple de *harriers* demi-sang, un croisé Chow-Chow-bull-terrier, un teckel pure race, et en dernier un paria. Soit quatre couples et demi de chiens fermes. La chasse se lança sur un grand *sambar* mâle qui livra un combat formidable aux chiens avant de finir sous une balle d'un Express calibre 500. On n'en était plus aux actions héroïques de Sam Baker 60 ans plus tôt qui refusait absolument toute arme à feu, le couteau étant seul digne d'expédier une si magnifique bête de chasse. La taille des chiens avait aussi été diminuée de façon radicale.

M.-L. Wilkins livre ses expériences de chasse dans les "*patina*" avec beaucoup de précisions pour ce qui

concerne les chiens et l'armement. Il insiste sur la difficulté de ce "sport" et les efforts physiques qu'il exige tant des hommes que des chiens. Le grand nombre de ces derniers qu'il y a sacrifiés le rend amer car il en a perdu beaucoup par pneumonie. Il a trouvé les *harriers* demi-sang locaux et les croisés beagle-terriers les plus valables et affirme que des chiens importés ne pourraient au grand jamais survivre sous le climat de son territoire de chasse et qu'un bon chien pisteur, en fait un chien de change, est un bonus inestimable pour une meute.

Le très grand chapitre sur la chasse au cerf sambar par Thomas Farr livre le plus d'informations sur les meutes à Ceylan dans les années 1890 car il précise qu'un foxhound valait alors une centaine de roupies et que la perte d'un bon chien à cerf était un vrai crève-cœur. Il insiste aussi sur la vigilance à porter aux valets de chiens qui lors de la recherche de chiens perdus seraient enclins à ne pas pénétrer suffisamment loin dans les secteurs de jungle qu'ils ne connaissent pas.

Lors d'une chasse d'hiver dans les "Horton Plains" [Parc national du Sri Lanka] en 1894 il évoque une forte meute de courants renforcée par trois couples et demi de chiens de prise "*seizers*" comme du temps de Sam Baker. Mais avec Farr en lieu et place des dessins de Baker nous disposons de photographies et donc d'illustrations précises ainsi que des noms: Smiler, Wallace, Sandy, Grip, Slavin et le favori noir Zulu sont des "*long-dogs*", des lévriers à kangourou australiens pratiquement de race pure. Old Tip, un *rapide lurcher* moitié *greyhound* et moitié *retriever* est autorisé à courir avec la meute. A une autre occasion la meute se composait de cinq couples et demi de rapides foxhound, de trois "bâtards anglais", de trois "*lurchers*" et de cinq chiens de prise soit 22 chiens en tout. Selon Farr la meute doit être vite car plus elle est rapide plus elle prendra. C'est la raison pour laquelle il est bon de lui adjoindre trois couples de "*Norfolk lurchers*" ou de "*English half breeds*" qui mordent le cerf au jarret afin de le maintenir en mouvement. Précisons ce que Farr entend par *Norfolk lurcher* et *English halfbred*.

Le *Norfolk lurcher* était alors en Angleterre un spécialiste de la chasse au lapin employé surtout par les braconniers et les gitans. Il avait un dos long et très musclé et des pattes relativement courtes permettant une course hachée en touchant le sol très souvent et des virages courts. Ce n'était pas le type de lurcher employé pour la chasse du lièvre qui lui couvrait beaucoup plus de sol à grandes enjambées. Farr fait-il une confusion entre les deux variétés, impossible de le savoir? Ces lurchers ont été décimés pendant la guerre 1914-18 car employés par l'armée anglaise comme porteurs de messages entre les lignes.

Par "*English halfbreeds* ou *English mongrels*" Farr entend des mélanges assez aventureux qui dans les croisements devaient posséder un fort pourcentage de sang de races anglaises, principalement de colleys, pointers, retrievers ou setter avec une pointe de sang de chien courant et de terrier.

Par contre il affirme avec force n'avoir aucun usage pour le paria aux oreilles droites et à queue courte. Il a fréquenté cependant de bons chasseurs qui

Edward-Percy Stebbing (1872 – 1960)

E.-P. Stebbing est de cette génération plus tardive. Il servit au tournant du siècle pendant seize ans dans le service forestier de l'Inde et parcourut de longues distances dans les jungles indiennes. Trois ouvrages rendent compte de ses chasses, de ses observations sur la faune et sur ses expériences diverses: "*The diary of a sportsman naturalist in India*"; "*Stalks in the Himalaya*" et "*Jungle by-ways in India*". Ils sont parus respectivement en 1920, 1912 et 1911. Le premier était prêt pour l'impression en 1914 mais l'éditeur a jugé qu'avec l'éclatement de la guerre en 1914 il valait mieux reporter sa sortie. Il fallut donc attendre la fin de celle-ci pour qu'il vit le jour. Cet ouvrage forme l'inventaire de la carrière indienne de Stebbing et contient donc une sorte de synthèse de sa vie dans ce subcontinent.

Ce qui distingue d'abord certains de ces Victoriens tardifs de ceux des premières générations est la durée moins longue de leur séjour indien. Inglis reste douze ans comme planteur, Stebbing seize ans comme

n'employaient que des meutes de parias. Ce qui leur manque aux yeux de Farr et qui pour lui est un défaut rédhibitoire c'est qu'ils sont muets sur la voie. Or selon lui ce qui importe pour un vrai veneur anglais c'est la musique de la meute sur la voie.

Farr énumère lui aussi les difficultés que rencontre tout veneur à Ceylan pour maintenir une meute efficace. Les maladies en première place: pneumonie et dysenterie. Les pertes éprouvées lors des rencontres avec des ragots et des cerfs. Les noyades dans les rivières en crue et les pièges, trappes, collets et fusils piégés posés par les villageois et les coolies braconniers. Mais le danger le plus terrible provient du léopard qui reste le féroce prédateur de chiens de chasse. Il se tapit à l'orée de la forêt à côté de la piste et attend les chiens sur la voie et les tue les uns après les autres comme ils arrivent. Une seule sortie dans les Horton Plains lui couta trois chiens tués par des léopards aboutissant à un total de quatre couples et demi après une deuxième chasse. Trois mois plus tard un désastre de même nature frappa la meute partiellement remontée. En une saison elle perdit huit couples et demi de bons chiens dont certains ne furent jamais retrouvés. C'étaient des foxhound car les chiens de prise étaient toujours gardés à l'attache jusqu'au dernier moment quand les chiens à kangourous australiens donnaient l'assaut final.

La conclusion qui s'impose est qu'à Ceylan dans les années avant 1900 de nouvelles races de chiens de chasse firent leur apparition, telles que des grands teckels, des beagles et des harriers. Ils étaient croisés entre eux et avec des terriers pour fournir avec les terriers de race pure des animaux adaptés au terrain du petit et du grand gibier. Pour ce dernier – cerf sambar et sanglier – les veneurs employaient d'autres chiens qui en France étaient catalogués sous la dénomination générale de "*mâtins*" car formés à partir d'éléments très divers. Le *lurcher* restant cependant une addition typiquement anglaise. Tous ces spécialistes des diverses chasses n'évoquent pourtant jamais l'Airedale qui faisait pourtant déjà merveille au Canada sur l'ours, en France sur le sanglier, aux Etats-Unis sur le puma et en Afrique sur les fauves.

forestier. Les auteurs précédents, pertinents pour la problématique ou non, y ont séjourné des temps bien plus longs dans l'ensemble, à l'exception de Henry Leveson qui n'y restera que neuf ans avant de partir guerroyer dans le monde entier.

Ce qui complique l'étude des trois écrits de Stebbing est la diversité des situations géographiques qu'il décrit. L'une se situe par exemple au Bengale oriental dans l'actuel Bangladesh et la deuxième dans l'Himalaya. Voyons ce qu'il nous raconte sur la chasse dans le district de Chittagong. On trouve chez lui confirmation des descriptions d'E. Baker sur la poursuite des sangliers par les indigènes avec des chiens parias un quart de siècle plus tard. Dans cette région le pig-sticking à cheval était impossible. La battue avec des tireurs postés et des rabatteurs accompagnés de chiens spécialement dressés et entraînés pour l'attaque des suidés était donc la règle.

Stebbing raconte:

"Dans leurs battues les hommes utilisent des chiens parias des villages qu'ils dressent avec beaucoup d'adresse. De deux à trois couples d'une bande de bâtards inclassables mais excessivement aptes à ce travail sont emmenés dans la forêt avec les rabatteurs et découplés. Ils travaillent indépendamment les uns des autres jusqu'à ce que deux tombent sur la même voie, mais quand ils ont empaumé la trace d'un animal, que ce soit un cerf, un porc ou même du gibier plus dangereux encore, ils ne la lâcheront plus et pousseront la bête jusqu'aux fusils."

Lors d'une de ces battues se produisit un combat mémorable avec un vieux ragot énorme. D'abord un seul, puis deux et trois, puis la meute entière de six chiens essaya de faire sortir la bête du couvert. Stebbing attendait car il avait deviné la nature de l'animal. Celui-ci finit par émerger et encaissa une balle dans l'épaule. Deux autres chiens avaient rejoint et ils distrayaient l'animal, ce qui permit un deuxième tir. Stebbing raconte:

"Je ne voulais pas que les chiens qui avaient une grande valeur pour leurs maîtres parce qu'ils avaient passé beaucoup de temps à les dresser, risquent d'être blessés. Je décidais donc d'entrer dans le fourré, de rejoindre les chiens et d'expédier le sanglier. Mon ordonnance et l'autre homme qui était avec moi et qui possédaient de longs couteaux furent d'accord pour me suivre et nous nous sommes précipités en direction de la bagarre. Le vieux ragot était adossé à un gros arbre et cinq chiens sautaient autour de lui en aboyant. L'un après l'autre ils essayaient de le saisir mais reculaient vivement devant ses longues défenses. J'avais essayé de tirer une balle mais le risque d'atteindre les chiens était trop élevé et je ne le jugeais pas assez inoffensif pour que je puisse l'approcher seulement mon couteau à la main. Il ne l'était sûrement pas car dès qu'il nous aperçut il essaya de charger en grognant féroce. Mais il était presque à bout. A mon coup de feu, le plus grand chien, une grosse brute rouge vif avec une mâchoire énorme, se jeta sur lui comme un éclair et le saisit à l'oreille droite se faisant taillader dans l'action. Le vieux ragot vacillait sur ses pieds et je tirais une autre fois mais pas assez vite cependant. Un second chien, de couleur jaune, mince et léger attaqua sur la gauche et une seconde plus tard gisait au sol éventré. Le sanglier s'effondra sur son côté droit après ce dernier effort. Je rechargeais en hâte, tirais une dernière balle pour finir le travail et allais voir les chiens. Quatre étaient sur la bête, les crocs plantés fermement dans une partie quelconque et nous n'avons pas pu les déloger. J'allais voir le chien blessé mais un seul regard me suffit pour comprendre que pour lui plus rien ne pouvait être tenté. Pauvre brute courageuse. Je me penchais sur lui et lui versais de l'eau sur la tête et dans la gueule pendant qu'il haletait. Ses braves yeux se tournèrent vers moi et je crus y voir une lueur de gratitude. Puis un voile s'étendit sur eux et il était parti. Ce n'était peut-être qu'un paria mais son cœur et son esprit étaient de l'or pur."

Je n'ai pas hésité à citer le récit de Stebbing parce qu'il met en relief de manière criante la différence fondamentale entre certaines opinions concernant les parias des Indes.

Dans son deuxième ouvrage *"Stalks in the Himalaya"* Stebbing n'évoque jamais les chiens à la chasse mais fournit des renseignements précieux sur le rapport chiens/léopard. Son chapitre *"The cats and others"* nous offre une analyse très fine sur la prédation de ce félin friand de chiens et de jeunes enfants. Il insiste d'abord sur le fait qu'il a traité le sujet dans son livre précédent *"jungle by-ways"* pas encore examiné car difficile d'accès. Stebbing décrit le *hill panther* comme vivant quasi-

exclusivement sur les troupeaux des éleveurs montagnards et sur leurs chiens, plus éventuellement sur ceux des villages. Comme ces troupeaux se livrent à des migrations saisonnières verticales et horizontales, les léopards suivent le mouvement. Ils montent très haut en été et redescendent plus bas en hiver, suivant les troupeaux sur leurs nouveaux pacages. Les bergers de l'Himalaya connaissent bien les nombreuses ruses et astuces du léopard mais aussi son audace car il est patent que le fauve est plus brave en montagne qu'en plaine. Peut-être est-ce aussi dû au manque de nourriture qui fait qu'il reste affamé plus longtemps. Quand il est trop pressé par la faim il entre tranquillement dans un village ou une maison et s'empare d'un petit enfant ou d'un chien. Ce fait a même été rapporté s'être produit dans une pièce occupée par des adultes. Il aurait réussi à fuir malgré la pluie d'objets divers et variés que l'on réussit à attraper sur le coup et qui lui furent lancés.

C'est à cause de l'extrême hardiesse de l'animal que les villageois élèvent un type de chien vigoureux qu'ils munissent d'un gros et large collier métallique garni de pointes de fer acérées. Un tel collier a sauvé plus d'un chien de l'attaque du pillard car une bouchée de pointes tranchantes à la place de doux poils et de chair est à même de dissuader le léopard le plus entreprenant, l'obligeant à se retirer tout penaud dans la jungle voisine. Mais il reste un fait établi que la mortalité annuelle d'enfants et de chiens, enlevés dans ces montagnes par ces léopards est considérable et due en majorité au fatalisme des populations locales pour lesquelles le sort décide de tout; quoique l'on fasse. Stebbing ajoute que les bergers et les éleveurs villageois ne sont pas les seuls humains sur lesquels le léopard pèse lourdement. Le sahib et surtout le chien du sahib sont ses victimes favorites car le léopard traque le chien "blanc" du sahib. Les léopards rodent autour des bungalows et des campements des voyageurs à l'affût du ou des chiens anglais qui d'après ce connaisseur n'avaient que peu de chances d'échapper au prédateur parce que leur instinct émoussé ne les prévenait plus de la dangerosité du grand chat. En fait les chiens de race anglaise employés aux Indes dans les *"bobbery packs"* avaient été sélectionnés depuis des temps immémoriaux pour leur courage, leur hardiesse, leur endurance et avaient vu leur instinct de conservation réduit proportionnellement par la sélection. Le bull-dog et le bull-terrier en fournissaient l'exemple parfait, presque caricatural. Mettons ici en parallèle le cas de ce chien rapporté par Simson qui appartenait à un jeune Français chasseur quasi-professionnel de léopards. Lui il pistait les léopards de loin grâce à son odorat fin et évitait de les approcher pour permettre à son maître de les tirer. Ce bâtard indescriptible réussissait en fait si bien dans son rôle que parce qu'il était mou et parfaitement abruti et qu'il ne se précipitait pas sur les dents des fauves comme les chiens anglais "british bred" comme Stebbing le décrit parfaitement. Tout crétin qu'il semblait ce chien avait compris que face à un tel adversaire il n'avait aucune chance et se servait de son odorat supérieur comme d'une arme.

Pour le moment le 3^{ème} livre de Stebbing *"Jungle by-ways in India, leaves from the note-book of a sportsman and naturalist"* qui semble très prometteur n'a pu être consulté. Il sera analysé plus tard.

W.-F. Fletcher

"*Sport in the Nilgiris and in Wynaad*" le livre de Fletcher est très décevant sur le sujet et à part le sempiternel combat contre les léopards tueurs de chiens offre peu de renseignements. Cette lutte lui a coûté un Spaniel favori, le dénommé Bingo qui lors d'une promenade à travers sa plantation, s'était rué avec tous ses autres chiens à la poursuite d'un sambar. Il fut enlevé par un léopard que Fletcher, par un heureux hasard réussit à tirer dès le lendemain. Environ une semaine après qu'il eut éliminé le meurtrier de Bingo il parcourait son domaine avec ses chiens qu'il ne décrit pas mais dont une demi-douzaine trotte derrière lui, un terrier très ardent, une chienne du nom de Sugar qui venait de lever un coq de jungle en aboyant fut saisi par un autre léopard émergeant des caféiers et emporté. Fletcher se rua à la poursuite et trouva le chien exhalant son dernier soupir. Il envoya son coolie-chasseur qui se trouvait avec lui à son bungalow afin de quérir des hommes et des outils pour construire une plateforme lui permettant de veiller son chien pour éviter

que le léopard l'emporte. A quatre heures il prit position sur le machan. La jungle était touffue mais les hommes avaient dégagé un espace autour du cadavre et il l'apercevait nettement. Après une heure d'attente il sembla à Fletcher que le fauve venait d'arriver mais la luminosité étant trop incertaine il attendit le couché du soleil, qui en illuminant les yeux de la bête comme des braises lui permit de l'aligner. Le fauve bougea la tête vers le chien et reçut une balle entre les deux yeux. La chère petite Sugar était vengée. Conclusion: plus un chien est ardent chasseur sur quelque gibier que ce soit plus il a de chances de finir dans les dents d'une panthère.

A propos d'un incident douloureux concernant la mort de son jeune sambar domestiqué tué par les deux chiens d'un indigène Fletcher décrit l'un des protagonistes avec précision comme "une grosse brute, un croisement entre un retriever et un paria". On voit par là qu'à cette date, des races canines nouvelles avaient bien fait leur apparition dans le monde indien.

Raoul

Dans son traité exhaustif "*Reminiscences of twenty years' pigsticking in Bengal*" paru en 1893 l'auteur est très peu expansif sur l'emploi de chiens dans ce déduit. La seule mention où Raoul fait intervenir des chiens se situe en septembre 1887. Il signale dès l'entrée en matière que son compagnon de chasse et lui-même étaient très mal pourvus en coolies mais que par bonheur ils avaient avec eux deux petits chiens – de très petits chiens même". Trixie la fox-terrier était si petite qu'on aurait pu facilement la cacher dans une poche de manteau; l'autre "Thomas" était un peu plus grand". Ces deux petits chiens leur furent d'une bien plus grande utilité que tous "leurs bipèdes Aryens" réunis. Après avoir visité plusieurs couverts et

jungles désertes ils finirent par localiser des sangliers grâce aux chiens. Ceux-ci ne se montrèrent cependant pas très chauds pour pénétrer dans un tel fouillis et débusquer les porcs. Comme les deux chasseurs entrèrent eux-mêmes à cheval tant que possible dans le couvert, Trixie finit par prendre courage et se glissa dans la jungle. Au bout de peu de temps elle donna de la voix et un beau sanglier finit par en sortir. Ils le coursèrent et finirent par le piquer après quelques péripéties. Ce jour là fut celui du triomphe de Trixie mais ne confirma qu'une certitude pour Raoul quant à la problématique générale. Au Bengale il est avéré que pour déloger les sangliers d'une jungle touffue des chiens de petite taille sont bien plus utiles que des grands.

Capitaine R.-S.-S. Baden-Powell

Le futur général et chef Scout a lui aussi contribué à la littérature cynégétique indienne en publiant en 1889, après son séjour aux Indes un "*Pigsticking or Hoghunting: a complete account for sportsmen and others*". Baden-Powell, tout jeune capitaine de 26 ans a entrepris son travail avec la méthode rigoureuse qui caractérisera toute sa carrière militaire et son œuvre sociale consacrée à la jeunesse. Aussi traite-t-il le sujet des chiens dans un seul chapitre XV, court mais précis. Son point de vue de départ consiste à affirmer que même si les chiens ne forment pas des auxiliaires légitimes dans le *pigsticking* il est souvent avantageux de s'en servir pour localiser les porcs dans les végétations épaisses et aussi pour les forcer à quitter leurs bauges. Il illustre le propos en citant le cas des Brinjaris et des autres tribus de Bohémiens qui dans une certaine mesure en sont réduits pour leur régime carné à la viande des sangliers. Afin de l'obtenir ils se servent de chiens pour les pousser dans des filets ou des collets placés sur leurs passages favoris. Ce propos a déjà été tenu par d'autres auteurs précédemment.

Les Shikaris anglais de certains grands Clubs, notamment le Club de Delhi ont l'habitude d'utiliser des chiens dans les jungles avec la ligne des rabatteurs avec une réelle efficacité. Les chiens sont des parias de tous aspects et de tous acabits. Baden-Powell insiste encore en

citant le cas du Maroc de son temps où les cavaliers se servent de leurs chiens librement, tant dans la poursuite que dans la battue. Mais il affirme qu'en Inde cette manière d'opérer est nuisible car les chiens sont très gênants. Ils risquent de faire trébucher les chevaux et de recevoir les coups de lance destinés aux sangliers. Quand il chassait il était souvent accompagné d'un fox-terrier métis appelé "*Beetle*" dont le portrait figure dans le texte et qui est représenté ci-après.

Pendant le trajet jusqu'au terrain de chasse *Beetle* se tenait sur le devant de la selle d'où il avait une bonne vue du paysage parcouru, tout en préservant son énergie pour la poursuite et la lutte avec le sanglier quand il serait débusqué. A l'arrivée devant un champ de culture dense ou à un autre endroit susceptible d'abriter des porcs sauvages, Beetle sautait légèrement à terre et commençait à battre le fourré. Rapidement un aboiement aigu suivi d'un sourd grognement du chien puis d'un grondement effrayé du cochon et d'un fracas à travers le couvert montraient qu'il avait trouvé sa proie et qu'il l'avait lancée par un pincement de ses petits crocs aigus. Dans la course qui s'en suivait le petit chien mettait tous ses sens en action afin de ne pas perdre la chasse et arrivait toujours à se trouver à temps à l'hallali pour crocher l'oreille d'un

sanglier chargeant ou se coller au train d'un autre qui préférait se défilier dans les broussailles.

Beetle fut le héros d'une centaine de combats et les mentions dans le journal de bord du Mutra Tent Club semblables à celle-ci sont nombreuses: "A lancé un gros ragot dans une parcelle de hautes herbes... Avant qu'il ne fut tué celui-ci a tailladé sévèrement *Mahomed Jan* le cheval de Braithwaite, la jument de Smithson, "*Beetle*" (que l'on a cru tué pendant un bon moment) et trois coolies" (1). *Beetle* portait sur son corps les cicatrices de douze blessures reçues en combat avec les sangliers, en plus d'une oreille en lambeaux, d'une paupière tombante et d'une patte hypertrophiée. Le malheureux chien, après toutes ses aventures succomba à un vulgaire changement de temps à Durban au Natal sur le chemin de retour vers l'Angleterre.



Fig. 2 – *Beetle*, chien de Baden-Powell

Avant de nous attaquer à Burton il faut évoquer le cas de E.-L. Lyon qui ne pourra être traité que très brièvement car des renseignements exhaustifs font défaut. Ce veneur chassait aux Indes dans les années 1890 quand la plupart des garnisons possédait leur "*bobbery pack*". Il

Avec Baden-Powell se termine presque l'inventaire de cette catégorie de chasseurs et veneurs de l'époque des Victoriens tardifs. Nous venons de voir ce que B-P avait à nous dire sur les chiens aux Indes dans sa jeunesse. Il est décédé au Kenya en 1941 et forme ainsi la jonction avec les modernes car son livre a été réédité en 1926. Le seul qui reste en piste est le général Reginald, George Burton. Nous l'avons déjà rencontré au tout début de cette étude et il nous reste à voir ce que cet ardent chasseur pense de l'emploi des chiens aux Indes car son expérience porte sur quarante années dans le Deccan. Il en existe bien d'autres mais, soit ils ont surtout chassé dans l'Himalaya où les chiens trouvaient peu d'emploi, soit leurs écrits ne sont d'aucune utilité pour la problématique, soit qu'ils soient restés muets sur le sujet.

est réputé avoir remporté un succès considérable avec ses Bull Terriers bringés du type Staffordshire joints à des "*long-dogs*" obtenus à partir de croisements avec beaucoup de sang de lévriers à kangourous d'Australie. (Source: David Hancock "*Joy from a bobbery pack*". Google.)

R.-G. Burton (1864-1951)

Avec R.-G. Burton (1864-1951) nous opérons la jonction entre les Victoriens tardifs et les Modernes, quoique Burton se revendiquait un pur Victorien comme

ses affirmations précédentes le laissent entendre. Dans son livre "*Tiger Hunters*" Burton brosse un tableau admiratif des "*Banjaras*" comme il les nomme.

"Nous trouvâmes les Banjaras très efficaces et utiles dans nos chasses au tigre bien qu'ils aient été classé dans les *tribus criminelles* de l'Inde. Autrefois ils étaient riches quand ils parcouraient le pays avec leurs grands troupeaux de bovins et étaient les transporteurs principaux partout en Inde, en temps de paix comme en temps de guerre. Chaque

1) On notera avec amusement l'ordre dans l'inscription qui dénote la hiérarchie sociale de l'époque: d'abord les deux chevaux, ensuite le petit chien, ensuite les coolies. Une façon de voir de certains Sahibs dans l'Empire des Indes.

homme et beaucoup de femmes étaient équipés d'une variété d'armes. Ils étaient des experts de la jungle... une race virile et indépendante et nous trouvâmes parmi eux de nombreux bons *shikaris*... L'un d'eux était infatigable dans la chasse des sangliers avec chien et épieu et se procurait ainsi la viande la plus estimée par sa tribu. Un ragot sauvage est un gibier dangereux chassé de cette manière, mais une panthère est encore bien plus dangereuse, à la fois de par son agilité et par ses crocs et ses griffes. Le chef de l'une de ces communautés de Banjaras avait mis à bas plus d'un léopard avec un chien de la belle race élevée par ces gens, et armé seulement d'une lance, lorsqu'un jour il leva un léopard et lui donna la chasse. Le soleil était chaud et la bête n'alla pas loin mais tint tête adossé à la berge d'un ruisseau formant mur. Le chien attaqua et le léopard répliqua en lui infligeant une blessure légère; le Banjaras attaqua à la lance mais rata son coup. En un instant le fauve était sur lui meurtrissant gravement son bras et son épaule. D'autres Banjaras survinrent et tuèrent rapidement la bête à l'épieu. Pendant quelques jours le blessé sembla bien se remettre et ensuite comme souvent dans ces cas la

septicémie commença et vingt-quatre heures plus tard le brave Banjaras était mort".

Voilà un exemple plus récent de ce que Henry BEVAN rapportait un demi-siècle plus tôt à propos des chiens des Banjaras et de leurs qualités. Il n'a pas encore été possible malheureusement de consulter l'ouvrage de synthèse de Burton qui résume son expérience de quarante ans de vie aux Indes malgré les 13 éditions qu'il a connu. Son "*Sport and Wild life in the Deccan: an account of big-game hunting during nearly forty years of service in India*" a éludé notre recherche jusqu'à présent mais celle-ci se poursuit.

Il nous reste maintenant à analyser les livres de Jim Corbett né en 1875, qui, après avoir beaucoup chassé, fut l'initiateur de la protection de la faune sauvage en Inde avec la création des parcs naturels et de Kenneth Anderson (1910-1974) l'écrivain chasseur, l'homologue dans l'Inde du sud du précédent.

Jim Corbett (1875-1947)

Avec Corbett nous entrons dans la modernité bien que sa vie se soit déroulée entre la fin du XIXe siècle et la première moitié du XXe siècle. En fait tout repose sur une question de mentalité car il a été le premier à sensibiliser le monde indien aux problèmes de conservation des espèces et plus généralement à l'environnement.

La seule expérience canine que Corbett relate est celle qu'il vécut avec son "épagueul" ROBIN. Il l'acheta âgé de trois mois, souffreteux, mal nourri, crasseux et totalement négligé au milieu d'une portée et qu'il garda avec lui pendant 13 ans. Tout jeune Robin faillit être la proie d'un énorme léopard lors de sa première sortie dans la jungle et il apprit ainsi tout le danger que représentaient ces fauves pour un chien. Malheureusement il s'avéra inutilisable pour la chasse aux oiseaux, sa vocation première, car il souffrait d'une insuffisance cardiaque et s'évanouissait au moindre effort. Corbett l'emmena donc chasser les gros félins, léopard ou tigres, qu'il faisait pister par le chien dans la jungle touffue. Robin avançait dans la forêt aussi silencieusement qu'un chat et pointait l'endroit où se trouvait le fauve. A Corbett de tirer ou de s'abstenir

car le chien contrôlait admirablement ses nerfs dans la jungle. Il agissait en chien d'arrêt sur les grands fauves comme il l'aurait fait sur un faisan ou une perdrix, se servant de son nez avec intelligence. De plus l'odeur des fauves est en général forte, ce qui permet de les détecter à une certaine distance quand le vent n'est pas trop contraire.

Nous retrouvons avec Robin et Corbett le même comportement que celui du chien du jeune Français du Bengale oriental qui faisait tuer des léopards à son maître avec une singulière régularité alors que tout le monde alentour le considérait comme totalement stupide. Il fallait un maître comme Corbett et des circonstances géographiques particulières du pré-Himalaya pour faire éclore un tel talent et conserver en vie son chien fragile pendant 13 ans. Transposé en équivalent d'années humaines cela se monterait à plus de soixante-dix ans. Un vrai record en Inde, pays où les chiens ne durent guère à cause du climat et dans le cas de Robin aussi à cause de la vie dangereuse qu'il a menée.

Kenneth "Scotchie" Anderson (1910-1974)

Anderson est un vrai moderne qui après avoir beaucoup chassé dans sa jeunesse s'est converti, lui aussi, à la protection de la faune. Voire de magnifiques créatures de la jungle abattues par des indigènes "*viandards*", a transformé profondément sa conception de la jungle. Comme Corbett, il s'est tourné vers la seule élimination de fauves qualifiés de mangeurs d'hommes ou d'autres espèces dangereuses pour la population comme les éléphants "*rogues*".

Anderson fait mention à plusieurs reprises de l'emploi de chiens, toujours indigènes, à la chasse des tueurs. L'un deux "*Nipper*" lui a même sauvé la vie lors d'une rencontre nocturne avec un léopard mangeur d'hommes. Voyons comment s'est passé l'affaire. Il la raconte dans son livre "*Nine Man-Eaters and one Rogue*" dans le chapitre "*The Spotted Devil of Gummalupur*" p.32 à 35.

Anderson avait traqué un léopard particulièrement féroce et rusé et attendait dans la rue

principale de Devarabetta, un pauvre village du Sud Deccan que le fauve se montre. Tout d'un coup au plus fort de la nuit il aperçoit un mouvement, un animal qui remonte vers lui au beau milieu de la rue. Braquant sa carabine Winchester 405 munie d'une puissante lampe torche, il l'allume lorsque l'animal se trouve à environ 20 mètres. Il éclaire alors un chien paria efflanqué et misérable, qui seul et affamé, recherchait une compagnie humaine. Le chien fixait le rayon lumineux et remuait sa queue en signe d'amitié. Heureux d'avoir de la compagnie, ne serait-elle que canine, Anderson éteignit sa lampe et appela le chien par quelques claquements de doigts. Le chien s'approcha craintivement tout en remuant son pinceau de queue et Anderson lui donna quelques biscuits et un sandwich. A la faible lueur des étoiles les yeux du paria regardaient Anderson avec une gratitude muette pour le peu de nourriture reçue, peut-être la seule qu'il avait avalée depuis deux jours. Puis il se roula en boule à ses pieds et s'endormit.

Le temps passa, minuit, une, deux, trois heures du matin et les yeux du chasseur commençaient à se fatiguer lorsqu'un pluvier se mit à crier près du tank à l'orée du village. L'oiseau avait vu quelque chose ou avait été dérangé. Le paria remua, leva la tête et se rendormit comme s'il n'existait aucun problème au monde. Les minutes s'égrenaient et tout d'un coup le chien se réveilla complètement. Ses oreilles qui tombaient en total abattement étaient dressées toutes droites; il tremblait violemment, collé contre les jambes d'Anderson tandis qu'un profond grondement prolongé sortait de sa gorge. Anderson remarqua qu'il surveillait le chemin qui menait du village jusqu'au tank. Le léopard arrivait mais ce n'était qu'une ombre fugace et il restait bien caché. Anderson le vit sauter sur le toit d'une case afin de pouvoir passer de toit en toit pour le surprendre dans son dos. Il entendit le fauve essayer de monter sur le toit de la case à laquelle s'adossait le chasseur mais celui-ci avait entouré le dit toit d'une forte protection de buissons d'épines. Il n'y parvint pas et fit silence. Pendant près d'un quart d'heure Anderson fut dans une grande anxiété car il ne pouvait plus localiser le fauve. Et alors le corniaud qui pleurnichait à ses pieds se précipita au milieu de la rue, fit face au coin de la hutte devant laquelle s'abritait Anderson et commença à aboyer de toutes ses forces. Cet avertissement lui sauva la vie car en moins de cinq secondes le léopard chargea autour du coin et se précipita sur le chasseur. Il eut juste le temps de presser le bouton de la torche et de tirer de la hanche. La grosse balle de 405 frappa le fauve dans l'œil, mais l'élan du bond porta l'animal jusqu'à Anderson qui sauta de côté et l'animal vint frapper le mur de la hutte, permettant au chasseur de lui envoyer encore deux balles dans le corps. Il s'écroula et ne bougea plus. Alors le paria, ferme dans sa loyauté envers son nouveau maître, se rua sur la bête et planta ses faibles crocs dans la gorge du fauve.

Anderson emmena le corniaud chez lui, le lava, le nourrit et l'appela "Nipper". Nipper resta avec son maître de nombreuses années qui n'eut jamais à regretter de lui avoir donné les quelques biscuits et le sandwich qui lui gagnèrent son fidèle petit cœur et l'amènèrent à rembourser cette petite dette en l'espace de quelques heures tout en lui sauvant la vie. L'aventure impliquant Nipper se passa avant 1954 parce qu'elle trouve sa place dans le premier livre d'Anderson.

Anderson a relaté plusieurs autres faits relatifs à l'intervention de chiens dans la chasse des grands animaux aux Indes. Ils seront évoqués par ordre chronologique afin de les intégrer dans la bibliographie de cet auteur. Dans "*The call of the Man-Eater*" de 1961 il évoque l'histoire d'un éléphant tueur (p. 156-157), "*The Black Rogue of the Moyar Valley*" qui, entre autres méfaits, attaquait des automobiles sur les grandes routes du Mysore et des Nilgiris. Un ami d'Anderson nommé Collett faillit s'ajouter de peu à la liste de ses nombreuses victimes. Cet homme était sorti un après-midi avec son fusil de chasse et cinq chiens métis avec l'espoir de tirer un paon, un coq de jungle ou peut-être un lièvre ou un couple de perdrix pour

son dîner. Le tableau de cette chasse reste inconnu mais on sait seulement que vers le soir Collett était assis sur la rive de la rivière SEGUR, un affluent de la MOYAR, adossé à un arbre avec ses cinq chiens couchés autour de lui quand le "Rogue Noir" est descendu à la rivière pour s'abreuver. Il aperçut Collett et avec un hurlement suraigu exprimant toute la fureur de sa rage le chargea derechef. Collett n'avait qu'un fusil de chasse ordinaire, inutilisable contre un éléphant et était affligé en outre d'une jambe droite accidentée qui le faisait boiter légèrement. Cela l'empêcha de courir et de grimper à un arbre. Tout était en place pour un autre meurtre, quand les cinq chiens, tous autochtones, décidèrent de s'immiscer dans le débat par une contre-attaque générale contre l'éléphant. Ils coururent autour de lui en aboyant furieusement. Cela a distrait et fit enrager le pachyderme de telle façon qu'il en oublia sa victime première et essaya d'écraser les chiens ou d'en attraper un avec sa trompe. Les corniauds réussirent à rester hors d'atteinte et l'éléphant dans sa rage fonçait vainement dans toutes les directions car dès qu'il se concentrerait pour attraper l'un d'eux les quatre autres aboyaient à ses trousses. Collett se dissimula derrière un tronc d'arbre et quand l'éléphant ne regardait pas, réussit à atteindre un sentier qui lui permit de battre une retraite aussi rapide que sa boiterie le lui permettait. Peu après qu'il eut atteint son bungalow sain et sauf, les cinq chiens arrivèrent, tous indemnes, haletant gaiement après leur fatigue.

Dans le même volume, aux pages 220-221 Anderson raconte comment dans les temps "anciens" pour lui du *pig-sticking* certains veneurs qu'il qualifie de "*blood-thirsty old hunters*" (id est: *assoiffés de sang*) variaient le sport en tenant des meutes de chiens. Des bâtards pour certains, mais le plus souvent de souche bull terrier qu'ils employaient non seulement sur sangliers mais aussi pour coiffer des ours indiens et dans un cas précis même des bisons. (Référence à Sanderson vu précédemment). Quand l'animal de chasse était aux abois le chasseur arrivait sur scène et le finissait par un tir ou à la lance. La conclusion d'Anderson n'est guère tendre pour ses lointains prédécesseurs.

"Comme cynophile je pense que ce soi-disant sport était incontestablement brutal, et cela particulièrement quand il s'attaquait à un ragot. Le chien le plus courageux a peu de chances contre un sanglier en pleine action et de nombreux sujets d'une meute furent mis en lambeaux par les défenses d'un cochon furieux. Et même quand le fier sanglier était finalement tué, il n'avait pas eu une chance équitable de montrer son courage, occupé comme il l'était à repousser les assauts d'un "pack" de chiens."

Cette attitude d'Anderson a déjà été traitée au début de ce travail et il est inutile d'y revenir ici.

Dans cette optique cynophile Anderson évoque encore quelques pages plus loin le courage de certains parias indigènes, expliquant que les léopards sont beaucoup moins courageux que les tigres et qu'il a connu des cas où un simple roquet de village qui avait été attaqué par une panthère a contre-attaqué le fauve avec la rage du désespoir et fait décamper le prédateur.

* * *

Il nous reste maintenant à parler d'Appu le Chenchu et de son chien *Adiappa*. On pourrait appeler cet épisode le morceau de bravoure d'Anderson. Il a été publié en 1967 dans "*The Tiger Roars*" et constitue une part

importante du chapitre intitulé "*The Lane Horror of Pedacheruvu*" relatif à un tigre mangeur d'hommes boiteux se nourrissant principalement de chair humaine. Sollicité par une communauté de l'ethnie Chenchu pour

les débarrasser de ce tueur, Anderson s'était installé temporairement à Pedacheruvu et lorsque le tigre fit une nouvelle victime il fit construire un *machan* et le guetta près des restes de son premier repas. Le tigre revint mais Anderson rata son tir deux fois. Il en fut mortifié car cela allait rendre le tigre encore plus rusé, plus difficile à abattre en conséquence et plus dangereux pour la population.

Mais le Chenchu Appu, le coureur de brousse ami du chasseur refusa de s'avouer vaincu et proposa à Anderson de patrouiller la jungle tous les deux sans répit jusqu'à ce qu'ils trouvent le fauve. Aussi le lendemain matin à 6 heures les deux compères partirent en chasse mais cette fois-ci Appu portait sa hache et avec emmené son chien qu'Anderson décrit de la manière suivante:

"un grand corniaud efflanqué, cadavéreux, dont les oreilles avaient été coupées au ras du crâne quand il était tout petit afin d'éviter les nuées d'œstres qui tourmentent chevaux et chiens à l'âge adulte en se déposant en masse sur leurs oreilles. Ils appartiennent à la même famille que la tsésé africaine mais leur piquûre quoique très vive et douloureuse est inoffensive, à la différence de celle de leurs cousins d'Afrique. Cette apparition de chien qu'Appu appelait Adiappa avait l'air comme s'il n'avait rien avalé depuis au moins six mois".

Donc Appu, Adiappa et Anderson se mirent à battre la jungle et prirent le chemin opposé à celui de la veille. Ils rencontrèrent d'abord un petit troupeau d'antilopes *Blackbuck* puis une famille de quatre *Nilgai*. Là ils stoppèrent car en surimpression des traces des antilopes apparaissaient les traces d'un grand tigre mâle. Appu et le chasseur étudièrent le sol avec soin et suivirent les traces sur une courte distance mais ce tigre avait quatre pattes saines. Ce n'était pas le mangeur d'hommes. Ils continuèrent leur recherche en direction du sud jusque vers midi quand ils jugèrent qu'ils avaient été assez loin et décidèrent de remonter vers le nord-ouest en direction du petit village où Anderson avait vécu sa mésaventure de la veille. Mais il n'y avait pas de sentes de gibier dans cette direction et ils durent se frayer un passage, ce qui les retarda considérablement. Il était 3 heures de l'après-midi, le soleil indien était brulant, ils étaient tous les deux

baignés de sueur quand ils tombèrent sur une petite colline. Sur l'un des versants se trouvait une grande roche formant corniche et à sa base suintait un petit filet d'eau qui avait formé une petite mare. L'eau était si infime qu'elle s'infiltrait dans la terre aussi vite qu'elle sourdait du rocher mais elle était aussi fraîche et cristalline et aussi bienvenue qu'une oasis au Sahara. Il y avait cependant une grosse différence. Des traces de tigre étaient clairement imprimées dans la terre molle et elles étaient nombreuses. Ils étaient tombés sur l'abreuvoir régulier du boiteux. Ils jubilaient et Anderson, posant sa carabine au sol se coucha pour boire et boire encore sans se soucier de ce que Appu pouvait bien faire, tenant pour acquis qu'Appu attendrait son tour comme il était habituel pour un sahib de considérer les choses. Ce fut heureux qu'Appu remplit bien son rôle car juste au moment où Anderson savourait l'eau glacée, le mangeur d'hommes se décida à charger. Un terrible grondement se fit entendre sur la droite, un deuxième suivit et le tueur était sur eux. Avec sa main droite Anderson essaya de saisir son arme et toujours à genoux tenta de faire face à l'attaque. Il eut la vision terrifiante du tigre bondissant de travers vers lui à une douzaine de mètres. Appu ne broncha pas, brandissant sa hache en faisant des moulinets circulaires afin de soutenir le choc. Planté devant son maître et jappant avec frénésie Adiappa le chien, qui jusqu'à ce moment n'avait rien montré d'autre que l'illustration d'un corniaud grotesque à moitié mort de faim, se tenait prêt à affronter cette terrible attaque. Il faut croire que cette vision effraya même le tigre. Il avait toujours saisi des gens qui avaient seulement crié de peur mais n'offraient pas de résistance. Là un homme se tenait devant lui et moulinait en cercle un objet et un méprisable cabot, qu'il ne se serait pas abaissé à regarder semblait vouloir se battre. Le tigre s'arrêta un instant, Anderson avait fini par récupérer son arme et sans se lever il visa et tira puis il retira deux fois. Si le petit Chenchu trapu et son chien courageux n'avaient pas tenu et s'étaient enfuis, le tueur ne se serait pas arrêté dans sa ruée et Anderson n'aurait pas vécu pour raconter cette histoire.

* * *

Il apparaît évident qu'au moment de conclure notre étude, cet inventaire ne peut se revendiquer exhaustif. Des auteurs indiens modernes ont probablement échappé aux recherches mais on peut considérer que telles qu'elles, les sources examinées permettent de se faire une opinion valable sur la problématique. Il faut aussi souligner qu'un certain nombre d'auteurs passés au crible se sont révélés non pertinents, ce qui était à prévoir.

Comme au cours de la recherche certaines parties ont fait l'objet de conclusions partielles il ne semble pas utile de les reprendre in extenso. Je reviendrai cependant sur le point essentiel, à savoir l'emploi de chiens pour la grande chasse dans le subcontinent indien. Pour ce faire je reprendrai un argument de base de celui que je considère comme l'expert parmi les experts, Sir Samuel White Baker, celui qu'Anderson a classé parmi ses "*blood-thirsty old hunters*" (vieux veneurs assoiffés de sang). Dans son dernier livre "*Wild Beasts and their Ways*" datant de 1890, la synthèse de sa vie de chasseur et de naturaliste, Baker formule à la fin de son chapitre sur la chasse au cerf

sambar à Ceylan l'axiome qui a motivé sa manière d'être, de penser et de chasser pendant toute sa vie.

"Je n'ai jamais autorisé quiconque accompagnant ma meute de porter un fusil, car tirer un cerf chassé par les chiens aurait été considéré de la même façon que le tir d'un renard en Angleterre".

On peut épiloguer pendant des jours sur cette manière de voir les choses. Elle est et reste le point de vue des Victoriens de son temps et le reste pour beaucoup de veneurs anglais d'aujourd'hui pour ce qui est du renard. Mais là où la citation devient vraiment intéressante pour notre recherche c'est par le commentaire général dont il la fait suivre. "J'ai souvent remarqué avec surprise que des personnes résidentes aux Indes n'utilisent généralement pas de chiens dans leurs différentes chasses, du fait particulièrement que le climat hivernal dans les Provinces du Centre et du Nord serait favorable à ce sport. Il existe beaucoup d'endroits que je connais qui seraient bien plus aisés pour la vénerie que les jungles illimitées de Ceylan, et le cerf Sambar pourrait alors donner la preuve de son véritable caractère, au lieu de mourir comme un mouton,

tué par une balle tirée dans une embuscade. Il me semble que cette conclusion pourrait aussi bien convenir pour les autres grands gibiers de l'époque, notamment pour les fauves, comme les témoins qui ont été appelés à la barre

ont pu le certifier et comme semble le confirmer récemment l'emploi de chiens de chasse pour la poursuite et la destruction d'une tigresse mangeuse d'hommes près du parc Jim Corbett.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES SOURCES

AUTEURS	TITRES	DATE de Publication	PERIODE de Séjour
WILLIAMSON (Th.)	"Oriental Field Sports"	1807	1780
JOHNSON (Daniel)	"Sketches of Indian Field Sports"	1822/1827	1809-1818
BEVAN (Major Henry)	"Thirty years in India or a Soldiers, Reminiscences of native and european, life in the Presidencies from 1808 to 1838"	1839	1808-1838
CAMPBELL (Major Walter)	"The Old Forest Ranger", My Indian Journal	1853	1830-1834
SHAKESPEARE (captain H.)	"The Wild Sports of India..."	1856/1860	1834-1843?
BURTON (général E.-F.)	"Reminiscences of Sport in India"	1885	1840-1884
	"My Indian Olio"	1888	
BARRAS (Colonel Julius)	"India and Tiger hunting" Vol. I & II	1885	1850-1879
	"The New Shikari at our Indian Stations" Vol. I & II.		
LEVESON (Henry A.)	"The hunting grounds of the old World", Asia.	1860/1865	1845 -1854
	"The Forest and the Field"	1867	
	"Sport in many lands"	1877	
RICE (William)	"Tiger shooting in India. Hunting experiences on foot."	1857	1850-1854(Chasses)
	"Indian Game, from Quail to Tiger"	1884	
GERARD (Sir Montagu Gilbert, General))	"Leaves from the diaries of a Soldier and Sportsman during Twenty years service in India, Afghanistan, Egypt and other Countries"	1903	1866-1895
SANDERSON (G.-P.)	"Thirteen years among the wild beasts of India"	1878	1865-1878
HAMILTON (general Douglas)	"Records of Sport in Souther India"	1892	1839. (Journals 1844-1870)
GORDON-CUMMING (Lt. Colonel William)	"Wild Men and Wild Beasts. Scenes in Camp and Jungle"	1871	1847 -1870
SIMSON (Franck B.)	"Letters on Sport in Eastern Bengal"	1886	1847
BAKER (Edward B.)	"Sport in Bengal and How, When and Where to seek it"	1887	1846-1886
MOWRAY-BROWN (James)	"Shikar Sketches with Notes on Indian Field Sports"	1887	
FIFE-COOKSON (Lt. Colonel John)	"Tiger Shooting in the Doon and Ulwar"	1887	1871
DRURY (colonel Heber)	"Reminiscences of Life and Sport in Southern India"	1890	1837-1867
NEWAL (general D.-J.-F.)	"Highlands of India" Vol. II	1882	
NEWAL (capitaine J. T.)	"Scottish Moor and Indian Jungles, Scenes of Sport in Lews and India"	1889	
BAKER (Sir Samuel White)	"Wild Beasts and their Ways. Reminiscences of Europe, Asia, Africa and America Vol. I & II	1890	
INGLIS(James)	Sport and Work on the Nepaul Frontier beeing twelve years sporting reminiscences of a pioneer planter in an Indian frontier district"	1878	1865-1878
BRADDON (Sir Edward)	"Thirty Years of Shikar"	1895	1847-1878
STOREY (Harvey)	"Hunting and Shooting in Ceylon"	1907	Ouvrage très important
STEBBING (Edward, P.)	"Jungle by-ways in India"	1911	16 ans avant et après 1900
	"Stalks in th Himalaya"	1912	
	"The Diary of a Sportsman Naturalist in India"	1920	
FLETCHER (W.-F.)	"Sport in the Nilgiris and in Wynaad"	1911	
MILLET (Markus W.)	"Jungle Sport in Ceylon from Elephant to Snipe"	1914	
BAILLIE (Mrs. W.-W.)	"Days and Nights of Shikar"	1921	
WILSON (James-Alban)	"Sport and Service in Assam and Elsewhere"	1924	
HEWETT (Sir John-P.)	"Jungle Trails in Northern India"	1938	1907-1912
RAOUL	"Reminiscences of twenty years pigsticking in Bengal"	1893	
BADEN-POWELL (R.-S.-S.)	"Pigsticking or Hoghunting: a complete account for Sportsmen and Others	1889	1877-1883
BURTON (Reginald G.)	"Sport and Wild Life in the Deccan: an Account of big-game hunting during nearly forty years of service in India	1928(13 éditions)	
LYON (El.) in HANCOCK (D.)	"Joy from a Bobbery-Pack" (Google).		
CORBETT (Jim)	"Man-Eaters of Kumaon"	1944	1875-1947
	"The Temple Tiger and More man-Eaters of Kumaon"	1954	
ANDERSON (Kenneth)	"Nine Man-eaters and one Rogue"	1957	1910-1974
	"The call oft he Man-Eater"	1961	
	"The Tiger Roars"	1967	

BIBLIOGRAPHIE (CLASSEMENT ALPHABETIQUE)

- ANDERSON (Kenneth), 1957 [2014], *Nine Man-Eaters and one Rogue*, RUPA Publications India, New-Delhi. 224 p.
- ANDERSON (Kenneth), 1961, *The call of the Man-Eater*, RUPA Publications India, New-Delhi, 327 p.
- ANDERSON (Kenneth), 1967 [2001], *The Tiger Roars*, RUPA Publications India, New-Delhi, 260 p.
- BADEN-POWELL (R.-S.-S.), 1889, *Pigsticking or Houghunting: a complete account for Sportsmen and Others*, Herbert Jenkins, London.
- BAILLIE (Mrs. W.-W.), 1921, *Days and Nights of Shikar*, John Lane, London.
- BAKER (Edward B.), 1887, *Sport in Bengal: and How, When, and where to Seek it*, Ledger, Smith & Company, London, 368 pages.
- BAKER (Sir Samuel-White), 1874, *Eight years in Ceylon*, Longmans, Green & Co, London, 376 p.
- BAKER (Sir Samuel-White), 1890, *Wild Beasts and their Ways. Reminiscences of Europe, Asia, Africa and America*. Tredition GmbH, Hamburg, Vol. 1 & 2.
- BARRAS (Julius), 1883, *India and Tiger hunting; Being twelve years sporting reminiscences*. Vol. 1 & 2, Swan Sonnenschein & Co., London.
- BARRAS (Julius), 1885, *The New Shikari at our Indian Stations*, Vol. 1 & 2. Swan Sonnenschein & Co, London.
- BEVAN (Henry), 1839, *Thirty Years in India: Or, A Soldier's Reminiscences of Native and European life in the presidencies from 1808 to 1838*, 2 volumes, Pelham, Richardson & Cornhill, London.
- BRADDON (Sir Edward), 1895, *Thirty Years of Shikar*, William Blackwood and Sons. Edinburgh & London.
- BROWN (James, M.), 1887, *Shikar Sketches with Notes on Indian Field Sports*, Hurst and Blackett, London.
- BURTON (E.-F.), 1885, *Reminiscences of Sport in India*, W.-H. Allen & Co., London, 419 p.
- BURTON (E.-F.), 1888, *My Indian Olio*, P. Spencer Blackett, London.
- BURTON (Reginald, G.), 1928-1936, *Sport and Wild Life in the Deccan: an Account of big-game hunting during nearly forty years of service in India* (13th editions), Hutchinson & Co. London.
- CAMPBELL (Walter), 1853, *The Old Forest Ranger; or, Wild Sports of India on the Neilgherry Hills, in the Jungles and on the Plains*, Edmonston & Douglas. Edinburgh. Howand Parsons, London, 444 p.
- CORBETT (Jim), 1944, *Man-Eaters of Kumaon*, Oxford University Press, Bombay.
- CORBETT (Jim), 1954, *The Temple Tiger and more Man-Eaters of Kumaon*, Oxford University Press.
- DUNLOP (R.-H.-W.), 1860, *Hunting in the Himalaya*, Richard Bentley, London.
- DRURY (Heber), 1890, *Reminiscences of Life and Sport in Southern India*, W.-H. Allen & Company, London, 251 p.
- FIFE-COOKSON (John), 1887, *Tiger Shooting in the DOON and ULWAR: with Life in India*, Chapman and Hall. London.
- FLETCHER (W.-F.), 1911, *Sport in the Nilgiris and in Wynaad*, Macmillan, London.
- GERARD (Sir Montagu, G.), 1903, *Leaves from the diaries of a Soldier and Sportsman in India, Afghanistan, Egypt and Other Countries, 1865-1885*, E.-P. Dutton, London.
- GORDON-CUMMING (William), 1872, *Wild Men and Wild Beasts. Scenes in Camp and Jungle*, Edmonston and Douglas, Edinburgh.
- HAMILTON (général Douglas), 1892, *Records of sport in Southern India: chiefly on the Annamullay, Nielgherry and Pulney mountains, also including notes on Singapore, Java and Labuan, from journals written between 1844 and 1870*, Porter, London.
- HEWETT (Sir John, P.), 1938, *Jungle Trails in Northern India*, Methuen, London.
- INGLIS (James), 1878, *Sport and Work on the Nepaul Frontier being twelve years sporting reminiscences of a pioneer planter in an Indian frontier district*, Sampson Low, Marston, and Co. London.
- INGLIS (James), 1892, *Tent life in Tiger Land*, Sampson Low, Marston, and Co. London, 690 p.
- JOHNSON (Daniel), 1822-1827, *Sketches of Indian Field Sports*, Sleeman.

- LEVESON (Henry Astbury), 1860, *The hunting grounds of the Old World-Asia by "The old shekarry"*, H.-A.-L. Saunders, Otley, London.
- LEVESON (H.A.L), 1867, *The forest and the field*, Saunders, Otley & Co., London.
- LYON (El.) in HANCOCK (D.), *Joy from a Bobbery-Pack* (Google: http://www.davidhancockondogs.com/archives/archive_671_728/693.html).
- MILLET (Markus, W.), 1914, *Jungle Sport in Ceylon from Elephant to Snipe*, Methuen & Co., London
- MOWRAY-BROWN (James), 1887, *Shikar sketches with notes on Indian Field Sport*, Hurst & Blackett, London.
- NEWAL (D.-J.-F., Gal), 1882, *Highlands of India*, Vol. II, Logos Press, New Delhi.
- NEWAL (J.-T., Capt.), 1889, *Scottish Moors and Indian Jungles; scenes of Sport in the Lews and India*, Hurst & Blackett, London.
- RAOUL (Pseudonyme), 1893, *Reminiscences of twenty years pigsticking in Bengal*, Thaker, Spink & Co., Calcutta.
- RICE (William), 1857, *Tiger-shooting in India, being an account of Hunting experiences on foot in Rajpootana, during the hot seasons from 1850 to 1854*, Smith, Elder & Co, London
- RICE (William), 1884, *Indian Game, from Quail to Tiger*, W.-H. Allen and Co., London.
- SANDERSON (G.-P.), 1878, *Thirteen Years among the wild beasts of India*, W.-H. Allen & Co., London.
- SHAKESPEARE (H.), 1860, *The Wild Sports of India: with remarks on the breeding and rearing of horses*, Smith, Elder and Co., London.
- SIMSON (Franck B.), 1886, *Letters on Sport in Eastern Bengal*, R.-H. Porter, London.
- STEBBING (Edward, P.), 1920, *The Diary of a Sportsman Naturalist in India*, John Lane, The Bodley Head, London, 298 p.
- STEBBING (Edward, P.), 1912, *Stalks in the Himalaya*, John Lane. London.
- STEBBING (Edward, P.), 1911, *Jungle by-ways in India*. John Lane, London.
- STOREY (Harvey), 1907, *Hunting and Shooting in Ceylon*, Longmans, Green, and Co., London. [Ouvrage très important.]
- WILLIAMSON (Th.), 1807, *Oriental Field Sports being a complete, detailed and accurate description of the wild sports of the east*, Edward Orme, London, Vol. 2.
- WILSON (James, Alban), 1924, *Sport and Service in Assam and Elsewhere*, Hutchinson & Co., 304 pages

SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHE

Patrimoines et savoirs en élevage

5, Avenue Foch, F54200 TOUL

COTISATION ANNUELLE DE 35 €

(Tarif étudiant: 10 €, sur justificatif)

donnant droit à deux numéros de la revue et quatre lettres d'information. Selon les possibilités, il arrive que des numéros supplémentaires soient édités. Nous maintenons la disponibilité de tous les numéros mais ceux qui sont épuisés sont remplacés dorénavant par une photocopie, au même prix

1975-1 Races domestiques en péril (1 ^{re} journée)	13 €	54 La zootechnie et son enseignement	13 €
1975-2. Quelques aspects de la transhumance	13 €	55 La transhumance bovine	13 €
15 Le Yak	13 €	56 L'âne (2 ^e journée)	13 €
16 Le Porc domestique	13 €	57 Varia (n° 3)	13 €
18 L'Elevage en Grèce	13 €	58 Le coq	13 €
20 L'Ethnozooteche	7,5 €	59 L'Elevage médiéval	13 €
21 Les débuts de l'élevage du mouton	13 €	60 Les Bœufs au travail	13 €
22 Les races domestiques en péril (2 ^e journée)	13 €	N° 61 Varia n° 4 (1998)	13 €
24 Zones marginales et races rustiques	13 €	N° 62 La Poule et l'œuf (1998)	13 €
25 Le chien	13 €	N° 63 Prémices de la sélection animale en France (1999)	14 €
26 Le petit élevage des animaux de ferme	13 €	N° 64 Poneys (1999)	14 €
27 Le lapin (1 ^{re} journée)	13 €	N° 65 Varia n° 5 (2000)	14 €
28 Les concours de bétail	13 €	HS n° 1 L'habitat rural traditionnel en France (2000)	14 €
29 Le concept de race en zootechnie	13 €	N° 66 L'alimentation des animaux (2000)	14 €
30 Le cheval en agriculture	13 €	N° 67 L'élevage en agriculture biologique (2001)	14 €
31 Dans les parcs naturels et dans les zones difficiles	13 €	HS N° 2 L'animal et l'éthique en élevage (2001)	14 €
32 L'évolution de l'élevage bovin	13 €	N° 68 Élevage et enseignement de la zootechnie (2001)	14 €
33 Races domestiques en péril (3 ^e journée)	13 €	N° 69 Varia n° 6 (2002)	14 €
34 La médecine vétérinaire populaire	13 €	HS N° 3 Histoire des races bovines et ovines (2002)	14 €
35 Foires et Marchés	13 €	N° 70 La chèvre, son rôle dans la société au XX ^e siècle 2002	14 €
36 Les éleveurs de brebis laitières	13 €	N° 71 Animal domestique, domestication: points de vue 2003	14 €
37 L'âne (1 ^{re} journée)	13 €	Hors série n° 4 Du lait pour Paris (2003)	14 €
38 Les femmes et l'élevage	13 €	N° 72 Le Mulet (2003)	14 €
39 Les palmipèdes domestiques et sauvages	13 €	N° 73 Animaux au secours du handicap (2003)	14 €
40 Le Chat	13 €	N° 74 Varia n° 7 (2004)	14 €
41 La chèvre	13 €	N° 75 Le Lapin (2 ^e journée) (2004)	14 €
42 Etat sauvage, Apprivoisement, état domestique	13 €	HS n° 5 La vie et l'œuvre de F.-H. Gilbert (1757-1800) (2004)	14 €
43 Les chiens de troupeau	13 €	N° 76 Races en péril: (5 ^e journée) (2005)	14 €
44 Varia (n° 1)	13 €	N° 77 Varia n° 8 (2005)	14 €
45 La couleur du pelage des animaux domestiques	13 €	N° 78 Le chien (2006)	14 €
46 Evolution des rapports hommes-animaux en milieu rural	13 €	Hors série n° 6 F. Spindler, Souvenirs (2006)	14 €
47 Milieux, société, et pratiques fromagères	13 €	HS n° 7 Bovins: de la domestication à l'élevage (2006)	14 €
48 L'homme et la viande	13 €	HS n° 7 La transhumance bovine Vosges et Alpes (2006)	14 €
49 Le dindon	13 €	N° 80 Le gardiennage en élevage (2007)	14 €
50 Varia (n° 2)	13 €	N° 81 Les animaux au service du handicap (2007)	14 €
51 Le logement des animaux domestiques	13 €	N° 82 Histoire des courses hippiques (2007)	14 €
52 Races domestiques en péril (4 ^e journée)	13 €	N° 83 Appréciation et jugement des animaux (2008)	14 €
53 La faune sauvage	13 €	N° 84 L'homme et l'animal: voix, sons, musique (2008)	14 €
N° 85 Histoire et évolution des races et des productions caprines (2008)	14 €		
N° 86 Le lait de demain (2009).....	14 €		
N° 87 Varia n° 9 (2009).....	15 €		
N° 88 Un cheval pour vivre & Varia (2010).....	15 €		
N° 89 Hommage à R. Laurans (2010).....	15 €		
N° 90 Poisson: un animal sauvage et domestique (2011).....	15 €		
N° 91 Le mouton, de la domestication à l'élevage (2011).....	15 €		
N° 92 Les fèces animales: des nuisances aux ressources (2012)	15 €		
N° 93 Pratiques de fin de vie des animaux (2012).....	15 €		
N° 94 Varia n° 10 (2013).....	15 €		
N° 95 Intensification/extensification; bien-être animal (2013)	15 €		
N° 96 De la plume et de ses usages (2014).....	25 €		
N° 97 Le veau de boucherie/Evolution – tradition (2014)	15 €		
N° 98 Animaux dans la Grande Guerre (2015).....	25 €		
N° 99 Le gras - L'élevage bovin: enjeux anciens et tendances actuelles (2015)	25 €		
N° 100 L'animal domestique dans la forêt (2016).....	25 €		
N° 101 Cheval: de la domestication à l'élevage (2016).....	15 €		
N° 102 Daubenton (2017).....	15 €		
N° 103 Races en devenir (2017)	15 €		
N° 104 Les chats du troisième millénaire (2018).....	15 €		
HS n° 8 G. Lutz, Grandes chasses du temps jadis (2018).....	15 €		
N° 105 Les régions caprines françaises (1 ^{ère} partie).....	(A paraître)		

SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHNIE

Patrimoines et savoir en élevage

Association loi 1901

étude:

les relations HOMME, ANIMAL, MILIEU dans les sociétés anciennes et actuelles, et leurs transformations déterminées par l'évolution de l'élevage. Elle réunit ainsi des éléments de comparaison, de réflexion et des informations utiles à ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'avenir de l'élevage des animaux domestiques.

Les thèmes suivants retiennent plus particulièrement l'attention:

- l'origine des animaux domestiques et l'évolution des races
- l'histoire de l'élevage
- l'évolution des techniques et du langage des éleveurs
- leur adaptation aux conditions socio-économiques
- la conservation du patrimoine génétique animal
- la place de l'élevage dans les sociétés anciennes et actuelles

organise

- des colloques et journées d'étude

publie

- les textes des communications présentées aux journées d'étude
- des articles et mémoires sur thèmes divers
- des informations, comptes rendus et analyses

dans son bulletin semestriel

ETHNOZOOTECHNIE

et sa

Lettre d'information trimestrielle

RENSEIGNEMENTS - ADHÉSIONS:

Le Président
Pr. Bernard DENIS
5 Avenue Foch
F54200 TOUL
Téléphone: 03.83.43.06.45

La Secrétaire-trésorière
Mariane MONOD
4 rue Pierre Brossolette
F92300 Levallois-Perret
Téléphone: 01 47 31 27 89

Site Internet de la Société d'Ethnozootechnie: www.ethnozootechnie.org.



BULLETIN D'ADHÉSION ET/OU DE COMMANDE

NOM et PRÉNOM:

ADRESSE:

DÉSIRE

ADHÉRER A LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHNIE

RECEVOIR LES NUMEROS SUIVANTS.....

*Les commandes sont expédiées **après règlement** par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Paris 17885-33 N) à l'ordre de la Société d'Ethnozootechnie.*